Hubert Stiernet

HAUTE PLAINE

1911

Association
des Ecrivains Belges
Bruxelles-Paris

A Léopold Rosy,

affectueusement

H. Hauser

Mars 1911

MA15425

Haute Plaine

DU MÊME AUTEUR :

PIERRE LANRIOT . . . . . 1 vol.

HISTOIRES DU CHAT, DU COQ ET DU TROMBONE . . . . . 1 vol.

CONTES A LA NICHÉE. . . . . 1 vol.

CONTES AU PERRON . . . . . 1 vol.

HISTOIRES HANTÉES . . . . . 1 vol.

En préparation :

VALÈRE.

CONTES DU LUNDI PERDU.

HUBERT STIERNET

—

Haute Plaine

—

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES
BRUXELLES
DECHENNE & C^ie^, RUE DU PERSIL, 20
PARIS
LIBR. GÉN. DES SCIENCES, DES ARTS ET DES LETTRES
RUE DANTE, 5

Garite

I

Pierre Chaîneux n'avait point averti de son arrivée.

En face de la petite maison close, il se sentit ému comme devant un tabernacle fermé.

C'était à son cœur autant qu'au vieux couple qu'il ménageait la surprise : besoin de saisir sur le vif ces chères vies vacillantes dont la solitude, de loin, lui inspirait des inquiétudes, dont la douceur et le calme à chaque retour rassuraient sa filiale tendresse.

Il poussa la porte avec précaution, s'engagea sur la pointe des pieds dans le corridor, écouta un moment, puis entra.

Par l'unique fenêtre, le ciel inondait la cuisi-

nette. Sur la pierre extérieure, un chat gris, blanc et roux, faisait le gros dos, en murmurant quelque chose, du bout de son museau rose, collé à la vitre. La table était posée entre le jour et le poêle, et l'on atteignait facilement, sans se lever, l'anse de la cafetière qui chauffait. Trois tasses entouraient la soucoupe aux prismes blonds de sucre candi.

Dans son fauteuil adossé au mur, sous le petit miroir, le vieil homme, les lunettes sur le bout du nez, lisait une lettre qu'il tenait très haut entre ses mains fanées.

Les deux vieilles, accoudées, qui se faisaient face l'écoutaient de toutes leurs minces figures ratatinées, de leurs oreilles, de leurs yeux qui clignotaient, de leurs longs mentons qui remuaient, remuaient.

Pierre interrompit la lecture par son bonjour et ses baisers :

— Hie ! C'est notre Pierre !

— Bonjour, mon fils !

— Bonjour, mon garçon !

— Tiens ! Garite ! dit après, le jeune homme, reconnaissant la visiteuse.

Quelles bonnes nouvelles, Garite ?

— Bé..., répondit la petite voix chevrotante, elles ne sont pas si bonnes..., pas encore si bonnes...

Pierre interrogea son père, du regard :

— Il y a, dit le vieillard, que François, le fils de Garite, est un peu malade. Il a écrit. Il reviendra ce soir. L'air du pays le remettra.

— On est vite guéri, près de sa maman, assura Pierre, entourant de son bras le cou de sa mère.

Le café versé dans les tasses embauma, et les trois bouches usées, avares de mots, roulèrent entre leurs gencives les durs et savoureux morceaux de sucre, en humant à minces filets le liquide brûlant.

Pierre racontait :

— Nous allons nous mettre un mois au vert. Les enfants ont le sang pâle...

— Pauvres petits! fit la grand'maman attendrie.

J'ai trouvé une ferme amusante, au bord de l'Ourthe, en Ardennes. Une vraie ferme, avec des chevaux, des vaches, des poules, du fumier, des jambons et des saucisses au plafond, le tout à l'abri des dangers de la route. Des montagnes, des ruisseaux, une grande prairie pleine d'arbres dont on peut cueillir les fruits à la main et les

croquer; des sites délicieux que je peindrai.

J'accours vous embrasser avant de partir; les autres viendront après les vacances.

Les vieux regardaient tendrement leur fils, l'œil rieur, la bouche mi-ouverte, et ponctuaient de petits mouvements de tête et de mots brefs.

Garite, distraite, ayant tenu longtemps les yeux sur le rond clair du poêle, les leva lentement vers l'horloge :

— Oh ho ! quatre heures ! quasi temps que j'aille mettre bouillir mon coquemar. *Il* sera sûrement ici vers cinq heures.

Garite égoutta sa tasse, se leva, tapota son tablier et resserra, sous son menton, le nœud empesé de son béguin blanc.

Les autres s'apprêtèrent à la reconduire. Tous quatre restèrent un instant debout, appuyés à la table, sans rien dire :

— Ehe... Ehe...

Ils firent une halte près du chambranle de la porte :

— On est tout raide.

Puis, une seconde, au milieu du corridor :

— Pourvu maintenant qu'il n'ait rien de grave...

Après quelques pas, ils s'immobilisèrent encore un peu avant d'arriver au dehors :

— Enfin, enfin... on verra... A la garde de Dieu !

* * *

En face d'eux, sur le seuil de sa maison, Lemaire regardait affairé vers le haut de la rue, en appelant sa femme occupée à l'intérieur ;

— Bâre ! Bâre ! Viens voir ! Hein, Milbieu ! encore un qui s'est fait prendre !

Un cortège assez inattendu descendait. Deux hommes, bourgeron bleu et casquette galonnée des ouvriers du chemin de fer, portaient une civière. Un autre cheminait à côté. Des gamins suivaient silencieux.

— Qui est-ce ?

Celui qui marchait le premier fit un mouvement dès qu'il aperçut Garite. Il se retourna et parla à son compagnon. Puis, ils déposèrent leur charge.

Lemaire, le vieux Chaîneux et son fils s'avancèrent ; les deux femmes qui étaient restées en place, le cou tendu curieusement, virent les arrivants qui expliquaient quelque chose à voix basse, en jetant parfois vers elles un regard furtif.

Ils soulevèrent un coin de la couverture étendue sur la civière : les dos se courbèrent, les têtes se rapprochant pour voir. Après deux minutes de consultation, le père Chaîneux revint seul; il paraissait embarrassé :

— Garite, il ne faut pas vous effrayer : c'est François. A la station, il s'est senti très faible. Les hommes ont cru bien faire en le rapportant. Mais, il n'a rien, rien du tout...

La peau de Garite devint d'un mat cireux qui rendit visible tout un duvet de poils blancs. Les paupières battirent. Dans les lèvres, les ailes du nez, le front, les joues, passa un éclair de peine aiguë. Elle s'appuya au mur, en chuchotant :

— Jésuss... Jésuss-Mariâ...

Cette vague forme humaine, étendue inerte sous la couverture, au milieu du groupe, avec les trois aspérités, de la tête, des mains, des pieds, était funèbre.

On mit à nu les traits de François. Il apparut mangé par la maladie. Ses pauvres yeux perdus dans les profondeurs du crâne s'efforcèrent de sourire à sa mère.

— Qu'as-tu donc, valet ?

— Ce n'est... que de la fatigue, mère, répondit-il

d'une voix à peine entendue et entrecoupée; cela passera.

— Mon pauvre Tchètchet... dit-elle, l'appelant de son nom d'enfant.

Elle voulut l'embrasser; mais c'était trop bas : entraînée par le poids de son corps, elle tomba sur le malade, figure contre figure, et, sans essayer de se relever, le baisa bruyamment, à coups répétés, jusqu'à ce qu'on la soulevât.

On se remit en marche lentement, par la rue étroite de la Champanette.

Garite tenait la main de son fils. Le regard qu'elle attachait sur cet homme grisonnant était imprégné de la tendresse qu'elle éprouvait un demi-siècle auparavant, quand elle admirait l'enfant rose dans son berceau.

Elle répétait :

— Mon pauvre petit Tchètchet...

* * *

Le malade fut déposé sur le lit de sa mère, dans la chambre exiguë et blanche où il y avait tout juste de quoi s'en aller en paix : un christ en cuivre, une gerbette de buis vert passée sous la nuque; un bénitier soutenant un rosaire; un bout

de cierge jaune qui avait touché des mains redevenues poussière, entouré d'une collerette de larmes figées pendant les râles et les derniers soupirs.

Quand Garite fut assise seule, sur la chaise touchant la couche, d'une main serrant celle de son fils, de l'autre, égrenant son chapelet, une sécurité rasséréna son âme naïve et falote. Tout danger, lui semblait-il, avait disparu. Et elle se rappela un jour lointain où elle l'avait ainsi veillé, parce qu'il avait pris une grosse fièvre à l'école.

* * *

Le soir, dans la chaude intimité de la minuscule cuisine, Pierre Chaîneux, entre son père et sa mère, repensait à Garite. Cette rencontre avait soudain suscité, dans sa mémoire, le tableau riant d'une partie de son enfance.

Autrefois, chaque quinzaine, Garite se réinstallait dans ce coin où il se trouvait lui-même à ce moment. On voyait, sur le tabouret de chêne, ses deux pieds dans des chaussons de flanelle blanche, bordés de rouge. Les fins sabots, à brides dentelées, reposaient sous sa chaise. La

journée entière, l'aiguille de la couturière dansait au bout de son bras agile. Elle confectionnait des tabliers, taillait de petites robes dans de vieilles capes, recoupait des jambes de culottes, ajustant aux corps des cadets, la défroque des aînés.

A la tombée de la nuit, elle passait ses beaux doigts fuselés sur ses yeux et disait :

— On n'y voit plus guère, Dadite.

— Il est trop tôt pour allumer le quinquet, répondait la maman Chaîneux; et vous avez assez travaillé. Reposez-vous un peu, Garite, en attendant le souper.

Alors, Garite repoussait le tabouret, rechaussait ses sabots. Elle asseyait le plus jeune sur ses genoux et, les autres l'entourant, elle commençait des hitoires.

Pierre lui devait la fantastisque et inoubliable vision d'arbres chargés de fruits lumineux entre lesquels évoluaient une bande de singes malins.

Plus tard, il avait un jour retrouvé, dans les *Lettres Persanes,* le fond d'une fable de Garite, où étaient contées les aventures d'un homme qui éternuait des rats; et il s'était demandé dans quel

monde antérieur Montesquieu avait bien pu rencontrer la couturière hesbignonne.

Quand elle avait dévidé son rouleau, elle reparlait de son fils François dont elle se montrait très fière, surtout depuis qu'il était devenu commis au département des chemins de fer :

— C'est lui qui fait rouler les trains, disait-elle.

* * *

— C'est une courageuse, affirma la mère Chaîneux. Elle a supporté bien des malheurs.

— Et quelle jeune fille, à vingt ans ! continua le vieux. C'était la fleur ! grande, fine, noire, leste, rieuse, parée d'un rien ! Avec cela, regardant droit devant elle ; une perle ! enfin, on en aurait fait une reine !

— Oui, mais, voilà... voilà... Elle a porté ses croix.

— Son homme est mort jeune ? demanda Pierre qui ne se souvenait pas d'avoir entendu parler du mari de Garite.

Les deux vieux se regardèrent et, après un temps :

— Son homme...? son homme, mon fils,

était un « mauvais », répondit la femme, en chargeant ce mot de mépris.

Il y eut un silence et Chaîneux qui débouchait sa pipe dans le creux de sa main, s'arrêta :

— Son homme venait du haut pays. Le savonnier était son oncle. Il travaillait comme puddleur à Seraing. Rude garçon, bien droit, l'œil franc.

Le vieux prit à terre le petit pot qui tenait frais son tabac et le serra entre les genoux, s'apprêtant à bourrer :

— Lorsqu'ils se sont mariés, il n'y avait pas un couple aussi beau dans toute la province.

Ils habitaient, près du pont, la maisonnette du garde champêtre. Le garçon y rentrait le samedi soir et n'en sortait que le lundi matin à l'heure du train qui le remportait vers l'usine. Jamais, on ne le voyait jouer aux quilles ou tirer à l'arc avec les autres. Même, qu'on le plaisantait :

— Attention, camarade !

Jeune marié trop au logis,
C'est, pour plus tard, les soucis !

Mais, il adorait sa femme et laissait dire.

François vint au monde. Je ne pense pas qu'un homme ait été plus heureux que le puddleur, tenant, à côté de Garite, son petit fieu dans ses bras...

Chaîneux s'interrompit.

Il leva sa pipe au-dessus de sa tête renfoncée dans ses épaules et écarquilla les yeux en poussant les lèvres :

— Il y a des choses que le diable seul peut expliquer, dit-il lentement et plus bas. Un lundi, il quitta la maison comme de coutume, après avoir embrassé sa famille et s'être si souvent retourné pour les voir encore, que le train faillit partir sans lui et... jamais, jamais plus, il ne revint !

— Mais, si, Papa, intervint la vieille, tu te trompes...

— Oui, oui, oui... on a dit, on a dit, on a dit... mais que ne dit-on pas — et qui a dit ? — On a dit qu'on l'avait vu quelques jours plus tard descendre à la station et repartir le même soir, sa besace à l'épaule; mais ce sont là des propos de commères.

— On a dit, on a dit..! continua-t-il, balançant la tête, à droite, puis à gauche, les yeux

fermés; et il ajouta d'un ton péremptoire :

— On ne l'a jamais revu.

Maman Chaîneux avança fortement ses lèvres serrées et plissées, et remua plusieurs fois la tête de haut en bas en tenant les paupières baissées et en pliant un tout petit coin de son tablier :

— Ehè... Ehè...

— Et Garite ? demanda Pierre.

— Garite, après avoir usé ses yeux à pleurer, s'est mise à travailler pour élever le gamin ; on lui a donné à coudre par compassion, et, ma foi, elle s'en est tirée.

Maintenant, j'ai bien peur, — ajouta le vieux en filant sous son index l'obourg qu'il enfournait méthodiquement — j'ai bien peur, quelle ne soit sur le Golgotha.

— C'était un mauvais, répéta la femme, un sans-cœur !

Pauvre Garite !

* * *

Le lendemain, quelqu'un vint dire :

— François a passé pendant la nuit.

Un parent éloigné avait emmené avec lui la mère si durement éprouvée.

Dans la petite chambre blanche et nue, veillé par des voisins, François, les traits calmes, dormait du grand sommeil, François qui était venu mourir chez sa vieille maman.

II

En embrassant ses parents, pour partir, Pierre Chaîneux sentit son cœur se gonfler tellement que les larmes jaillirent de ses yeux.

Deux jours après, installé avec sa femme et ses enfants, à la petite ferme ardennaise, il n'etait pas encore parvenu à secouer complètement la pénible impression qu'il avait emportée de Hesbaye.

Son âme restait dans l'ombre de l'épisode douloureux.

Après souper, sept ou huit pensionnaires de la ferme Mégin, assis contre le pignon de pierre grise, savouraient la poésie du soir.

Bien que côte à côte, les groupes ne se mêlaient point. L'obscurité ménageait à leur intimité de petits refuges que le bruit des voix ne franchissait pas. Soudain, l'éclair de l'allumette d'un fumeur dessinait une figure qui s'évanouissait aussitôt.

La lumière de la lune, passant à travers les créneaux de l'antique château de Lognes, glissait

parmi les feuillages et arrivait à peine dans l'étroit vallon.

De l'autre côté de l'habitation, l'Ourthe tragique et noire coulait sans bruit, contournant la montagne.

En face, la fenêtre éclairée du chalet voisin piquait la masse sombre, et l'on entendait, très douce et très distincte, l'âme de Chopin qui pleurait dans la nuit.

Parfois, un glouglou du ruisselet, séparant la part du seigneur de celle du fermier, attirait le regard sur le jeu rapide des petits moulins à palettes que les enfants avaient laborieusement établis dans le courant, pendant le jour.

Une ombre se dessina vaguement à gauche et précisa ses contours en arrivant devant la maison, à pas lents. Le corps était maigre, légèrement voûté. La tête abritée par un chapeau plat, à large bord, se penchait et étalait sur la poitrine une barbe épaisse et longue.

L'arrivant ne parut deviner personne.

Pierre Chaîneux crut remarquer que le personnage avait les jambes couvertes de poils roux.

— Voilà un vieux faune promenant sa rêverie, pensa-t-il.

Une voix dit :

— L'oncle Remacle...

L'apparition s'évanouit au tournant du bâtiment.

Le lendemain, le peintre reconnut sans peine la divinité sylvestre. C'était près du mamelon vert derrière lequel l'Ourthe et la Lambrée mêlent leurs ondes, à l'heure douce où les choses dégagées de la longue étreinte du soleil, prennent un air d'abandon familier.

L'oncle Remacle, sur le bord opposé, une gaule à la main, avait relevé jusqu'aux genoux sa marronne de velours brun cotelé que Pierre avait pris pour du poil roux. Au-dessus de la mince cheville, la ligne de la jambe aux muscles fins se dessinait avec une grâce juvénile.

Il chassait devant lui les vaches et le mouton qui revenaient de la pâture. Les bêtes habituées au passage du gué entraient dans l'eau sans hésiter, s'y arrêtaient pour humer quelques claires et fraîches lampées ou regarder autour d'elles en meuglant.

Pierre s'amusa à suivre le conducteur et le troupeau regagnant les étables.

Par la suite, il ne tarda pas à s'apercevoir que

l'oncle Remacle, le frère de la fermière, occupait une place spéciale et plutôt inférieure dans le personnel de la maison. On semblait l'ignorer. Il partait pour plusieurs jours, logeant aux champs, sur le bout de terrain caillouteux qu'il bêchait péniblement. Un gamin traînaillait, pendant dix ou douze heures, un panier et une cruche pour lui porter sa pitance. Un soir, le vieillard revenait de son pas automatique et lent. On ne lui parlait pas plus que s'il se fût absenté une heure. Il allait s'asseoir sur un tronc d'arbre, près du fournil, les coudes aux cuisses, le dos courbé, les yeux à terre. Puis, après un temps, il relevait le buste, s'appuyait au mur et son regard se perdait dans les étoiles. Sa pipe bourrée restait longtemps dans sa main sans qu'il pensât à l'allumer.

La forme de son corps, sa tête de vieil ascète, son regard droit et pénétrant sortant des broussailles de l'orbite, son allure générale concordaient peu avec l'apparence de l'ordinaire paysan ardennais. A n'en pas douter c'était un déraciné. Pierre Chaîneux se sentit attiré vers lui, autant par son taciturne isolement que par le pittoresque de sa personne.

Une vesprée, le peintre s'attarda avec son garçonnet dans l'agreste ravin de Verlaine. L'enfant éprouvait tant de plaisir à traverser et à retraverser le ruisseau, en sautillant de l'un à l'autre sur les blocs glissants jetés en chapelet dans l'eau, et cet exercice lui donnait de si belles joues rouges, qu'ils en avaient oublié l'heure.

Ils longèrent la hauteur de Tohogne, dans la sente courant au pied, sous les derniers arbustes. A leur droite, s'éveillaient les bruits nocturnes de la montagne : courses rapides de belettes dans les feuilles, glapissements de renards, vol sourd de chats-huants. A leur gauche, les merveilleux rochers de Sy se dressaient tout mauves sous la clarté de la lune.

Ils aperçurent au loin les lumières de la ferme. Arrivés en face des constructions dont la rivière les séparait, ils se mirent à crier sur un ton traînard, comme ils avaient entendu faire :

— *A l'aiwe ! A l'aiwe !*

Le fausset de l'enfant et la voix grave de l'homme alternaient dans le silence.

Au passage d'eau, à quelque trente mètres en amont, on les attendait.

Au bord de la rivière, encaissée et sombre, qui

apparaissait au détour, comme si elle sortait du flanc de la montagne en exhalant des gémissements étouffés, le vieillard barbu, debout dans le bachot, souleva son chapeau pour les saluer.

— Bonsoir, monsieur Remacle.

— Ne lâchez pas le petit, monsieur, dit le passeur.

Il s'assura qu'il avait été obéi, puis tira sur le câble tendu, et la barque traversant silencieuse alla cogner les galets du pré Mégin.

Pierre sauta à terre avec son fils. Pendant que l'oncle Remacle enroulait la chaîne au pieu d'attache, il se sentit frissonner :

— L'Ourthe m'effraye, murmura-t-il.

— Elle est méchante, monsieur, répondit le vieux — et traîtresse. J'en ai plus peur que vous.

Je n'oublierai jamais, dussé-je vivre autant que les pierres, ce qui se passa ici il y a une dizaine d'années.

Il baissa la tête et sa voix s'assourdit.

— Vers cette même heure, on héla, du sentier; ce fut moi qui vins. Un voyageur descendit dans la barque accompagné d'un garçonnet — un beau petit garçon comme le vôtre, monsieur — qui me regardait avec des yeux vifs et curieux et qui

tenait à la main une branchette fleurie de chèvrefeuille.

Il s'assit à l'arrière, pendant que son père restait debout à me parler.

Quand la pointe du bateau glissa sur les cailloux de cette rive, l'homme se retourna et poussa un cri :

— Lucien ! Lucien !

L'enfant n'était plus là. Nous n'avions rien entendu.

L'étranger sauta dans l'Ourthe, en hurlant :

— Lucien ! Lucien ! Mon petit Lucien !

On aurait cru que c'était une bête blessée. Le monde de la ferme se jeta dehors. Durant la nuit, muni de lanternes, de lampes, de torches, de chandelles, on explora la rivière, les prés, la montagne...

Rien !

Le pauvre homme était fou de douleur. Il ne cessait de sangloter, d'appeler, de maudire. Il voulait se tuer.

Quelques-uns se dirent — sans réfléchir, à coup sûr — que l'enfant avait pu sortir de l'eau et se perdre. Ils gravirent les hauteurs, fouillèrent les campagnes du sommet, pous-

sèrent jusqu'à Tohogne, Filot, Herbet, Bomal...

Peine inutile !

Le matin, on retrouva le petit cadavre là-bas, au tournant, sous la Roche percée, où l'on prend les gros barbeaux.

— Grand Dieu ! C'est affreux ! s'écria Pierre épouvanté.

Il saisit son fils dans ses bras et courut vers la ferme, le serrant contre sa poitrine, les yeux pleins de larmes, tandis que l'oncle Remacle, de son pas de juif-errant, allait s'asseoir au pied d'un pommier, le dos contre l'arbre.

*
* *

Après le souper, Pierre Chaîneux, un peu surexcité, alluma sa pipe et retourna seul vers le passage d'eau.

Le vieillard était encore immobile à la même place.

— Vous étudiez les étoiles, monsieur Remacle?

— Je les connais bien, allez, monsieur ! Nous aurons demain un beau dimanche; le chemin de Saint-Jacques est clair, répondit le vieil homme, désignant la voie lactée.

— Votre histoire de tantôt m'a ému, dit le

peintre, en s'asseyant à côté de l'oncle Remacle. Je ne parviens pas à oublier l'enfant qu'on a retrouvé à la Roche percée...

— C'est là qu'ils vont tous, monsieur. Le tourbillon les emporte. Ils cognent contre le rocher, sont roulés sur eux-mêmes et reviennent en arrière. Ils recognent, jusqu'à ce que leur pauvre tête, pelée comme s'ils avaient été happés aux cheveux par une courroie de machine, entre, d'un coup plus fort, dans une fente de la pierre et y reste tenue. Les deux pieds battent la surface...

Après une pause :

— C'est là aussi qu'on repêcha, il y a trois ans, le lundi soir de la fête de Vieuxville, mon neveu Théodore, que le bon Dieu ait son âme !

Ma sœur Thérèse a failli en mourir...

— D'aimer leurs enfants, les parents meurent, dit mélancoliquement Pierre.

— Les enfants les font vivre aussi, riposta l'oncle Remacle ; ils vous tiennent là, ajouta-t-il en frappant sa poitrine à petits coups espacés.

Le ton de ces paroles étonna le peintre. Il avait entendu une autre voix.

— Vous n'avez jamais été marié, vous, monsieur Remacle ?

Le vieillard, surpris par cette question, fixa quelques secondes sur son interlocuteur deux grands yeux impassibles.

Pierre en ressentit une espèce de gêne et de vague frayeur; un frisson lui courut le long de l'échine.

L'oncle Remacle ravala avec peine sa salive, laissa retomber plus profondément la tête sur la poitrine, plongé dans un silence troublant.

Puis, sans se relever, il reprit, alentissant davantage ses mots, comme si chacun lui arrachât du corps une parcelle de son âme :

— Je ne voulais pas rester un paysan. J'ai quitté la maison tout jeune, pour m'instruire. Je suis devenu « ouvrier de fer ». Je me suis marié à l'étranger. Je me suis marié par amour. Nous avons eu un bel enfant. Six mois après, *elle* m'a trahi... elle m'a trahi. Un jour que je rentrai malade, sans avertir, j'en trouvai un autre à ma place. Je suis parti...

Ah ! monsieur, si je n'avais écouté que mon chagrin, j'aurais fait un malheur; mais, je me dis que le petit aurait peut-être besoin de mes bras...

Le narrateur baissa la voix et fit une pause

inattendue, sa pensée étant tout à coup tombée à genoux sous un fardeau trop lourd.

— J'ai continué à vivre — à vivre... répéta-t-il d'une voix empreinte d'ironie souffrante, avec un rapide haussement des épaules.

Après un silence :

— La mort de mon beau-frère Mégin m'a rappelé ici. J'ai aidé ma sœur à élever ses onze enfants.

Lui, c'est un homme, sans doute... Je dis tous les jours un ave pour le revoir avant le dernier sacrement.

Pierre Chaîneux, vivement remué, rapprochait involontairement dans son esprit, cet infortuné père, de la pauvre Garite qu'il venait de quitter.

— La vie, c'est souffrir, monsieur Remacle, dit-il enfin.

— Crois-moi, mon fils, vaut encore mieux les voir mourir... prononça le vieux, en balançant lourdement la tête à droite et à gauche, sans achever son idée.

* * *

La ferme dormait. Toutes les choses s'étaient assoupies, hors le vent, les eaux, les lumières du

ciel et la douleur qui assurent la continuité de l'âme du monde et ne sommeillent point.

— Nous irons nous reposer, proposa Pierre.

Il aida l'oncle Remacle à se mettre debout. Celui-ci semblait ne plus rien voir, ne plus rien entendre. Il s'appuyait pesamment sur le bras de son compagnon, pareil à un blessé qu'on vient de relever sur un champ de bataille.

Les deux hommes s'étaient en peu d'instants, transformés l'un vis à vis de l'autre. Le peintre soutenait avec une tendresse infinie et un respect compâtissant cette arche sainte d'une souffrance qui s'abandonnait.

Lorsqu'ils se quittèrent et qu'il vit ce simple vieillard, tassé, rapetissé, avançant à peine, gagner péniblement le fenil, quelque chose s'effondra dans son être et il trembla de tous ses membres, comme devant une effroyable fresque du Dante.

III

Pierre, avant de monter à sa chambre, passa par la cuisine. Il prit, à sa place ordinaire, sur le dressoir, entre les tasses dorées, la farde de correspondances, que Prosper, l'aîné des Mégin, piqueur aux chemins de fer, rapportait de Hamoir, sa journée faite.

Il s'approcha de la fenêtre pour lire les adresses au rayon de la lune. Une lettre de faire part de décès lui était destinée. Il l'ouvrit :

La vieille Garite était morte.

Il éprouva presqu'un soulagement.

Elle a assez souffert, pensa-t-il ; pourquoi vivre encore ?

Lorsque la perte des enfants brise autour des vieux le cercle lumineux qui leur tient le cœur chaud et les empêche de voir au-delà, leurs jours ne sont plus qu'une agonie torturante.

Pauvre Garite !

La soirée avait été trop tragique. Il sollicita vainement le sommeil ; la nuit s'étira en heures de lugubres cauchemars.

Quand le soleil blanchit la vitre, il se glissa doucement dehors.

Un brouillard épais envahissait la vallée. Les arbres et les montagnes apparaissaient en formes indécises, très douces à l'œil, à travers cette blancheur pétrie de clarté. Tout était silencieux, les oiseaux pour chanter, attendaient que le maestro levât son bâton d'or.

Pierre crut distinguer une silhouette humaine dans la prairie.

— Quelque pêcheur qui braconne, se dit-il.

Il fut bien étonné de reconnaître l'oncle Remacle. Il alla vers lui :

— Déjà levé, monsieur ? demanda le vieillard.

Ses joues creuses et pâlies, ses yeux plus ternes annonçaient que, pour lui non plus, le repos n'avait guère été réparateur.

— Pas si matinal que vous, monsieur Remacle, répondit le peintre.

— A mon âge, les plus courtes nuits sont trop longues.

— J'ai l'intention d'aller voir le soleil se lever sur les rochers de Sy, déclara Pierre.

— C'est bien beau, monsieur. — Je vais vous passer l'eau.

Ils marchèrent.

— J'ai mal dormi, reprit Chaîneux. J'ai pensé toute la nuit à une bonne vieille maman de chez moi, qui a perdu son fils... et qui est morte hier.

— Dieu lui fasse paix ! murmura le vieux.

Quelques pas plus loin, il s'arrêta. Le peintre crut remarquer que sa figure se crispait.

— Qu'avez-vous, monsieur Remacle?

Etes-vous malade? demanda-t-il.

— Non, non, monsieur..., ce ne sera rien, ça me prend des fois..., c'est l'âge...

Ses yeux se remplirent de larmes :

— On ne fait plus rien de bon sur la terre... soupira-t-il.

— Reposez-vous, monsieur Remacle; j'irai par les hauteurs.

Mais le vieillard s'obstina. Il détacha la barque.

L'Ourthe avait grossi pendant la nuit. Elle coulait avec rapidité. Les deux hommes unirent leurs efforts pour maintenir le bachot le long du câble.

Pierre sauta à terre :

— Merci, monsieur Remacle; à tantôt.

Avant de s'enfoncer sous bois, il se retourna.

Le passeur quittait le bord.

Au milieu du courant, une lourde vague sournoise bondit hors du brouillard, enleva la barque sur son dos humide, menaçant de la dérober aux pieds de l'oncle Remacle.

Et Chaîneux vit la main débile qui accrochait héroïquement à la corde de fer, cette épave de vie.

L'Indigne

I

Gennie renfonçait sans cesse une marmitée bouillonnante d'épinards ; à la fixité de son regard, aux mouvements alentis de sa cuiller de bois à long manche, on devinait une préoccupation.

Elle s'adressa à Flore :

— Il me semble que cela dure ...

La jeune fille, les yeux perdus dans la vitre, l'avant-bras en moignon dans une vieille chaussette gris-vert, cessa de passer entre ses dents blanches son aiguille à remailler.

— S'il ne les veut pas, il n'y a pas grand malheur : ils sont tellement beaux... Même que cela me fera de la peine...

Des voix d'hommes et des pas résonnèrent dans le corridor.

Pirotte fit entrer, devant lui, Lambert le petit marchand de vaches, rouge, rasé, rieur :

— Ah! les jeunes filles!

Pirotte dit:

— Lambert veut donner trente-deux pièces pour les deux.

Gennie feignit un désappointement étonné :

— Trente-deux pièces, hîe!... pour deux veaux pareils...

Lambert devint sérieux et d'un ton décidé :

— Oui, belle dame, oui! trente-deux pièces; et je me repens d'avoir crié trop haut. Trente-deux pièces de cinq francs toutes rondes, parce que c'est chez Pirotte. Et encore, faut-il qu'on me *les* amène demain, à la *Bonne Femme*, à l'entrée de Herstal.

Les épinards un instant oubliés débordèrent et le poèle chanta, pendant que Gennie déplaçait le chaudron, sans répondre.

Pirotte pensa :

— Demain, c'est... mardi, bon, le boucher prêtera sa carriole.

— Si vous voulez, proposa Flore, je conduirai; le petit m'accompagnera.

* * *

Dans la première fraîcheur, le lendemain,

Baron, le lourd cheval aux pâturons broussailleux, s'ébrouait devant la maison, entre les brancards de la petite charrette verte à claire-voie.

Il était trois heures. Sous le ciel placide, une vague blancheur s'efforçait d'imprégner l'obscurité.

Au flanc des maisonnettes aux yeux clos, les poulaillers restaient silencieux.

Dans l'encadrement de la porte, Gennie, en bonnet de nuit, le caraco mauve déteint, tombant lâche et mi boutonné de la poitrine plate sur le jupon sans tablier, parlait à Baron en cassant du sucre blanc dans ses doigts jaunes. On voyait, dans ses sabots, les veines bleues de ses pieds nus.

Elle descendit les deux marches et, de la paume de la main, fourra les morceaux entre les lèvres retroussées et friandes du cheval.

La chemise ouverte, les cheveux en désordre, Pirotte sortit de la courette latérale, entourant de son bras le cou d'un veau. Flore suivait avec le frère jumeau que Julien poussait par derrière.

— Hè hè ! s'écria Gennie, ils dorment encore,

les gros voleurs! Regarde donc, qu'ils sont beaux!

Les jeunes animaux aux formes ébauchées s'étançonnaient sur leurs pattes toutes d'une venue comme de grands jouets à roulettes, et remuaient à peine la tête.

Elle caressa leur poil rebroussé, enleva les brins de paille emportés de la chaude litière.

— Pauvres petites bêtes !

— Allons ! commanda Pirotte.

Ils saisirent entre eux l'un après l'autre et hissèrent dans la charrette les lourds paquets de veaux qui regardaient un peu à droite et à gauche, sans émotion.

La femme leur mit à chacun un doigt dans la bouche : ils commencèrent à têter goulûment.

— Ah! les sots! hè... hè... hè...

Elle retira les mains en égrenant son petit rire clair et lent.

Alors, ils appuyèrent la paire de leurs muffles tendres sur la ridelle, laissant dépasser un ourlet d'épaisse langue rose, pareils à des poupons désaltérés, et ils restèrent ainsi à contempler Gennie, de leurs bons gros yeux dépourvus de malice.

— Pauvres petites bêtes, hè..., toussota-t-elle émue, détournant la tête.

Déjà, Flore était sur le banc, à côté de Julien.

L'air de la matinée avivait la peau claire de son frais visage et l'éclat de ses yeux bruns. Une légère boucle voletait détachée sur le front. Le buste se moulait, en vase gracieux, dans le corsage à carreaux écossais, serré par une teinture de cuir fauve. Un petit col de dentelle blanche rabattu encadrait les rondeurs fermes du cou.

— Au revoir !

— Ne pressez pas trop Baron, recommanda le père.

— Pauvres petites bêtes ! répétait Gennie, qui suivait du regard ses chers veaux.

En face, Ferrette ouvrait sa porte, en se frottant les yeux :

— Vous les avec bien vendus ?

— Oui, oh oui; mais, on s'y attache tout de suite...

Et la brave femme eut quelque difficulté à retenir ses larmes.

* * *

Baron, habitué aux lourds fardiers, s'avançait,

gaillard, comme s'il eût traîné un char de Saint-Nicolas. Il levait la tête avec un air rajeuni : Ah ! mes enfants ! c'est amusant de couper ainsi le matin frisquet !

Tra, tra, tra, tra...

Voilà la veille chaussée romaine où vous venez ramasser de beaux cailloux ronds et colorés.

Tra, tra, tra...

Tenez, la chappelle St-Eloi entre ses trois peupliers est déjà loin derrière nous, et c'est à peine si l'on voit un peu de clarté là-bas, au bout, où nous allons.

Tra, tra, tra, tra...

Voici la forge du vieux Marneffe qui nous apporte des chataîgnes sucrées à la Toussaint, mais qui fâche maman parce qu'il crache à terre et qu'il appuie ses souliers boueux sur le pied luisant du poèle. Marneffe dort encore...

Tra, tra, tra, tra...

Ces hêtres, devant nous, c'est Lamines ; sur la droite, la haute cheminée de la sucrerie de Remicourt.

Tra, tra, tra...

Flore rêve.

Julien emplit ses prunelles candides et curieuses

de tout cela, et surtout du ciel qui blanchit, rosit, s'éclaire, s'allume en un prestigieux incendie dont les flammes lèchent et pénètrent les pommiers fleuris du verger de Momalle qu'il reconnaît : n'y est-il point venu, l'été dernier, à un festival, avec la *Gloire musicale de Dolée ?* On avait dressé un kiosque au milieu des arbres. Quand ils en descendirent, Toine Lurquin, le porte-drapeau, qui avait vidé beaucoup de « grandes », embarrassa dans les branches la couronne cliquetante des médailles dorées. Alors, pendu à la hampe, tirebouchonnant ses maigres jambes, la casquette de soie bossuée, il épanouit vers le ciel, sa large bouche, ses lèvres imberbes découvrant ses gencives plantées de rares et longs chicots jaunes. Son rire se répercuta dans toutes les guinguettes du pré. Il fallut tirer de là Toine avec sa bannière !

Mais, Momalle a disparu ; et Fexhe-le-Haut-Clocher, dont on découvre difficilement l'église au milieu de la verdure des jardins ; et Bierset et Haute-Valise. Les chemins montent légèrement. La chaleur du ciel est plus intense, le pas de Baron moins relevé.

Les voilà sur le sommet de la crête ; le regard

embrasse l'admirable vallée où traîne une gaze lumineuse sous laquelle s'agite la cité. Tout autour, les houillères élèvent leurs terrils, noirs mamelons dressés de cette diablesse de terre fouaillée et brûlante.

— Voilà Liége, dit Flore. Laissons souffler Baron.

— Liége.... Nous allons peut-être rencontrer Michel ! s'écrie Julien.

Un sourire illumine le visage de la jeune fille : Michel !

Hier, quand elle s'offrit à conduire les veaux, elle pensait : Michel est soldat, à Liége...

Elle a enfermé en s'endormant l'image du fiancé sous ses paupières; elle l'y a retrouvée ce matin à son réveil. Elle l'a vue sans cesse dans son miroir en se faisant belle et, bercé par le cahot léger de la carriole, son cœur depuis le départ chantonne. C'est pourquoi sa bouche est restée muette et ses yeux aveugles à tout ce qui passait. Julien vient de lancer, dans le bleu, le mot magique, le thème sur lequel se brodent les tendres variations du cœur de l'amante : Michel !

Michel aura fini en octobre. Ils se marieront. Le vieux Torsin est tout raide et un peu simple;

il sera pensionné. Michel deviendra garde champêtre. Le traitement n'est pas gros, mais, il y a la considération, le képi et la carabine, les cadeaux des fermiers et du temps de reste pour bêcher son bien.

Le maïeur a promis. Il tient beaucoup à la fille de Pirotte. Pendant quatre ans, elle a fait sauter sur ses bras ses petits enfants. Quand ils la voient venir, ils courent vers elle et l'embrassent.

Ils vont peut-être rencontrer Michel : elle n'a songé qu'à cela...

— Vite, en route ! Baron a bon pied.

Ils descendent la côte par Ste-Marguerite, traversent la ville.

Chaque fois qu'apparaît un uniforme, Flore sursaute intérieurement.

Puis, Julien murmure :

— Ce n'est pas lui...

Ils arrivèrent à Herstal, sans avoir rencontré Michel.

Vers midi, la carriole allégée, Flore ayant, épinglés à l'intérieur de son corsage, les huit billets de vingt francs du marchand de vaches,

ils se retrouvèrent Place St-Lambert. Ils avançaient lentement :

— Bien sûr, qu'ils ne verraient pas Michel...

Ils mordaient sans enthousiasme dans les tartines au jambon dont Gennie les avait munis.

Soudain, Julien pousse la tête, le front plissé, regarde fixement le militaire qui arpente la largeur du palais des Princes-Evêques :

— Flore ! Il me semble...

Les joues de la jeune fille s'empourprent. Elle aussi, croit reconnaître Michel... Mais, pourtant, le soldat paraît si grand... et il marche si droit, si fier, le fusil sur l'épaule : gauche ! droite ! gauche ! droite !

— C'est lui, c'est bien lui ! assure Julien, en frappant du pied.

La carriole prend en biais, pour arriver avec la sentinelle, au bout de sa promenade.

— Michel !

— Flore !

Michel s'arrête une seconde, interloqué ; ils se regardent, souriant. Puis, il continue :

— Cribiou ! C'est que je ne peux pas parler !

— Ce n'est rien, répond Flore. Nous allons

marcher avec vous; je vous raconterai les nouvelles.

— Ne me regardez pas trop.

— Non, non.

Le vieux Baron, traînant la petite carriole verte à claire-voie, s'avance à côté du fantassin en grande tenue.

— Nous avons vendu les deux veaux, pour trente-deux pièces, et nous avons été les livrer à la *Bonne Femme*.

Chez votre mère, la Noire à dix-huit poussins sur les vingt œufs couvés.

— M'mame sera bien contente ! lâche Michel.

Mais Julien veille et lance aussitôt un coupant :

— Chut !

Flore continue :

— Le tonnelier a fait couvrir son atelier d'un plancher; à la fête, c'est là qu'on dansera; c'est une fameuse salle !

Ils atteignent l'extrémité du palais. En exécutant sa volte-face mécaniquement, juste sur le pavé habituel, Michel lance un strident :

— *Prrr* ! — immédiatement suivi d'un *chut !* effrayé de Julien.

Mais Baron a entendu le *prrr !*

Il a tourné et accompagne Michel comme s'il avait toute sa vie monté la garde.

— Pour le terrain, Papa en a parlé à Oger...

Flore va toujours, sans oser regarder son fiancé qu'elle meurt d'envie de voir :

— Le vieux Torsin ne sort presque plus. On dit qu'il a l'eau. Les fermiers réclament. On a volé des betteraves, dans un silo, à la Trixhette, la semaine dernière et des planches au Pré-Madame.

Le sujet est absorbant. Michel en oublie sa guérite et la consigne. Il bavarde comme s'il était dans une rue de son village, derrière la charrette de Pirotte, revenant des champs. Julien lui-même a perdu toute prudence.

Baron contourne le Palais. Le voila sur la Place Notger.

Ni Michel, ni Flore, ni Julien n'y prennent garde ! Liége est à mille lieues ! Baron, la charrette du boucher : Flore, Michel, Julien ne se trouvent-ils pas à Dolée, au milieu des leurs, causant d'un avenir riant? Ce qui les entoure disparaît; ils aperçoivent là-bas l'heureuse maisonnette du garde champêtre, avec le

banc, la vigne et le pinson; sa femme et ses enfants l'attendent au treillis du jardinet...

Diable ! Il fait chaud !

Michel déboutonne sa tunique. Il repousse son shako dans la nuque. Il avance à grandes enjambées de terrien. C'est une fourche qu'il porte sur l'épaule.

Le chemin monte, Baron a le derrière de plomb.

Michel arc-boute le véhicule de sa fourche et pousse...

Les voilà rue St-Séverin !

Soudain, la vue d'un camarade de chambrée tire Michel de son rêve...

— Cribiou ! — Au revoir ! — Des Compliments !

Il fait demi-tour, file à toutes jambes vers la Place St-Lambert, sans se retourner, pendant que Flore et Julien le suivent des yeux, riant aux éclats, l'âme pleine de joie pour le retour.

II

Il est neuf heures. Pirotte vient d'avaler la fricassée dominicale. Son sarrau bleu foncé, de belle toile ronflante, emplit la porte. Il passe plusieurs fois la paume de la main sur son menton rasé, puis bourre sa première pipe en attendant Michel.

Il s'impatiente et crie :

— Allons, va-t-on venir maintenant?

Michel a terminé son service militaire à l'arrachage des pommes de terre et s'est marié en décembre. Il ne valait pas la peine de reprendre l'alène et le tranchet. Les beaux-parents l'ont hébergé. Sa maison est sous toit. Bientôt, il sera garde champêtre.

Les deux hommes vont visiter ensemble la future demeure. Ils en ont discuté le plan, la largeur des salles, la hauteur des plafonds, la couleur des tuiles. Ils ont suivi brique par brique la construction, constatant sous la semelle le grain du sable, vérifiant le poil des

mortiers. Parfois, Gennie et Flore les accompagnaient.

Chaque jour, ils découvraient de nouveaux avantages. Ce matin, c'est la cour et le jardin qui les retiennent.

— D'ici, en soignant mes bêtes, je serai à ma besogne...

Michel se remue, montre de la main, détaille comme si son beau-père débarquait du Haut-Pays.

— Tenez : ici, les prés du Geer, jusqu'à Barlenge; — là, la Champanette et le thier Damien. De l'autre côté, — il se retourne — la Costalle, jusqu'à la Zebbe, les enclos de la Chapelle.

Il se recule, lève le menton, regarde au loin, en clignant des yeux, étend le doigt :

— On aperçoit même Bettincourt... mais, là, — il baisse la tête et revient indifférent sur ses pas — là, ce n'est plus mon service.

* * *

Au moment où ils sortent du bâtiment, Torsin passe, soutenu par sa fille Hortense.

Le vieux garde, le regard à terre, s'appuie pesamment sur sa canne. Le dos s'arrondit, la

poitrine est fondue dans la blouse. Quelques longues mêches tenues de cheveux gris tombent en queues de rat de l'ironique képi trop large. Toute la bouffissure jaune de la figure, coulée vers le bas, s'étale sur l'écharpe de laine.

D'un rapide et noir coup d'œil, aussitôt rabattu, il a reconnu Pirotte et son gendre. Il murmure entre ses dents.

— Hum... hum...

Il repousse sèchement l'aide de sa fille.

— Remonte ma plaque.

Hortense, vivement, remet bien en vue, sur le bras, l'ovale de cuivre étincelant, emblême des fonctions paternelles.

— Hum... hum...

Il s'efforce de redresser son maigre buste, d'accélérer le rythme de ses pieds, tout petits sous le gonflement des chevilles.

— Hum, hum !

Il avance péniblement, sans lever les yeux...

Le pauvre ! A-t-il donc dans chaque jambe de son vêtement le corps ballonné d'un chien mort?

Il s'essoufle :

— Hum, hum... hum, hum...

— Ah ! papa Torsin.

— Bonjour, bonjour..., hum, hum.

Il tord la tête, pour regarder en haut et toise, d'un œil élargi, presque méchant, la taille svelte de Michel, sa belle figure de noiraud décidé aux joues roses, son chapeau relevé à gauche par la coquille de cheveux qui couronne l'oreille.

— Ah, hâ...

— Comment va-t-il? demande Pirotte, d'une chaude voix amicale.

— Bien, hum..., très bien, hum, hum... Vais jeter un coup d'œil..., le printemps, hum, hum... Mes vieilles jambes sont encore bonnes pour longtemps, hum, hum...

Oh hô... oh hô... hum, hum..., Torsin n'est pas encore dans ses quatre planches, hum, hum, hum...

Il continue à marcher, en toussotant, parlant par hoquets, à sa fille :

— Ah ! ils pensent..., ils pensent...

Lorsqu'il est assez loin pour ne plus l'entendre, Pirotte dit :

— Je crois, Michel, qu'il ne faudrait pas trop tarder à aller voir le maïeur : le camarade Torsin n'entendra plus les cloches de Rome.

Flore, au courant des habitudes de la ferme

Jossar, estima qu'il convenait de fixer cette visite un jour après souper.

Ils partirent un peu émus, mais tout de même modérant leur allure, ayant l'air de se promener. Flore, sérieuse, devançait d'un pas son mari.

Devant leur porte, les villageois détendaient leurs muscles dans la calme vesprée. Ils observèrent le jeune couple sans interrompre leurs propos et, le voyant entrer chez le maïeur, ils se lancèrent un clin d'œil constatant leur accord : c'est ça, c'est pour la place de Michel.

La ferme fut accueillante : les domestiques qui se contaient des histoires en fumant, assis sur les herses et les charrues près de la porte charretière, articulèrent avec uue déférence familière :

— Flore — Michel.

Mais, ils se gardèrent de plaisanter, comme ils ne l'eussent pas manqué, vis à vis d'autres nouveaux mariés.

Le chien de garde sortit de sa niche : il grogna et regarda Michel de travers.

Flore le connaissait :

— Ah ! Noël !

Il releva les oreilles, et vint vers elle, l'œil attendri; il agita doucement la queue et chercha, avec la tête, une caresse de sa main.

Flore frappa discrètement à la porte de la cuisine. Le bruit fit taire des voix d'enfants.

On entendit le fermier :

— Entrez.

L'apparition de la jeune femme projeta du soleil sur les figures :

— Flore ! Flore ! Aaah !

Elle les embrassa et garda sur ses bras la cadette qui blottissait calinement sa petite tête dans son cou comme dans une bonne cachette retrouvée.

Le maïeur, resta assis, mais déposa son journal:

— Ah ! qui voilà ! notre Flore !

A Michel, qui s'avançait un peu gêné, il s'adressa d'un ton plus sérieux, mais sympathique aussi :

— Bonsoir, Michel. Asseyez-vous.

— Mon Dieu ! qu'ils deviennent grands ! s'écria Flore, examinant à la ronde les enfants tournés vers elle, les yeux rieurs, la bouche ouverte — Qu'ils sont bien portants !

Le père promena aussi un œil satisfait sur sa

nichée. Puis, se tournant vers Michel :

— Eh bien ! quelles nouvelles?

— Bien, monsieur le Maïeur, il y a que nous étions venus...

Il regarda Flore.

Celle-ci lui coupa la parole, le sentant embarrassé :

— Ce n'est pas pour prendre le pain à personne, monsieur le Maïeur, mais, puisque vous avez été assez bon de nous dire...

— Oui, oui, c'est une affaire faite. Michel convient : bonne conduite, a été soldat.

— Comme Torsin devient caduc...

— C'est vrai, il s'en va, le pauvre vieux Torsin... Enfin, chacun son tour...

Il parut réfléchir :

— Chacun son tour, répéta-t-il.

Il s'arrêta encore, l'air grave; puis, décidé :

— Enfin ! — Il faudrait, pour bien faire, nommer Michel avant la grande procession. Alors, les grains croissent, les gens conduisent leurs porcs aux champs : la surveillance est nécessaire. Suivent la Saint-Jean, la Saint-Pierre, bref, on ne pourrait se passer de garde.

Oui-i..., oui-i...

Savez-vous quoi, Michel, envoyez-moi une demande.

— C'est ça, monsieur le Maïeur, je le ferai. Si monsieur le Maïeur voulait bien, pour la demande... Il est instruit et habitué à tourner ces choses-là, lui. Nous autres...

— La demande..., attendez. Donne-moi un papier et ton crayon, Octave.

Tenez, vous écrivez au-dessus : Dolée, le..., — le quantième sommes-nous? — Dolée, le 10 avril 1910.

Il trace une grosse ligne au haut de la page.

— Puis : A Messieurs, Messieurs les Bourgmestre et Echevins de Dolée.

Il trace deux nouvelles lignes.

— Pour le reste, il n'y a rien de difficile : vous demandez la place *(une ligne)* — vous dites que vous avez servi *(une ligne)* — et puis, en dessous, l'accueil favorable et respectueux *(une ligne)* — et vous signez *(un zigzag)*.

Pas beaucoup de façons, c'est inutile. D'ailleurs, Flore a toujours été la première aux prix; elle vous écrira ça mieux que moi — Tenez. N'attendez pas trop.

— Merci, monsieur le Maïeur. Vous êtes

bien bon, monsieur le Maïeur. Michel fera tout ce qu'il pourra, monsieur le Maïeur.

Ils partirent. Flore portait précieusement à la main le papier sur lequel Jossar avait consigné les grandes « lignes » de la requête.

Aussitôt rentrée, pendant que Michel rendait compte de la démarche, sa femme rédigea la pièce.

— Je la mettrai au net après le souper.

— Ah ! mais, observa Pirotte, vaudrait mieux, vaudrait peut-être mieux, à mon avis, que Michel l'écrive lui-même. Il devra dresser les procès-verbaux et le *conselle* verra qu'il a une belle main.

Cet avis prévalut.

Le gendre passa toute sa soirée à calligraphier. Il poussait la langue comme un écolier, passait sans cesse le bec de la plume entre le bout de ses doigts. Quand il eut terminé, il suait à grosses gouttes.

Chacun admira son œuvre,

Pirotte tenait la demande loin de ses yeux, entre ses deux pouces. Il s'extasia sur la signature :

— Hîe, hîe ! Tu fais un « paragraphe » comme un ministre !

Lorsqu'il rendit la feuille, les deux doigts étaient marqués en gras, Pirotte ayant mangé avec son pain, un tronçon de boudin rouge.

Gennie le grondait. Il examina ses mains, les frotta fortement sous ses cuisses :

— Ce n'est rien, déclara-t-il; on ne s'arrêtera pas à cela.

Mais Flore voulut que Michel recommençât.

Pour mettre un peu de baume, Gennie alla chercher une bouteille de cassis de sa fabrication et versa quatre petits verres.

Pirotte choqua sa « goutte » contre celle de son gendre :

— A votre santé, monsieur le garde !

Cela les fit sourire tous de contentement.

Alors, Flore songea aux inconvénients du métier :

— Pour l'hiver, je lui tricoterai de gros gilets de laine : les militaires ne peuvent pas emporter de parapluie.

— Je vais, ajouta Michel, me confectionner une paire de bonnes hautes guêtres à boucles.

Puis, ce fut à Gennie :

— Vous ferez bien aussi de ne pas oublier les pantoufles à tailler dans votre sac de sol-

dat. Après vos tournées, il serait dangereux de garder les pieds humides.

Et Pirotte conclut en lui tapant sur l'épaule :

— Tu seras mieux qu'un roi !

Il esquissa, en dehors, un geste magnanime du tuyau de sa pipe :

— Mais, il faut toujours rester bon pour les petites gens.

* * *

Le surlendemain, un varlet vint annoncer à Flore que le maïeur désirait lui parler.

Elle prit à peine le temps de changer de tablier et arriva à la ferme, la figure rouge et souriante, sur les talons du messager.

Son bonjour aimable n'éclaira point le front de Jossar, empreint d'une gravité inaccoutumée.

La jeune femme pâlit; ses traits se contractèrent, tels ceux d'un enfant pour qui la caresse attendue se transforme en réprimande.

Ils se trouvaient seuls dans la cuisine. Cependant le maïeur dit :

— Entrons une minute dans le cabinet, Flore.

Pendant qu'elle marchait derrière le fermier énigmatique, son âme s'affolait.

Sur la table de la petite salle contiguë qu'on appelait « le cabinet » et qui constituait le local des réceptions officielles du premier magistrat de Dolée, elle aperçut, étalée, la demande de Michel.

Jossar paraissait triste et embarrassé.

— Flore, commença-t-il, le regard sur la feuille de papier, je vous ai toujours connue une brave fille. Vous avez élevé mes enfants. Je vous veux du bien. Votre père est un honnête homme, né dans le village; je pensais... hum, hum... j'aurais voulu...

Voilà, je ne me doutais pas, moi..., vous ne me l'aviez jamais dit non plus...

Il releva les yeux sur Flore qui le dévisageait, ahurie :

— Quoi, monsieur le Maïeur ?

— Mais, l'affaire de Michel...

— Quelle affaire ?

— C'est dommage ! C'est vraiment dommage... Mais, il y a le fils Lourtie qui a été soldat avec Michel et qui demande la place. Il a été raconter aux conseillers que Michel a « fait du cachot » au régiment et qu'on ne peut pas le nommer.

Il paraît..., ils disent qu'ils est « indigne ».

Ce mot s'érigea mystérieux et rigide comme le glaive de la Justice.

— Ça, ce n'est pas vrai, monsieur le Maïeur, ce n'est sûr pas vrai ! s'écria, précipitamment et d'une voix criarde, Flore éclatant en sanglots. C'est un mensonge ! C'est une méchanceté d'un jaloux !

Jossar était visiblement ennuyé.

— Allons, allons, dit-il, en posant sa main sur l'épaule de Flore, calmez-vous, calmez-vous... Demandez à Michel qu'il vienne jusqu'ici avec son livret.

* * *

Elle quitta la ferme toute perdue, cachant ses yeux rougis, rentra chez elle, tomba, la face entre les deux bras tendus sur la table. Elle se lamentait à grand bruit.

Pirotte et Gennie, effrayés, l'entourèrent, lui demandant ce qui était arrivé. Mais, elle ne cessait de crier à travers ses pleurs :

— Heu-eu ! heu-eu, heu-eu ! Il est indigne ! Il est indigne ! et il ne m'a rien dit ! il est indigne ! heu-eu, heu-eu !

Les pauvres parents ne parvenaient pas à comprendre et leur inquiétude grandissait :

— Qui donc? Mais qui donc, Flore?

— Michel ! Il a « fait du cachot », il ne m'a rien dit, heu-eu, heu-eu-eu ! Il ne sera pas nommé ! heu-eu heu, il est indigne !

En ce moment, Michel revint du courtil et s'arrêta étonné.

— N'est-ce pas, Michel, que ce n'est pas vrai, que tu n'as pas été puni de cachot, au régiment? demanda Pirotte.

— Du cachot? oui, ma foi ! répondit Michel, se prenant à rire. Et c'est même à cause d'une belle jeune fille qui avait été conduire ses veaux à la Bonne Femme, et que j'ai suivi, un jour que j'étais de garde.

— Oh ho ! fit Pirotte devenant soucieux.

— Bah ! rien de sérieux. Tout le monde s'en est amusé, les camarades et les chefs aussi. Mais, comme c'était le règlement, il a fallu y passer... c'était le règlement.

Flore avait relevé la tête vers son mari et, la figure mouillée de larmes, elle soupira :

— Avec tout cela...

— C'est que, expliqua le père, le fils Lourtie

demande la place maintenant et il a été dire que tu es indigne.

— Ah...! Lourtie... Tiens !

— Le maïeur voudrait que tu ailles jusque chez lui, avec ton livret.

— Si ce n'est que cela.

Michel monta chercher le petit livre à la couverture de parchemin durci; les Pirotte sentirent, malgré sa sincère bonne humeur et ses plaisanteries, se serrer leur poitrine, à lire l'unique et terrible note :

Huit jours de cachot, pour avoir abandonné son poste, étant de garde.

Ils restèrent muets et anxieux durant l'absence du gendre et Flore, guettant son retour, ne quitta pas la fenêtre.

A le voir sourire de loin, elle eut un frémissement et leurs cœurs se déchargèrent soudain d'une douloureuse oppression, lorsqu'ils l'entendirent :

— Le maïeur en a ri que son ventre dansait et qu'il s'est mis à tousser, tout rouge, d'avoir avalé sa fumée.

— Va, va, a-t-il dit, nous arrangerons l'affaire.
Pirotte et Michel riaient aussi fort que Jossar.
Cependant, Gennie répétait moins rassurée :
— Voyez-vous, tout de même..., ce Lourtie...!

III

C'est Lourtie qui a été nommé garde champêtre; un petit garde champêtre pâlot, de rien du tout, qu'on surnomme même Popotte, et qu'on ne retrouvait pas dans sa capote de carabinier.

La désolation s'est installée dans la famille Pirotte. Les deux sourcils broussailleux du vieil homme se sont rapprochés. Il marche, les bras tombants et les pieds lourds, à la façon de ceux qui ont fait une croix sur tous les projets.

Gennie a maintenant une longue figure maigre. Quand elle se rend à l'église, le dimanche, elle se couvre la tête d'un châle qui indique d'ordinaire le deuil et l'on n'aperçoit presque pas ses traits.

Michel et Flore occupent la nouvelle demeure; elle garde l'air inachevé d'une maison construite sans fonds. On ne les voit guère. L'homme a repris son métier de cordonnier. Il aime sa femme, il lui parle avec douceur;

mais, il ne parvint pas à dissiper la mélancolie qui engrisaille cette physionomie autrefois si rieuse.

Uu soir, revenant d'une visite chez son oncle Grégoire de Coq-Fontaine, Michel est entré au *Mouton Bleu*. Quelques villageois y jouaient aux cartes. Il s'accouda au comptoir et les considéra. L'un, remarquant ses joues enflammées et son œil un peu trouble, lui adressa la parole en riant :

— On revient de la fête, Michel?

— Nenni, fré, nenni. Il n'y a plus de fête, pour Michel : Michel, c'est l'indigne...

Il redressa le buste, raffermit sa casquette :

— Ha, ha, ha, ha!

C'était la première fois qu'il rappelait le mot du maïeur, qui le brûlait cependant comme une blessure interne.

Ce jour encore, Flore vit bien que Michel s'était attardé dans les cabarets. Cela se renouvelait depuis quelque temps.

Elle le reçut en pleurant.

Il l'attira contre lui :

— Qu'as-tu? qui est-ce qui t'a fait de la peine? Faudrait pas...

— Rien, Michel, rien... Personne. Va te coucher, Michel.

Il s'endormit profondément.

Le matin de la Saint-Pierre, Flore sortant de chez elle à l'aube pour se rendre à la première messe, trouva devant sa porte quatre belles branches d'arbre nouvellement coupées que le père Pirotte y avait déjà déposées. Vers neuf heures, elle avait étalé à une fenêtre son crucifix, à l'autre sa Sainte-Vierge, entre un gros bouquet de fleurs de son jardin et un chandelier de cuivre portant une bougie neuve. Puis, pour encadrer ses petits autels, elle alla dresser contre les murs, à l'extérieur, la sombre verdure des ormes.

— J'entends la musique, dit-elle soudain, tendant l'oreille.

Aussitôt, Michel alluma les deux cierges. Ils s'agenouillèrent chacun d'un côté.

On percevait la voix aiguë et nasillarde de M^lle^ Adèle qui, le ruban bleu coupant son corsage noir, récitait le rosaire entre les deux files disciplinées et murmurantes du patronage — la marche de la *Gloire musicale de Dolée* — le tintement ininterrompu des clochettes précédant

le baldaquin solennel autour duquel montait le nuage d'encens.

Tous ces bruits, ponctués à intervalles par la note sourde des boîtes tirées dans l'enclos de la chapelle, remuèrent leurs âmes simples; et la prière s'apprêta à fleurir leurs lèvres...

Tout à coup, la carabine sur l'épaule, la plaque luisante au biceps, les larges galons d'argent du képi brillant au soleil, accordant avec effort le mouvement de ses courtes jambes, au rythme de la musique, mais la tête immobile, et très fier, apparaît, ouvrant le cortège, Lourtie, Popotte Lourtie !

Michel blémit. Les mâchoires s'écrasent avec force, poussant violemment l'articulation hors de la ligne, sous la peau tendue. Les lèvres tremblent.

Il se lève, traverse les deux salles et gagne la cour.

Flore le suit précipitamment, s'arrête dans la cuisine, claque la porte, se jette sur l'armoire, la tête cachée dans les bras, et sanglote...

Mais la rumeur de la procession s'atténue, le cortège s'éloigne, on n'entend plus que les détonations.

Alors, Michel rentra, les yeux sombres. Muet, il fit à grandes enjambées lentes le tour de la table, bras tendus contre les flancs, les mains trouant le fond des poches de son pantalon, le dos rond, la tête entre les épaules.

Il s'arrêta à considérer sa femme qui pleurait. Son corps se distendit. Une expression de tendre et douloureuse pitié crispa sa figure.

Reprenant bientôt son air mauvais, il branla avec force le poing levé vers la rue et cria d'une voix frémissante :

— Celui-là... Celui-là...

Il abattit le poing avec fracas sur la table :

— ... il me le payera !

* * *

Vers deux heures, il dit :

— Viens, nous irons voir la fête.

Mais Flore préféra passer l'après-midi en compagnie de ses parents. Michel descendit seul vers la place du Geer où les réjouissances populaires avaient commencé. On en était au jeu du sirop.

Au milieu du cercle des curieux, sur une table, était posée une large crêmeuse remplie

de sirop de pommes assez liquide. Quelques pièces de monnaie y étaient perdues, qu'il s'agissait de repêcher avec les dents. Tour à tour, surmontant une rapide hésitation, les concurrents enfoncent le nez, les lèvres, puis bientôt les yeux, toute la figure, les cheveux dans la mare gluante, l'explorent péniblement. Après une seconde, ils étouffent, relèvent la tête qui paraît reliée à la terrine par un épais écheveau élastique, brun noirâtre. Ils ouvrent largement la bouche pour respirer, replongent courageusement.

Les gros rires, hérissés des boutades joyeuses ou ironiques de la foule qui marque chaque péripétie, s'épanouissent en un hourvari indescriptible quand le vainqueur, ayant été obligé d'enfoncer la tête dans un panier et d'y souffler avec force, reparaît, le cou surmonté d'une boule de plume du plus comique effet.

Les villageois amusés, Michel au premier rang, s'avançaient, enserrant les machurés dans un cercle à l'intérieur duquel Popotte Lourtie s'efforçait inutilement de maintenir l'espace.

Tournant le dos et étendant les bras, le garde champêtre arriva précisément devant le mari de Flore.

— Reculez, reculez ! criait-il de sa voix aigrelette.

Lorsque Michel sentit son contact, une grosse colère lui coupa la respiration. Sans un mot, il empoigna le gringalet galonné par l'épaule et par le fond de culotte et l'envoya, comme une balle, à l'autre bout du rond.

Les spectateurs, un peu surpris d'abord, éclatèrent de rire avec ensemble.

Rageuse, cette puce de Popotte rebondit vers son agresseur, la crosse de la carabine levée.

Michel lui arracha son arme; puis le saisissant, il courut avec lui vers la crêmeuse, le maintint sans peine à travers le corps, de son bras droit et, de la main gauche, lui empoigna la nuque.

Alors, pendant que les petites jambes de l'autorité gigotaient dans le vide, et que les villageois hurlaient de joie de voir Arlequin battre le commissaire, sous la poussée irrésistible de Michel, la tête d'oiseau de Lourtie, toujours coiffée du prestigieux képi, faisait malgré ses efforts : bonjour, sirop ! bonjour, sirop ! bonjour, sirop !

Lorsque le cordonnier lâcha le petit homme

et lui permit de reprendre pied, une longue roupie gluante lui pendait au nez et ses yeux étaient encagés derrière les filets de sirop qui tombaient de la belliqueuse visière sur la mince moustache filasse.

Le doigt tendu vers Michel surpris de son action, Popotte articulait difficilement, tout hors de lui :

— Vaurien...! Procès-verbal... prison...

IV

Nous sommes en juin. A cette heure, l'ardeur du jour s'est transformée en une tiédeur reposante et délicieuse. Une buée transparente monte là-bas, entre les peupliers le long de la rivière, où l'on a fauché l'herbe. L'horizon des campagnes reste clair.

Flore, seule à la maison, est assise devant la fenêtre ouverte sur le jardin. La forte odeur des foins arrive jusqu'à elle. Elle remaille des bas. Souvent, elle s'arrête, détourne les yeux, écoute...

De nombreux fils d'argent blanchissent sa chevelure.

Ce n'est pas sans peine, pense-t-elle.

Son cœur a beaucoup souffert : elle a baissé les froides paupières à Pirotte et à Gennie, morts trop jeunes. Son frère Julien habite la petite métairie paternelle; il s'est marié; sa maison retentit d'incessantes disputes.

Michel a été condamné : désobéissance à la

police, outrage à un agent dans l'exercice de ses fonctions; avoir désarmé, ridiculisé et frappé le représentant de la loi! « Où irions-nous, s'était pathétiquement écrié le ministère public, si l'on ne réprimait énergiquement semblables délits? » La perspicacité à lunettes de l'éloquent magistrat ne manqua pas de remarquer que, déjà à la caserne, l'inculpé avait dévoilé ses mauvais instincts, ainsi qu'en témoignait cette inscription à son livret-matricule : huit jours de cachot...! Il était indigne de compassion!

Michel fit de la prison.

Toutefois, les gens de Dolée ne furent guère convaincus de cette méchanceté officiellement constatée. Ils voyait l'homme bon, serviable et éprouvaient pour lui de la sympathie. L'ouvrage ne lui manqua jamais. Les clients l'attendaient longtemps, par exemple! Deux ou trois jours de suite, en pleine semaine, on apercevait Michel, la casquette sur l'oreille, allant de cabaret en cabaret et l'on riait :

— Voilà *l'indigne* qui fait sa neuvaine.

Ce nom qu'il s'était donné lui-même lui était resté, mais aucune idée d'humiliation ni de mépris ne s'y attachait; il avait perdu tout sens et

on le répétait sans intention, ainsi qu'on disait : Colas tchitchie, Pierre le chasse-chien ou Marc le prince.

Un villageois, poussant la porte, son brodequin décousu à la main, demandait à Flore, tous deux trouvant le mot naturel :

— Est-ce que l'indigne est là ?

* * *

Aujourd'hui, Michel n'a pas reparu depuis le matin. La pauvre femme est inquiète.

Soudain, des cris d'enfants se font entendre au dehors :

— Mitchî ! Hou-ou ! Hou-ou ! l'Indigne !

T'as bu, Michel
T'as bu, Michel
T'es saoul !

C'est lui... Elle abandonne son ouvrage.

Les gamins ont escorté Michel jusqu'à sa demeure. Arrivé sur le seuil, il tourne vers eux sa figure joviale, fait le salut militaire.

— Hou-ou !

Michel entre :

— Ah ! Flore ! voici ton homme... le voici.

Il lui pose affectueusement la main sur l'épaule.

— Assieds-toi, Michel, assieds-toi, fait-elle doucement.

Elle lui retire ses souliers, lui chausse ses pantouffles qui chauffaient sous le poèle, lui verse du café :

— Bois, cela te fera du bien.

Michel avale coup sur coup deux grandes jattes.

Lui aussi est tout blanc, bien qu'il n'ait pas cinquante ans. Ses cheveux encadrent son visage rouge et bouffi.

Il remarque que Flore a du chagrin.

— Qu'as-tu ? Est-ce parce que l'Indigne a bu un coup ?

Il penche la tête, regarde le sol.

Après une pause :

— C'est quand ça me repasse, dit-il, en esquissant une vague spirale au-dessus de sa tête.

Au régiment, je ne prenais jamais un petit verre; les autres se moquaient de moi... Le guignon est venu ! Ha, ha ha !

Il semblait suivre une idée :

— Oui... oui...

Flore, te souviens-tu du jour où tu allas conduire les veaux *à la Bonne femme ?* Ha, ha ha ha !

Et moi qui ne voyais plus le Palais et qui suivais la charrette en grande tenue et avec mon fusil, jusqu'à St-Séverin ! Ha ha ha ha !

Mais je ne pensais qu'à ma Flore, moi, avec son beau petit col de dentelle...

C'est l'amour !

On n'aurait jamais rien su, sans ce sale petit fricoteur de sergent qui m'attendait près de ma guérite...

— Tais-toi, Michel ! quand j'y songe ! Tous nos malheurs, c'est de ma faute... C'est à cause de moi que tu n'as pas été nommé.

Deux grosses larmes perlèrent aux yeux de Flore.

— Malheurs... malheurs... ? protesta Michel ; allons, Flore, ne pleure pas, tu me fais mal là. Malheur... Michel t'aimait bien, est-ce un malheur, cela ?

L'Indigne a fait du cachot, l'Indigne a fourré Popotte le nez dans le sirop, l'Indigne a fait de la prison, l'Indigne boit la goutte... mais, l'Indigne est un honnête homme hein ? l'Indigne...

Michel s'était levé. Il paraissait entièrement dégrisé. Ses traits prenaient de la dignité :

— Michel ne baisse les yeux devant personne, il n'a jamais fait de mal à personne...

Il se rassied :

— Malheur... malheur...?

Michel aime sa femme et l'aimera toujours ! Est-ce un malheur cela ?

Il attira Flore sur ses genoux et la serra contre lui.

Elle leva sur son homme un regard baigné d'un mélancolique sourire, puis, elle passa la main avec tendresse sur son front et le long de sa joue, ainsi qu'on fait à un malade ou à un enfant :

— Mon pauvre Michel... c'est vrai, qu'on s'aime...

Après, ses traits s'assombrirent de nouveau et, appuyant sa tête sur la poitrine de l'Indigne, elle poussa un gros soupir et dit tristement :

— Quand on s'aime, on fait des sottises...

Lérienne

I

Replié sur la chaise basse où sa mère s'installait pour le rouler dans ses langes, Lemaire vient d'examiner nonchalamment une flèche qu'il a bientôt posée, avec le carquois vert, entre ses pieds.

Les mains pendantes aux sommets aigus des genoux, le cou tendu sortant de la boule du dos, il suit vaguement de ses yeux tristes le va-et-vient du fer de Zandrine, sur le linge empesé.

Est-ce bien dimanche ? Il n'est pas moins affaissé que les jours où il a couru le long des corniches, ou monté douze heures aux échelles, l'épaule écrasée sous le lourd paquet de tuiles.

Il baisse la tête, soupire, reglisse la flèche dans l'étui :

— Je n'ai plus de plaisir à rien...

Zandrine continue son ouvrage sans lever le regard. Sa longue et maigre figure, aux cils noirs, au grand front pâle sous les cheveux relevés, s'altère.

— Je n'irai pas tirer, décide l'homme.

— Que dira-t-on alors, Lemaire? Vous êtes le plus ancien; vous n'avez jamais manqué...

Après quelques secondes :

— Il faut y aller; cela changera vos idées.

— Mes idées, mes idées... — Tout le monde vous regarde, comme...

— Vous n'avez rien fait de mal. Ce n'est pas la première fois qu'un honnête homme a... un mauvais fils.

Le mot les a atteint tous deux au cœur.

La mère abandonne son fer, écrase contre sa figure le coin de son tablier et sanglote, pendant que Lemaire d'un pas mal assuré gagne la porte et se dirige vers la remise.

* * *

Entre les rangées de tuiles et les faisceaux de lattes, les seaux, rugueux de mortier séché, les brouettes, les cordes, les palettes, les marteaux,

le soufflet le bec dans les braises, gisent pêle-mêle.

Les ouvriers sont négligents.

Lui..., oh lui, autrefois, il veillait; tout était propre et rangé; mais, depuis un mois...

Que de fois il s'est retrouvé stupidement planté au milieu de ses outils épars, le regard perdu, songeant à Julien, son aîné?

Le temps ne compte plus. Il revoit encore son fils, essayant ses premiers pas. Le vieux Gaussin, le père de Zandrine, le soutient :

— Allons, grimpe !

Il l'invite déjà à poser ses petits pieds sur les échelons blancs de chaux. Plus tard, il faut gronder l'aïeul trop faible qui glisse des pièces blanches et bourre les poches de friandises.

Les classes terminées, Lemaire emmène Julien avec lui. Son cœur bat à le voir accroché aux chevrons, ou à cheval sur le faîtage ! Mais les muscles de l'apprenti sont souples et la tête solide.

Puis, l'émancipation aux progrès trop rapides transforme en inquiétude la fierté paternelle. C'est le dédain du familial loto dont les enjeux sont des châtaignes ou des noix; les flâneries

à la brune, avec des amis, en fumant des pipes; les cartes, les quilles; la rentrée du soir moins régulière; enfin, un lundi, l'ouvrage abandonné sans scrupule pour courir â la fête de Hollogne.

A partir de ce jour, il a neigé sur la tête du père et le beau visage de Zandrine s'est teinté de détresse.

L'ère des événements graves a commencé : la nuit passée au cabaret; les exigences incessantes d'argent; les réponses mauvaises; malgré les conseils, les larmes, les colères, la galopade du diable, jusqu'au moment où Lemaire excédé, ivre de douleur, aveugle, s'est trouvé le corps brandi de folie devant cet autre homme, affolé aussi, sorti de son sang, et prêt à le frapper...

— Va-t-en, Brigand! va-t-en! que je ne te voie plus!

Et Julien est parti.

Les paupières de Lemaire paraissent sceller les orbitres sans globes d'un aveugle; sa figure jaune se contracte vers le bas, en cette boule de petit museau poilu d'une bête qui mordille la mort. Pour retenir les hurlements de sa chair,

il enfonce avec force ses mains jointes entre ses maigres cuisses ; son dos tressaute comme si on avait coulé un rouge corrosif dans ses entrailles.

Cette immense douleur refoulée exhale un menu gémissement d'enfant.

* * *

Lemaire se relève, s'appuie à la muraille, passe dans le coin de ses yeux son doigt à la peau épaissie et ambrée. Puis, il retourne à la cuisine, se rasseoir sur la chaise basse.

Il demande doucement :

— Cela diminue-t-il, Zandrine?

Zandrine travaille avec fièvre, elle s'énerve, prend de l'humeur :

— Lérienne savait pourtant bien qu'il restait deux gros paniers, et que la voiture de Saives repasse à onze heures pour prendre le linge...

— Il me semble depuis quelque temps qu'elle est pâle, dit le couvreur.

Zandrine redevient compâtissante :

— C'est vrai.

— Quand on n'a pas le nécessaire, vois-tu... pauvre fille... Ce n'est pas avec les croûtes que

Dédeie Poulette rapporte dans son panier...

— La voilà.

* * *

Dédeie Poulette descend le chemin de la Gatte qui se termine dans l'avant-cour de la maison des Lemaire.

Déhanchée, le haut du corps déjeté cruellement à chaque pas, la petite vieille mendiante avance plus péniblement qu'à l'ordinaire.

Elle pousse la barrière et vient s'agenouiller sur le seuil de la porte ouverte, l'épaule au montant de pierre, tel un tas de loques poussiéreuses.

— Entrez, Dédeie, entrez, disent-ils ensemble.

Et Lérienne? — Elle n'est pas malade, je suppose? ajoute Lemaire.

La vieille lève ses yeux bruns, veloutés comme la peau des châtaignes. Dans sa figure ravagée, ils sont restés limpides et vivants, deux sources fraîches au milieu d'un schiste gris.

Elle regarde Lemaire, puis Zandrine, et son sourire crispé exprime une peine si profonde, que tous deux en demeurent frappés.

— Malade..., sanglote-t-elle, secouée, malade...

Lemaire se lève :

— Qu'est-il arrivé, Dédeie? Qu'y a-t-il?

— Malade..., répète-t-elle, affaissée, de sa voix rauque semée de pitoyables gloussements, si ce n'était que malade...!

Une anxiété saisit le couple.

— C'est ma punition ! hoquète la mendiante. Ma mère me l'a dit, je l'ai méritée ! C'est ma juste punition !

Mais, c'est Lérienne, maintenant ! Lérienne, une enfant..., une innocente...

Julien a mal fait...

— Milliard ! hurle tout à coup, frappant la table de son poing, Lemaire pour qui le voile s'est déchiré.

Million de milliards ! Le brigand ! Le chien de brigand !

Il tombe assis, se cache le visage, pleure tandis que sa femme semble une statue de cire.

— Vous êtes bons, vous, Lemaire et Zandrine, balbutie Dédeie entre ses sanglots; je ne vous en veux pas... Vous lui appreniez à gagner son pain, à Lérienne...; vous êtes de braves gens, Lemaire et Zandrine, vous n'en pouvez rien...

Mais, Julien a mal fait...

Mon Dieu, maintenant ! Jésus-Maria Dei !

La vieille Dédeie Poulette est égarée. Comme les jours où elle va de porte en porte ruminant en chemin sa minable vie de pauvresse séduite et abandonnée, elle crie, lamentable, son oraison :

— Jésus, ayez pitié de nous !

Je vous salue Marie, pleine de grâce...

Le couvreur et sa femme la relèvent, la soutiennent, la font asseoir.

Mais, eux aussi sont anéantis :

— Quel malheur ! Quel malheur ! Ah ! il nous tue, il nous tue !

Ecoutez, Dédeie, c'est un brigand ! Il faut que Lérienne vienne ici comme avant.

Ah ! il nous tue, il nous tue !

La douleur leur tient la nuque fléchie sous sa lourde main.

La mendiante est pliée en deux sur son bâton. Ses larmes tombent à terre. Elle ne cesse de bredouiller :

— Vous êtes braves, Lemaire et Zandrine, vous êtes braves... Dieu vous récompensera... Mais Julien a mal fait..., a mal fait... Lérienne est une innocente... C'est ma punition...

II

En été, au bout du chemin de la Gatte, la tache blanche de l'habitation du couvreur, apparaissait comme une cible au fond du manchon de charmille d'un tir au berceau.

Maintenant, les arbres qui formaient le cadre vert et touffu ont rempli les gouttières de leurs feuilles mortes.

On découvre la planchette du pigeonnier et la fenêtre du pignon avec la cage où sèchent les boulettes de fromage.

Derrière la maisonnette, les prairies du Geer accumulent pour l'hiver les réserves grises où se perdent les peupliers.

Dans la cuisine, Zandrine et Lérienne repassent, aux deux extrémités de la longue table. Le labeur n'apporte aucune clarté ; les bras sont diligents, les cœurs courageux, mais les fronts tristes.

Il y a pourtant, dans le coin de la salle, une source de joie, un enfant rieur qui agite ses

membres potelés et interpelle les chemises blanches, alignées sur les cordes tendues au-dessus de lui.

Les yeux de Lérienne reviennent souvent vers lui avec tendresse; puis elle recommence à pousser son fer en soupirant.

Le matin, elle arrive, son nourisson dans les bras. Pour lui, Lemaire a descendu du grenier le berceau — un joli berceau à fins balustres pâles, ressortant sur une doublure de bois, peinte en vert — qu'avait confectionné de ses mains gourdes, le père Gaussin, en attendant ce fils qui devait leur causer tant de chagrin.

André. le frère cadet de Julien, revient de l'atelier. Il salue sans regarder et va droit à l'enfant :

— Ah ! valet ! quelles nouvelles ? dit-il en lui poussant son gros doigt dans la menotte qui le presse aussitôt.

La petite figure s'éclaire, le bébé se trémousse, nasille, soulève son gros ventre nu, se tortille, gazouille. Alors, André lui explique comme s'il comprenait :

— Attends, attends, gros paresseux, je te prépare une surprise pour ta St-Nicolas : un beau

long « chariot » où tu apprendras à marcher. Ah ! gaillard de paresseux ! tu peux huiler tes jambes !

Voici Lemaire lui-même :

— Lérienne, reposez-vous un peu.

Un instant après :

— On dirait que le petit a soif...

Mais, la jeune femme se hâte. C'est jeudi. La vieille maman Poulette fait sa tournée â Bettincourt et à Roclenge. Elle rentre tôt, ce jour-là. Il faut qu'elle trouve la lampe allumée, qu'elle puisse mettre ses deux pieds humides sur le bas du poèle, pour se sécher et tenir dans son giron l'enfant de Lérienne.

Elle le mange des yeux, caresse, de ses doigts qui ne se redressent plus, les chairs dodues : ah ! son cœur se réchauffe plus que ses jambes, tellement qu'elle en oublie ses tristesses !

Vite, Lérienne ! dépêche ! dépêche !

* * *

Soudain, Desprez, le cordonnier, entr'ouvre la porte et, sans lâcher la clinche, fait un geste d'appel énergique :

— Lemaire ! Ecoute !

A travers la vitre, Zandrine et son aide observent les deux hommes.

Le couvreur se redresse vivement, avance la tête, regarde Desprez dans les yeux comme s'il ne pouvait croire, lève les bras, les laisse retomber.

Lorsqu'il rentre, Zandrine le suit curieuse, dans l'arrière-salle. Puis, elle sort très pâle, se penche sur la couchette, baise l'enfant, saisit son fer sur le feu ardent et, à l'étourdie, le pose sur une belle taie d'oreiller brodée dont elle brûle une large place.

Lérienne la considère intriguée autant qu'étonnée de son silence !

Cependant, Lemaire a mis discrètement en poche la clef que Lérienne accroche le matin à la cheminée. Déjà, il remonte la rue à pas pressés.

Devant l'habitation sans étage de Dédeie Poulette, stationne un tombereau aux roues limoneuses.

Par les portes restées ouvertes, s'échappent les cris des enfants qu'on a abandonnés à l'intérieur des maisons.

Les gens agités, parlant à mi-voix, attroupés

auprês du véhicule, regardent venir Lemaire.

Desprez lance avec le bras un grand signe d'impatience !

Les hommes se consultent. On enlève la barre d'avant, on fait basculer avec précaution lentement — ho ! ho ! — la lourde caisse de la voiture :

— Hue ! — Ju !

Le cheval avance d'un pas, comme s'il déchargeait du charbon...

Voilà le cadavre de la vieille Dédeie Poulette qui glisse â terre, devant sa porte, sur un lit de paille dorée...

Elle fut trouvée ainsi, il y a quelques heures, sur l'étroit chemin du Fond d'Elmay qui traverse la campagne : tombée à genoux, le large panier au bras, perdu dans le jupon relevé aux épaules, le nez fouillant l'argile, pareille à une bête morte recroquevillée par le froid, à la lisière de la forêt.

— Pauvre Poulette ! soupire Bâre, l'œil gros de larmes ; — elle ne l'a eu douce...

— Bah ! elle est heureuse !

— Tout de même, mourir ainsi, seule, sans sacrement...

Dans la chambrette sombre et déserte, on transporte la mendiante.

Il est à peu près l'heure dont elle attendait, tout le long du jour, le viatique ; l'heure où le peu que le monde gardait pour elle de vaguement clair lui souriait par les yeux du petit enfant pelotonné dans ses cottes verdies ; la seule heure vraiment où la mort pût lui être pire que la vie.

III

C'est la veille de Noel.

Depuis la mort de sa mère — il y a plus d'un an déjà — Lérienne n'a pas quitté la maison du couvreur.

Elle est de la famille.

La chambre où dormait Julien est devenue la sienne. Pourquoi l'eût-on gardée vide ? Pour quel retour désormais improbable?

Ne vous souvenez-vous pas ?

Ce lundi, sur le coup de la soupe, Lemaire fut surpris de voîr Zandrine se précipiter au devant de lui et l'arrêter émue et craintive :

— Il est revenu...

— Hein ? qui ? où est-il ?

— Là.

— Ah ! Sang di djoule ! jamais !

— C'est... qu'il tousse...

L'homme, hors de lui-même, ne comprenait plus.

Il saisit la hache qui était fixée dans le bloc :

— Qu'il file ! — Je fais un malheur !

Il lança de toutes ses forces, contre la pierre, l'instrument qui sonna comme une clochette et rebondit, frôlant Zandrine effrayée.

Le couvreur repartit sans entrer. Lui qui se détournait avec dégoût à la vue d'un ivrogne, il revint, titubant et lourd, la figure mauvaise, monta difficilement l'escalier, muet, et se laissa tomber sur son lit, tout vêtu.

Personne ne reparla de ce jour, mais, il y eut quelques semaines plus noires.

* * *

Maintenant, Valère a bien grandi, durant l'été.

Le front protégé par son bourrelet de paille, il voyage, se soutenant aux murs.

Soudain, un bruit de pieds qu'on frappe sourdement sur le seuil extérieur, l'arrête attentif...

Lemaire entre. Il fait très noir au dehors. Un essaim de flocons blancs s'introduit avec lui :

— Ce sont les mouches de Noel.

Valère hâte vers lui son pas chancelant ; ses bras s'agitent :

— M... m... m... Pa... Pa !

Grand-Papa lui tend son épaisse main fermée

au-dessus de laquelle, il penche en gazouillant son frais museau ; qu'il examine de droite et de gauche, à la façon d'un écureuil tâchant de voir dans le creux d'un arbre.

Il trépigne. Ses menottes s'efforcent de s'introduire entre les grosses phalanges raidies aux dos roux, qui ne résistent pas trop et laissent voir un bâtonnet de réglisse à l'anis.

Zandrine a achevé sa besogne. Elle demeure appuyée sur son fer. Tous deux regardent avec amour Valère sucer gloutonnement et se barbouiller à ravir les lèvres, les joues, le nez, le front, en fuyant devant sa mère qui l'appelle pour le mettre coucher.

Mais, un nuage noie d'obscurité la campagne un moment ensoleillée ; le souvenir de l'autre dont ils revoient le portrait, il y a vingt-cinq ans, les replonge au gouffre de leur peine.

Zandrine soupire, Lemaire toussote. Ils étranglent le flot qui monte, se détournent. Si une seule parole effleurait cette minute trop gonflée de lourde amertume, s'ils se regardaient, ils ne pourraient empêcher de se rompre leurs cœurs de père et de mère ; ils tomberaient dans les bras l'un de l'autre ; baignés par leurs pleurs con-

fondus, s'élèveraient les plus navrantes fleurs de la souffrance.

* * *

Lérienne emporte Valère. La journée est faite ; mais, ce soir de Noel sera bien dur encore.

Des pèlerins dont la neige a étouffé les pas, viennent successivement cogner la porte de la maison du couvreur.

Ils entrent et se rangent contre le mur, appuyés sur leurs bâtons.

Ils regardent et paraissent étonnés :

Assis à côté du poèle, Lemaire silencieux tette sa pipe à petits coups, les coudes aux genoux, le regard à terre.

L'un dit :

— Il fait bien triste... On n'attend donc plus personne, ici?

Un autre interpelle Zandrine songeuse dans l'autre coin de l'âtre :

— La maison sent le moisi... N'est-ce plus la même hôtesse? Autrefois la bonne odeur de canelle des galettes brûlantes embaumait à cette heure. Sur le feu ardent, le fer à gauffres dansait au bout de tes bras et la chanson de la

couenne de lard éveillait cette autre chanson qui s'était assoupie dans la petite boule de plumes jaunes de l'oiseau... Quelle sorcière a passé? Qui manque à la veillée?

André feuillette mélancoliquement l'almanach de Liége.

Un troisième étranger ricane ;

— Voilà bien le seul homme, depuis deux mille ans, qui doive chercher la date de cette nuit !

Hélas ! les pauvres gens n'osent lever leurs paupières tremblantes devant ceux qui parlent sans qu'on entende le son de leur voix !

Les pèlerins se taisent. Leur file troublante se glisse hors de cette étrange maison où l'on n'espère plus.

* * *

Zandrine se lève :

— Nous dirons notre chapelet et nous nous coucherons tôt pour aller demain à matines.

Lemaire dépose sa pipe sur la cheminée, retire sa casquette.

Tous trois se tournent vers le petit christ de cuivre. Les yeux se voilent pour le recueillement; les fronts se plissent. Le bourdon des

hommes achève le prière commencée par la mère.

Chaque avé du rosaire tombe comme une goutte lénifiante et engourdit leurs cœurs.

Lérienne descend. Elle écoute encore un instant au pied de l'escalier. Marchant sur ses bas avec gravité, comme dans une chapelle évitant tout bruit, elle dépose le fer qui a chauffé le petit lit, prend une chaise, s'agenouille et mêle sa voix à celles de la famille.

Le cycle des prières se termine. Voici que l'accent de ces éprouvés dont le lot n'est que misère, devient plus pathétique pour l'hymne de reconnaissance :

— Que votre divine bénédiction, ô mon Dieu, s'étende sur les âmes de ceux que vous avez rappelés à vous, et sur ceux qui continuent dans cette vie à vous célébrer et à vous remercier éternellement de vos bontés.

Le chœur répond en se signant :

— Jusqu'à la fin des siècles des siècles, ainsi soit-il !

Pendant que chacun aligne ses chaussures au bas de la « montée », pour gagner sa couche, Lemaire ouvre l'armoire, prend une tasse qu'il remplit de café tiède :

— Voulez-vous, Zandrine?

— Bien, un petit coup.

Zandrine y trempe ses lèvres, puis, Lérienne, puis, André. Lemaire vide le fond.

La gorgée de café tiède : l'ultime communion de toutes les journées bonnes et mauvaises !

*
* *

Lemaire et Zandrine sont étendus dans leur lit, mais le sommeil tarde à venir. Ils se taisent : à quoi bon les paroles? Ils savent que la même obsession tenaille leurs cerveaux. Chacun souffre pour soi et pour l'autre. Les heures passent cruelles.

— Hein? demande tout à coup le couvreur.

— Je ne dis rien, Lemaire, répond la femme.

— Il me semblait...

— Vous rêvez. Dormez, Lemaire.

L'homme se retourne, bâille.

Peu après, il s'assied d'un bond :

— Il y a quelqu'un dans la remise...

— On dirait qu'on entend tousser de l'autre côté du mur.

— Il y a quelqu'un !

Déja Lemaire a passé son pantalon et son

gilet de laine, Zandrine son jupon ; elle s'enveloppe de son châle.

A la clarté de la petite lampe, ils descendent doucement, ouvrent la porte :

Qu'il fait froid !

Il a cessé de neiger. Le ciel est rempli d'étoiles.

La neige glace leurs pieds dans leurs sabots, leurs jambes nues.

Ils pénètrent dans la remise.

Le long de la paroi, étendue sur un tas de torchettes, une forme humaine se dessine.

Ils s'arrêtent, apeurés. Zandrine tire son mari en arrière par la manche.

— C'est un homme !

Lemaire dirige la lueur jaune vers l'inconnu. Ce dernier, arcbouté sur une main, pousse en l'air sa maigre épaule. Une toux déchirante le secoue et enfonce, à coups successifs et brutaux, dans la paille, la pauvre tête qui rebondit.

Il tourne vers les arrivants les traits décharnés de son visage auquel ses yeux enfouis et fiévreux prêtent un aspect effrayant.

Le râle qui suit la quinte exténuante amène un seul mot sur ses lèvres sanglantes :

— Pardon ! Pardon !

Zandrine lève les bras au ciel, se jette à terre près de lui.

— Mon Dieu, mon Dieu ! mon pauvre enfant!

Lemaire chancelle, Sa lampe danse dans sa main. Les mots ne sortent point de sa gorge contractée.

— Julien... oh ! Julien...

— Pardon, Mâme ! Pardon, Père !

L'affreuse toux reprend, tord la pitoyable guenille qui fut Julien, le beau et solide garçon courant au bord des toits avec le calme des somnambules.

L'épais tricot de Lemaire, le châle de Zandrine cachent déjà les haillons du malade.

Ils parviennent à peine à le relever ; sa figure se replie sur sa poitrine. ses jambes fléchissent. Tremblants, gémissants, ils le soutiennent par les aisselles, le traînent dans la neige et ne sentent point la bise qui mord leur peau à travers le mince tissu de leur chemise.

Oh ! l'horrible calvaire que cet étroit escalier! Quelle croix fut plus lourde et plus chère que celle de ce pauvre homme ! que ce corps inerte et geignant qu'il porte sur l'épaule, les longs

bras lui battant le dos, la tête semblable à celle des christs des descentes de croix !

A chaque marche, il attend une seconde, il craint de tomber ; et Zandrine le suit éplorée, les deux mains tendues pour le retenir.

Dans leur chambre, ils lui enlèvent ses tristes nippes : pas de chemise ! pas de chaussettes !

— Pauvre enfant ! Ah ! notre pauvre enfant !

De profondes cavités mettent en relief, les côtes, l'épaule. A la naissance du col, la grosse artère saillante tressaute à longs intervalles, jetant une aumône de sang à la face crayeuse qu'elle ne peut aviver.

Ils le couchent dans leur propre lit encore chaud. La toux cesse, il s'assoupit.

Lemaire, au rez-de-chaussée, tâche à rallumer le foyer. Qui donc a changé toute chose de place, qu'il ne retrouve rien ?

Les allumettes se brisent et ne s'enflamment pas. Son bois s'éteint. Il erre à droite, à gauche, s'assied, pleure — hi hi hi... — frappe, à petits coups lâches la baguette du poèle.

Tu es fou, mon bon vieux Lemaire, te voilà fou !

Zandrine, sans songer à se couvrir, veille

Julien qu'elle ne quitte point des yeux. Elle grelotte et de grosses larmes coulent sur sa figure de souffrance.

* * *

Soudain, les trois cloches de l'église éclatent au milieu du silence de la nuit et projettent leurs fusées sonores dans le grand ciel illuminé. Elles annoncent matines. Leurs voix entrelacées, folles, ivres, sans mesure, lancent à profusion des notes joyeuses à travers la haute plaine blanche de Hesbaye.

Vie ! Joie ! Espérance !

L'enfant est né !

Hosanna ! Hosanna !

L'hymne de Noël pénètre dans la chambre de tristesse.

Zandrine écoute, s'émeut. Les cloches font une trouée lumineuse jusqu'à son âme. Elle se sent moins seule, moins malheureuse. Elle pense à l'ivresse de la mère de l'enfant qu'adoreront les Rois. Ses larmes sèchent, ses traits se rassérènent. L'obscurité se paillette d'espérance.

La crèche est devant elle ! le voilà, l'enfant attendu ! Il est là ! il est là ! Elle lui presse la

main, se penche sur lui, baise ses cheveux...
Il est là ! Elle le tient !

Bing ! Bang ! Boum !

Espoir ! Espoir ! Espoir !

IV

Lérienne et André se sont partagé les nuits de veille. Mais le malade n'était guère exigeant.

La face tournée vers la muraille, il n'a plus répondu à personne, refusant les médecines, les yeux obstinément clos, étouffant dans son oreiller ses accès de toux et les plaintes que son mal lui arrachait, se terrant pareil à un animal blessé à mort.

Pendant deux mois, vingt fois par jour, Lemaire cramponné plein d'épouvante à son échelle, n'a plus osé bouger, sentant le vide l'agripper; et Zandrine s'est laissé choir à toutes les heures, sur sa chaise, la figure dans les mains.

Puis, un soir, Julien a rendu l'âme, sans sortir de son mutisme héroïque ou désespéré; et Lérienne, comme pour un frère, s'est enveloppé la tête du foulard de deuil.

*
* *

Maintenant, juin a couvert les champs de

beaux blés frémissants qui déploient au-dessus du mystère des nids leur ondoyante moire d'or.

Les carabes et mille bestioles au mantelet de fines pierreries, contournant affairés les herbes et les mottes de terre, se perdent dans d'énigmatiques circuits, et l'alouette porte si haut son ivresse qu'on croit que c'est la lumière elle-même qui chante.

Les prairies s'embaument du sang des plantes meurtries par la faux; un ronronnement d'heureuse ardeur contenue court au ras du sol, et les sauts, dans l'air, des cigales et des premières raînettes sont les pétillements de la sève verte de la terre.

Lemaire et Zandrine ont courbé la tête. Leur cœur saigne encore. Mais, la mort de Julien a changé la nature de leur mal. Ils sont rentrés dans la norme. Le poids du mystère douloureux et infamant a cessé d'écraser la maison et ses hôtes.

C'est que le doute tient l'être tendu sous la souffrance. La scie va et vient impitoyable, s'exaspérant aux cris.

Vienne la certitude, si lugubre soit-elle, et

l'oubli arrive aussitôt sur les pas de l'ensevelisseur. Autant que lui discret et silencieux, il attache ses fils, noue ses premières mailles, commence à tisser, imperturbable, le suaire de la peine. Et il accomplit, avec tant de douceur, une besogne indispensable, que toutes les choses qui l'entourent deviennent ses aides empressées.

* * *

C'est dimanche. Zandrine est à l'église. Lemaire, seul dans la cuisine, a rouvert son carquois et aiguise les pointes de ses flêches.

La grâce reposante de la matinée dominicale baigne le jardin.

André tend les ficelles le long desquelles les tendres capucines vont grimper à l'assaut de la tonnelle, pour mêler leurs couleurs aux blanches étoiles des clématites.

Lérienne a rempli son panier d'oseilles, de jaunes laitues, de fin cerfeuil odorant.

Valère promène sa brouette dans le sentier.

— Lérienne ! crie le jeune homme, il y a un nid de fauvettes là, dans le buisson aux cornouilles.

Ils s'approchent ensemble. André écarte une branche. L'oiseau effrayé fuit froufroutant sans qu'on le voie, à travers le feuillage. Les petits ouvrent le bec et pépient.

— Mon Dieu !

Le garçonnet s'accroche à la jambe d'André :

— Peu voir ! Peu voir !

On le soulève; il regarde, tend la main.

— Vite ! éloignons-nous, sinon la mère ne reviendrait plus !

André tient le gamin sur les bras et sourit devant sa mine éveillée.

Lérienne l'admire aussi. La maternité a transformé celle-ci en une belle fille ronde, dont l'œil est resté plein de clarté et de candeur. Ses manches retroussées, son corsage dégageant légèrement le cou, découvrent la blancheur et la transparence de sa chair. Elle est fraîche et odorante à l'égal des fleurs et des verdures.

Le parfum pénétrant des flouves des bords du Geer se marie à l'odeur forte de la bordure des buis toujours vivants.

Valère se tend, attire Lérienne dans son petit bras. La figure de la jeune fille touche presque

celle d'André. L'homme devient subitement grave, pâlit et dépose l'enfant.

Lérienne montre alors une touffe de tiges déjà hautes et robustes, d'un vert foncé :

— Comme cela pousse !

— C'est Julien qui l'a plantée, dit André, pensif. Il l'avait rapportée de St-Georges...

Il reprend bientôt :

— Il y vient, à l'arrière-saison, une multitude de petites fleurs qui ont un cœur jaune semblable à celui des marguerites, et une collerette mauve.

Il les aimait bien...

— Nous lui en porterons, dit Lérienne émue.

* * *

A la Toussaint suivante, chargés de deux gros bouquets d'asters, ils allèrent avec l'enfant s'agenouiller d'abord sur la tombe de la vieille Dédeie Poulette, puis, sur celle de Julien. Ils partagèrent leurs fleurs et leurs prières.

Les chemins étaient boueux. André porta Valère; ils repartirent silencieux, comme une douce petite famille aimante et affligée, et retrouvèrent Zandrine et Lemaire qui pleuraient dans

leur maisonnette, d'entendre les cloches semer leurs plaintes dans le brouillard.

Ils se marièrent la veille de la Saint-Jean.

⁂

Le Lazaret

I

Le baron de Formany-la-Costale hume l'air frais du matin sous ses grands acacias illuminés de thyrses d'or. Il regarde souriant l'épagneul au poil soyeux qui s'étire sur ses pattes allongées, et la fumée bleue de son cigare se perd dans la buée pétrie d'indécise lumière.

Ce bout d'homme replet, aux longs favoris grisonnants, porte haut son petit museau camus et, sous la lame de son regard clair, droit et hautain, les villageois le voient grandi de quatre pieds ; ils se disent : c'est un homme qui n'a peur de rien.

Un domestique apporte un télégramme adressé au bourgmestre :

" Les nommés Jean Mathot et Pierre Ledent, ouvriers des usines Praix-Lamoral, arriveront à Blaret par le train vicinal d'une heure dix. Ces deux hommes sont fortement suspects de choléra ,,

M. Le Baron pâlit; mû par l'instinct qui jette désespérément à droite, à gauche, les bras du noyé vers un chimérique point d'appui, il crie au domestique :

— Vite ! chez le curé, chez le docteur !

L'autre reste en place, écoutant sans comprendre son maître réclamer de façon si pressante ceux dont les moribonds seuls requièrent l'aide en même temps.

— Partez, courez ! Demandez-leur de venir de suite au château !

Le choléra ! Rien que ça, le choléra ! Mais ils vont empoisonner tout le village et personne n'échappera ! Pourquoi reviennent-ils ? Là-bas, les ouvriers meurent comme des mouches ; deux de plus, deux de moins, cela ne compte pas... Le choléra ! en plein milieu du plateau hesbignon, si sain, si bien à l'abri !

Pourquoi les a-t-on laissés partir ? Ah ! mais, c'est trop fort, c'est vraiment trop fort !

M. le Baron se demande s'il n'est plus temps de télégraphier qu'on garde les malades...

Lorsque le domestique revint, il trouva le maïeur dans son bureau, le nez entre les pages d'une antique encyclopédie dont il épelait avec une fiévreuse attention l'article " choléra ,,.

— Sont-ils là ? demanda-t-il sans lever la tête.

— Pardon, monsieur le Baron ; M. le curé, revenant d'avoir été célébrer sa messe, est tombé dans son fauteuil, en proie à une subite et douloureuse atteinte de goutte; il ne peut bouger et se désole, car M. le vicaire est parti très tôt pour Roclenge. Quant à M. le Docteur, il sortait précisément de sa maison ; on l'avait appelé de Loumale pour un cas urgent ; il vous prie de l'excuser et sera ici aussitôt rentré.

— Ah ! mais c'est trop fort, c'est trop fort ! Tous partis !

— Monsieur le Baron tiendra peut-être à connaître ce qu'on dit dans le village : Jean Mathot et Pierre Ledent auraient le choléra...; il paraît qu'ils reviennent par le train d'une heure. Les gens ont bien peur.

— Ah ! mais, c'est trop fort, c'est trop fort ! répète le baron hors de lui.

Il sortit et, coupant à travers champs, s'achemina à pas pressés vers la pharmacie.

* * *

La pharmarcie est hissée au sommet de la vague colline sur le flanc de laquelle grimpe le village. C'est la dernière habitation. Elle domine le plateau que les clochers bornent à tous les points de l'horizon.

De la terrasse surmontant le salon construit en annexe où M. le Baron daigne parfois faire un bout de causette avec le propriétaire, petit homme avisé, on aperçoit, à cent mètres, la halte du chemin de fer vicinal qui vient des bords de la Meuse, touche Blaret sans y descendre et file vers le cœur de la Hesbaye.

Chaque soir, à court intervalle, deux longues files de voitures arrivent lentement à travers la campagne, dans la fumée et le bruit ; elles déversent à flots, noirs et fourbus les hommes de Blaret que les charges de familles trop nombreuses exilent de leurs champs et condamnent à vivre dans l'haleine ardente des fours à métaux.

Une aubette en bois, isolée et vaste au plus

comme une maison roulante de berger, sert de dépôt aux marchandises et abrite le levier marqueur d'une bascule dont la plate-forme est à l'extérieur.

Le bourgmestre aborde le pharmacien et, sans le saluer :

— Eh ! bien qu'en dites-vous ? Par exemple, en voilà une surprise ! Le choléra ! c'est trop fort, c'est trop fort ! il ne restera rien du village... Qu'allons-nous faire ?

Dans ses yeux d'ordinaire si terribles et si hautains, on ne lisait plus que la peur.

Mais déjà, l'autre tenait son plan.

— Il faut à tout prix éviter la contagion, Monsieur le Baron. L'intérêt général est en jeu, Monsieur le Baron. Il ne s'agit pas de se laisser aller à des considérations de sentiment. On isolera les malades dans un lazaret. Nonard et sa clochette avertiront les habitants qu'ils ont à rester chez eux, à ne pas s'approcher de l'endroit infecté.

— Oui, un lazaret, un lazaret, mon cher Ronquet... mais, il est près de midi, ils débarqueront à une heure, le temps manque pour édifier un lazaret !

— Il est tout construit : tenez, Monsieur le Baron, le voilà.

Le pharmacien montrait au loin la maisonnette, à l'arrêt du tram.

— Sur la hauteur, en pleine campagne; nulle maison aux alentours ; la plus proche, c'est la mienne, et je n'ai pas peur, Monsieur le Baron : notre métier nous familiarise avec les maladies et le danger. On disposera là-dedans deux bons lits de paille. Le garde champêtre attendra les cholériques à leur descente du train et les fera entrer dans le lazaret.

Il ajouta :

— Nous avertirons Jacques Neuray, le menuisier, pour les cercueils, et Michel Gobert, pour la chaux vive.

Pendant que le pharmacien parlait, le bourgmestre reprenait graduellement sa petite tête de coq de combat; ses épaules s'effaçaient, son corps entier revenait à sa raideur habituelle et son regard, à sa fixité froide et autoritaire. Comme l'autre finissait, M. le Baron, le menton très haut, dit, du ton de celui qui vient de tout prévoir :

— C'est donc bien compris, n'est-ce pas, Mon-

sieur Ronquet? De cette façon, on ne pourra me reprocher ni incurie, ni imprudence. Je vais donner mes ordres. A une heure, je serai à la gare, où mon devoir m'appelle; si vous désirez m'accompagner, je vous prendrai en passant.

Cette fois, pour retourner au château, le baron choisit le chemin qui traverse le village. Il fit la route d'un pas égal, très digne, tête droite et immobile. Les villageois qui s'étaient déjà terrés de frayeur dans leurs demeures, le regardaient passer du coin de leurs croisées et admiraient sa vigilance et son sang-froid.

II

A midi quarante-cinq, le baron revint à la pharmacie. Il avait un air grave, les pommettes rouges.

Ronquet, à côté d'une bouteille vide, buvait un grand gobelet de bordeaux.

— Puis-je vous en offrir un verre, Monsieur le Baron? fit-il. En temps d'épidémie, un peu d'alcool, c'est un coup de fouet aux nerfs; ça les tient fermes.

Mais le maïeur refusa, avouant qu'il venait précisément de prendre la même précaution.

— Il sera bientôt temps, dit-il, en consultant sa montre.

Tandis qu'il prononçait ces paroles, il pinça tout à coup les lèvres et un gargouillement répété révéla l'état anormal des entrailles du noble sire. Il s'absenta quelques instants et revint très pâle.

Ronquet s'informa plein de sollicitude :

— Seriez-vous indisposé, Monsieur le Baron?

Par ces chaleurs... Mais, j'y pense, vous pourriez tout aussi bien accomplir votre mission d'ici, sans vous exposer au soleil : de la terrasse, avec une lunette, vous assisterez à l'arrivée des malades, absolument comme si vous étiez à côté d'eux... Je vous accompagnerai.

— Au fait, au fait, répondit le baron, visiblement soulagé; il est inutile que j'aille jusqu'au lazaret; je ne saurais qu'y faire. Ma santé me donne quelque inquiétude et toute ma résistance me sera peut-être nécessaire, ces jours-ci.

Les deux hommes s'apprêtèrent à monter à la terrasse, munis de longues-vues qui servaient d'ordinaire à reconnaître au loin les quatorze villages, une des rares distractions que le pharmacien pouvait offrir à ses invités et qu'il ne négligeait d'ailleurs jamais.

* * *

En plein zénith, le soleil noyait de feu l'immense campagne. Pas un être humain ne troublait l'ardent repos du paysage monotone. Ni bruit, ni mouvement. Les cigales elles-mêmes semblaient rendues silencieuses par la torpeur de ce midi. Du côté de Rinelle, le moulin de

Clerjo, peint en noir et solitaire, apparaissait comme un gigantesque et sombre moine, un personnage menaçant et symbolique en marche vers le paisible village.

Ronquet et son hôte arrivèrent sous le feuillage maigre des vignes vierges de la terrasse.

— Ah ! Jossin est là ! s'écria le maïeur avec satisfaction.

A côté de la minuscule baraque au toit de carton bitumé, le garde champêtre s'aperçevait en effet, appuyé sur sa canne, hypnotisé par le serpent d'acier étincelant de la voie. Quand il se retourna, la plaque de cuivre de son képi scintilla.

Sans un mot, les observateurs braquèrent leurs lunettes vers le point de l'horizon qu'indiquait, semblable à un jalon, la cheminée de la fabrique de sucre d'Alloi.

Soudain, ils disent ensemble, à mi-voix :

— Le voilà !

Là-bas, au coin de la haie de Hamal, une fumée à peine perceptible révèle la locomotive. Le trait noir sort des verdures comme la tige sort du piston; puis la ligne entière, toute mince d'abord, se marque au milieu des champs, avance,

s'épaissit, décrivant çà et là, une large courbe, se rapetisse, s'allonge, grossit toujours et, tel un rapide ruisseau d'encre qui s'enfoncerait soudain dans un ravin, disparaît entre deux mamelons.

Un siflement très doux court dans l'air bleu.

— Il est aux quatre chemins, toussote le maïeur.

Un second signal annonce que le tram se remet en marche :

— Il va arriver...

Le train qui roule vers Blaret, tranquillement, ralentissant à mesure qu'il approche, pareil à tous les autres trains qui passent en cet endroit l'année durant, revêt aux yeux du baron et du pharmacien une apparence effrayante ; le coup de sifflet qu'il lance prend, pour leurs oreilles, un timbre inoui, une modulation spéciale. Leurs corps participent aux trépidations de la machine qui stoppe ; ils halètent, ils soupirent, et l'ouverture de la lunette est trop étroite pour l'écarquillement de leur prunelle.

Le choléra est dans le village !

Ils suivent, émus, ce qui se passe à la station : de la dernière voiture, deux ouvriers descendent,

pantalon et blouse de toile bleue, le bissac à l'épaule. L'un d'eux, Ledent, le célibataire, a l'air d'avoir bu outre mesure, ses jambes flageolent.

Le garde-champêtre se tenant à une prudente distance, leur montre l'aubette du bout de sa canne et leur enjoint sans doute d'y entrer.

— Ils sont dedans ! s'écrient en même temps le baron et le pharmacien, du ton victorieux de chasseurs qui voient la proie disparaître dans les fallacieux feuillages sous lesquels ils ont dissimulé la fosse profonde. Eh ! ne sont-ils pas les trappeurs ? n'ont-ils pas préparé le piège ? ne sont-ils pas restés fiévreux aux aguets ? n'ont-ils pas captivé la bête dangereuse ?

Le choléra est enfermé dans la baraque !

* * *

Cependant les émotions ont remué profondément l'héroïque maïeur qui, derechef, éprouve un malaise.

— C'est extraordinaire, dit-il, affaissé sur un siège dans la pharmacie, c'est extraordinaire, Ronquet, si on était peureux, on pourrait croire..., pourtant, Ronquet, à cette distance... ?

— Non, non, Monsieur le Baron, rassurez-vous il n'y a pas de danger.

— Ces histoires de Charcot, de maladies naissant par suggestion vous donneraient de folles inquiétudes...

— Monsieur le Baron, pour toute sureté, si vous le désirez — j'ai préparé, par simple précaution, une solution de sublimé, préservatif absolument infaillible — vous vous désinfecterez.

Le baron en manche de chemise gargarise, se rince la bouche, renifle, se lave la figure, les mains. Il est regaillardi.

Ronquet lui endosse sa jaquette et le rassure tout à fait, disant :

— Maintenant, Monsieur le Baron, vous auriez même porté dans vos bras les deux cholériques de la voiture du tram au lazaret, que vous n'auriez rien à craindre.

Au même instant, ils aperçurent à travers la vitre le garde-champêtre accourant rouge, ruisselant de sueur.

— Tiens, tiens, Jossin...

— Attendez ! laissons-le dehors, il a été trop près des malades, dit le baron ; et il ou-

vrit la croisée sous laquelle arrivait l'homme.

— Eh bien ! qui a-t-il ?

Epoumonné, Jossin balbutiait :

— Il y a, Monsieur le Baron..., il y a Jean Mathot... Jean Mathot...

— Mais, continue donc !

— Jean Mathot s'est enfui de la baraque. Il est rentré chez lui.

— Rentré chez lui ! Ah ! mais, c'est trop fort, c'est trop fort ! Malgré toutes nos précautions, ces gredins vont nous faire mourir ! Il faut qu'il retourne immédiatement au lazaret, entendez-vous ! courez ! courez !

— Si Monsieur le Baron voulait me donner un papier, dit l'autre; ce serait plus facile...

Le pharmacien intervint :

— Jossin a raison, Monsieur le Baron : un ordre officiel, c'est plus sûr.

Le maïeur, redevenu blême, écrivit :

" Le nommé Jean Mathot se rendra sans aucun retard à l'aubette du tram, transformée en lazaret, et y restera en observation jusqu'à nouvel ordre. ,,

Il souligna " sans aucun retard ,, et signa.

Jossin tendait la main ; le baron jeta le papier à terre. Le garde le ramassa et partit.

III

Jean Mathot habitait une jolie petite maisonnette blanche, précédée d'un jardinet où trois grands tournesols montaient la garde, la tige perdue dans un fouillis odorant de résédas et de pensées.

Quand Jossin y arriva, des pigeons roucoulaient sur le toit, et une fillette assise sur le seuil chantait une ronde à sa poupée.

Le garde poussa la porte.

Jean Mathot s'était mis à l'aise, débarrassé de sa blouse, le gilet ouvert, les pieds dans de grosses chaussettes déteintes, posés sur un petit escabeau, à droite et à gauche duquel bâillaient ses épais souliers poussiéreux. Un coude sur la table où fumait une tasse de café, l'autre à la baguette du poèle, il parlait à sa femme, souriant, heureux d'être dans son village, d'être chez lui, dans son coin, d'en avoir été quitte pour la peur.

Un enfantelet de quelques mois, rose et potelé, se mangeait les menottes dans une barcelonnette d'osier. Cinq autres étaient à l'école ou aux champs.

La maison s'emplissait de l'incessant refrain du pinson pendu à l'ombre, au pignon.

* * *

— Jean, dit le garde, il faudra revenir au tram.

— Comment, au tram ?

— Monsieur le Baron l'a dit. C'est trop dangereux.

— Mais, je n'ai rien, moi ; je ne suis pas pas malade ; ce n'a été que la peur de voir tomber les autres.

— Tout de même, il faudra revenir au tram, j'ai un papier.

L'homme refusait, se fâchait.

— Vas-y, Jean, puisqu'il a un papier, insinua la femme ; tu ne resteras guère, ils verront bien que tu n'as rien.

Jean Mathot, sans répondre, eut un plissement amer de la lèvre ; il se rechaussa, reboutonna sa camisole, repassa sa blouse.

Pendant ce temps, la femme s'effrayait : s'il avait pourtant la maladie dans le corps, pensa-t-elle...! Ses yeux se portaient avec inquiétude sur les objets qu'avait touchés son mari ; elle éprouvait une certaine gêne. Elle crut tout à coup remarquer qu'il avait la figure tirée et se garda de passer trop près de lui.

— Prends ton bissac, lui conseilla-t-elle, comme il est revenu de là-bas avec toi, ils voudront peut-être l'avoir.

Jean Mathot, le sac gonflé de pains à l'épaule, quitte la maison. Quand il est dans le jardinet, il s'arrête. revient sur ses pas, se dirige vers le berceau.

— Ne la touche pas, s'écrie la femme alarmée, un malheur est si vite arrivé.

Immobile, il comtemple l'enfant de loin, lui sourit douloureusement, puis, tout pâle, il sort en disant :

— A tantôt.

*
* *

Aussitôt seul sur la route, il sent des doutes poignants s'accrocher à son cœur comme une horde de voraces araignées.

On juge son voisinage dangereux... est-il encore sous le coup du fléau ? Porte-t-il en lui le germe du choléra ? Vraiment, il ne se sent pas très solide...

Il se retourne, jette un regard éploré sur sa maisonnette, continue à marcher.

Il ferait peut-être bien de boire une goutte ; il entrera chez Gagame où il prend sa chope le dimanche après vêpres. Chose singulière, au moment où il met le pied sur le seuil du cabaret, la porte semble tourner d'elle-même sur ses gonds, doucement, mais fermement...

Il pousse, frappe, appelle, rien ne bouge. Tout le monde est sans doute dehors...

Il aperçoit, devant lui, Julien Lambotte, le serrurier, descendant la rue ; il s'apprête à lui adresser la parole, quand Julien crie :

— Bonjour, Jean ! — et d'un coup, franchissant le fossé, marche vers la campagne d'un pas pressé.

Mathot passe son mouchoir sur son front mouillé. Sa besace lui coupe l'épaule et le tire à terre. A droite, un chemin monte vers Villers. Sur le tertre qui marque la bifurcation de la route, le grand tilleul se dresse, aux premières

branches duquel s'accroche la statuette de la Vierge.

Mathot laisse choir son fardeau, se découvre, tombe à genoux, joint les mains dans sa casquette et, du plus plus profond de son cœur, adresse à la Madone un appel angoissé.

Il se relève et poursuit son calvaire.

Sans se montrer, les gens l'observent, la gorge serrée :

— Voilà Jean Mathot qui a le choléra et qui se rend au lazaret.

* * *

Le garde champêtre l'attend déjà près de l'aubette.

— Entre, Jean, lui dit-il paternellement, entr'ouvrant la porte.

Mathot approche, regarde dans le trou noir, recule.

Alors, Jossin, d'une poussée inattendue et brutale, le lance dans la baraque, claque la porte, tourne la clé et s'encourt.

Jean Mathot, d'abord étourdi par la violence du choc, fonce d'instinct sur la porte, criant :

— Jossin ! Jossin ! Jossin !

Ses poings et ses pieds ébranlent la paroi de bois.

Bientôt, ses yeux découvrent l'horreur du réduit dans lequel il est prisonnier et qu'un semblant de fenêtre de quinze centimètres de large laisse dans un lugubre demi-jour.

Ledent est là, à ses pieds, dans la posture où il l'a vu s'affaler en entrant, les genoux en terre, le corps replié sur sa besace pleine, la tête enfouie dans la gerbe de paille qu'il a souillée de ses vomissements.

— Pierre ! Pierre !

Pierre ne répondra plus, ce n'est qu'un cadavre !

Une odeur nauséabonde remplit le cachot.

Mathot rugit, frappe à coups redoublés qui sonnent sinistrement; c'est un enterré vivant qui s'acharne en vain sur son cercueil, un cercueil où on l'a cloué avec un mort effrayant. L'épouvante le glace.

D'un poing qui se rougit de sang, il brise la petite vitre de la lucarne, colle son visage à l'ouverture et crie à faire éclater les veines de son cou :

— Au secours ! Au secours ! Au secours !

Pas un être vivant aux alentours...

Il couvre ses yeux de ses mains, il sanglote à gros sanglots allongés en véritables hurlements. Puis, il paraît s'apaiser, tombe à genoux comme tantôt aux pieds de la Vierge, lève les mains et, d'une voix où passent les tortures de son âme et tremblante de supplications, il récite sa prière :

— Notre Père, qui êtes aux cieux !

O ma femme ! mes pauvres petits enfants !

Notre Père...

Mais, soudain, il s'abat sur la litière en poussant un cri de souffrance aigu et prolongé. Une horrible convulsion raidit ses membres, tord son corps, révulse ses yeux, couvre ses lèvres de bouillons d'écume... Il est blême; de sa bouche, jaillit un flot infect de matières verdâtres.

IV

Vers six heures, le vicaire revint de Roclenge où il avait joué au whist toute l'après-midi.

C'était un petit noiraud robuste, à l'œil clair, à la langue franche; né dans les Mosaux flamands du Limbourg, il parlait familièrement wallon aux gens de Blaret dont il avait vite conquis les sympathies.

Dès qu'il apprit les événements de la journée, il courut d'une traite à la station.

Sans hésiter, il ouvrit le lazaret, mais une odeur pestilentielle le fit se rejeter en arrière.

Il laissa l'air de la campagne pénétrer dans l'aubette, puis s'avança.

Jean Mathot recroquevillé sur lui-même, l'œil jailli de l'orbite, la face méconnaissable attestant sa terrible et solitaire agonie, était mort à côté de Pierre Ledent.

Devant ces deux ouvriers terrassés dans leurs vêtements de travail, raidis en des poses ma-

cabrement grotesques, sur le sac rebondi des provisions qu'ils avaient emportées pour vivre leurs huit jours; s'imaginant les affres qu'ils avaient subies dans ce trou noir, le désarroi de leurs suprêmes pensées, le déchirement de leur cœur expirant, au souvenir de leur famille qu'ils allaient quitter sans un regard d'adieu; les oreilles bourdonnantes de l'écho des cris désespérés dont ils avaient empli ce taudis, l'abbé sentit son âme noyée de tristesse. Il baissa la tête, se signa, murmura une prière et sortit.

Une ombre grise commençait à envelopper les champs. Le vicaire traversa le village qu'on aurait cru inhabité, et se rendit au château où on lui répondit que M. le Baron, indisposé, reposait déjà. Il passa chez le fossoyeur, puis, chez le menuisier.

— Ils sont prêts, lui dit Neuray en lui montrant deux grossières caisses oblongues de bois blanc non peint — mais les ouvriers ont quitté l'atelier.

Le Mexicain, une espèce de vieux bohême deguenillé, à longue barbiche, qui vivait à Blaret, des menues corvées, regagnait, la pipe à la bouche, le fenil où on lui permettait d'étendre son

vieux cuir tanné par le soleil des cinq parties du monde.

Il consentit à accompagner le vicaire :

— Faut qu'on s'entr'aide, appuya-t-il.

Ensemble, sur la civière de l'église, ils transportèrent au lazaret les cercueils et un sac de chaux.

Silencieux, dans la nuit claire où se mouvaient de longs fantômes d'ombre, ils accomplirent la sinistre besogne. Ils étendirent, dans les bières, les cadavres à hideuses faces vertes et, semant sur eux la poussière blanche et fumante, ils leur firent un suaire immaculé. Alors, ils clouèrent, angoissés, s'écrasent les doigts, les couvercles mal rabotés.

— Ne porte pas tes mains à ta figure, recommanda la voix grave et impérieuse du prêtre.

L'un des corps sur la civière, le charitable vagabond devant, à l'arrière, l'abbé, la soutane relevée et tenue dans la ceinture, ils allèrent lentement de l'aubette au cimetière et déposèrent leur charge sur l'argile jaune. Puis, ils recommencèrent l'effrayant pèlerinage, sans apercevoir ni un visage humain, ni une fenêtre éclairée.

La large et puissante griffe de l'effroi et de la couardise tenait écrasé dans le noir le village immobile et tremblant.

Les deux morts étaient là, côte à côte. Le vicaire rabattit sa soutane, sortit de sa poche l'aube et l'étole, s'en revêtit. Comme il commençait à haute voix la dernière oraison, le vieux mécréant découvrit pieusement son crâne ravagé.

Sous la lumière équivoque d'un ciel étoilé, il était tragique le spectacle de ces deux hommes à qui les pauvres croix noires titubant dans l'herbe haute formaient un lamentable cortège.

L'abbé épandit de la main une large bénédiction sur les cercueils et, lorsque, avec toute l'onction de son grand cœur souffrant, il prononça l'émouvant *Requiescat in pace,* il entendit, pareil au sacristain qui répond *Amen,* le Mexicain qui murmurait d'uns voix altérée :

— Pauvres diables tout de même...

Et les dépouilles des deux misérables hères tressaillirent sans doute, dans leur blanche et brûlante tunique, à cette première bonne parole qui tombait sur leur détrese infinie.

Le fossoyeur dormant ivre-mort dans sa ca-

bane à l'angle du cimetière, les deux hommes descendirent à grand peine les bières dans la fosse et la comblèrent.

* * *

Un matin, vers la mi-octobre, M. le vicaire revenant de l'église, ne trouva point son déjeuner prêt; pour tromper son impatience, il ouvrit le journal; un article frappa aussitôt son regard :

M. le Baron de Formany-la-Costale, bourgmestre de Blaret; messieurs Fouchard (J.) et Ronquet (N.), respectivement médecin et pharmacien dans la même localité, sont décorés de la croix civique de première classe, en récompense de services rendus pendant les maladies épidémiques. — Honneur à ces vaillants !

Alors, sans prendre le temps d'avaler les tartines que Babeth dépose devant lui, M. le vicaire passe sa belle soutane et court au château, porter ses congratulations à M. le Baron qui les reçoit avec la modestie du vrai mérite.

— Mon cher monsieur le Vicaire, vous êtes

trop aimable ; je vous remercie. En réalité, ce sont des actes de pure humanité qu'on ne devrait pas récompenser. Dieu sait quelles épouvantables catastrophes on causerait, si on perdait la tête en de tels moments ! Mais on est homme ou on ne l'est pas. Nous savons, vous et moi, n'est-il pas vrai, mon cher vicaire, que la décoration est peu de chose; le tout, c'est d'avoir fait son devoir.

La Lunette

I

C'est fini, la vieille Gustine est bien tranquille, bien tranquille,... pour toujours.

Les deux garnements à la figure rieuse, et qui se faisaient des niches, viennent de galoper vers l'église avec la civière.

Le vicaire repasse, accompagné du sacristain nu-tête, portant sur le bras l'étole noire à bordure jaune et le surplis blanc d'où sort la tête hirsute du goupillon. Ils marchent vite, pressés par d'autres besognes.

Beaucoup plus loin, ceux qui ont suivi la bière de Gustine Doguet vont lentement, avec le souci de ne pas dépasser le groupe des parents.

Bien qu'ils ne soient que beau-frère et neveux, au retour, les Doguet du Grand Magasin s'avancent d'abord ; puis les Doguet du Rèwe et les autres Doguet de Hesbaye.

On arrive à la maison des premiers, en face de l'hôtel de ville. Une grande faux dorée en surmonte la porte. Le trottoir récemment rafraîchi est encore humide par places. Sous le soleil, la large et haute vitrine remplie d'ustensiles de métal réfléchit la pompe communale surmontée de sa lanterne.

Gisbert, l'aîné, s'arrête, se range, et d'un geste de la main, invite à entrer.

Mais une partie — ceux qui portent des casquettes de soie — remercient en regardant la vitrine et rejoignent le mari de la morte, Eloi Doguet, le serrurier, qui marche déjà s'acheminant vers sa demeure.

C'est une pauvresse de maisonnette sans étage, accroupie dans l'humidité qui verdit jusqu'à mi-hauteur son badigeon d'ocre clair.

Le chemin s'arrête là, découragé. Une haie le barre, sur laquelle s'aère une toile de matelas tachée.

Devant, enfoncé au milieu de la pelouse ba-

nale qui blanchit les lessives, un ruisseau, le Rèwe, coule bordé d'un archipel de dalles bleues irrégulières où les femmes aux bras nus s'agenouillent pour rincer leur linge.

Dans la cuisine au sol d'argile pareil à l'aire des granges, Phémie, petite, sèche et droite, toute en pointes, au regard noir et aux cheveux plaqués, accueille les arrivants par quelques propos brefs, en avançant des chaises.

Ils s'assoient silencieux autour de la table. La jeune fille découpe un gros pain de charcuterie fleurant l'ail qui luit entre deux hautes piles de tartines, pendant qu'Éloi retire sa veste en soupirant :

— Enfin..., enfin...

François, le cousin de Barlenge, osseux et glabre, paraît particulièrement en appétit. Ayant étendu sur sa tranche de viande une couche de moutarde, il tire de la poche de son gilet qui lui pend mi-boutonné dans l'aîne, sa serpette à manche de bois et coupe ensemble le pain et la viande, pour en confectionner des cavaliers plus épais que ceux qui suivent la voiture de M. le Doyen, le jour de la Saint-Éloi. Il les enfourne tour à tour entre ses lèvres minces. Quelques

lents et puissants coups de mâchoire relèvent en mesure sa casquette aux tempes. Puis, on voit descendre la copieuse bouchée, à la façon des noix avec leur coquille, le long du col d'un dindon engraissé pour la fête.

On parle peu.

Phémie promène sans cesse, de l'un à l'autre son grand pot de café, les invitant " à faire comme chez eux ,,.

Après le repas, elle verse de petites gouttes de clair genièvre de Huy.

Le cousin François, fixant Éloi et donnant un léger coup de tête du côté de la fenêtre, demande :

— Alors, avec les autres, c'est toujours la même chose ?

Le serrurier se remue sur sa chaise et regarde ses pieds :

— On ne les a pas vus ici de toute la maladie, répond-il, amer.

— Ils ont honte de nous, dit Nestor, le mari de la fille aînée.

— Avez-vous remarqué les airs du jeune?

— Le président, he ! appuie Phémie, avec une moue de moquerie.

Achille, le cadet, tortille sa moustache d'un air ennuyé.

* * *

A ce moment, la porte s'entrebâille. Une petite figure ratatinée apparaît entre un béguin blanc et un châle noir. Ses yeux font rapidement le tour des têtes, puis se perdent dans de nombreuses rides pendant qu'on entend une voix fatiguée :

— Bonjour, bonjour... — Ceux de Namur sont déjà repartis.

La vieille se met à table sans lever le regard.

— Avez-vous pris le café, ma tante Sophie, demande Phémie, d'un ton peu engageant.

— Heu..., j'en ai bu une tasse, ma fille; mais, avec toutes leurs tartes, leurs bonbons, leurs sucreries et leurs vins..., je mangerais bien un bout de pain.

Elle arrange les plis de sa cotte.

Eloi fait un signe de tête au cousin François :

— Comment peut-on quitter une maison où l'on est si bien traitée?

Sophie ne veut pas entendre. Elle se penche à droite, lève sa jupe, va chercher, dans ses

dessous, une boîte à tabac et égoïstement en aspire une bonne pincée.

Lorsqu'elle a mangé deux longues tartines, sans ôter ses mitaines noires, elle passe le bout de ses doigts jaunis aux deux coins enfoncés de sa bouche et s'informe de la famille de François. Puis, elle dit :

— Excusez, il faut que je m'en aille; j'ai promis d'être à la station à quatre heures.

Son départ n'est pas plus bruyant que son arrivée.

* * *

— Vieille sotte ! prononce Eloi. Et Phémie ajoute :

— Elle va de l'un à l'autre pour voir et raconter.

— Mais elle est avec eux... ?

— Ah ! pour ça, oui ! Gisbert est son dieu; c'est lui qui sait tout; c'est lui qui touche ses coupons.

— Ils l'attirent, reprend Phémie, c'est pour son argent; c'est bien sûr; d'ailleurs, ce qu'ils ont..., ce qu'ils ont..., il y a beaucoup de choses...

— Ceux qui restent les derniers à la maison

sont toujours *advantagés,* affirme François en regardant le plafond et en se passant la main sur la cuisse.

— Vous l'avez dit, mon parent, vous l'avez dit ! Voilà le point ! Pourtant, c'est injuste.

— Sûrement. *A chaquin s'part.*

Les sèches pommettes de François sont allumées; il balance en avant son haut buste, raide et maigre qui, vu de profil, prend l'aspect d'un long et impitoyable couperet tranchant les portions égales. Il répète :

— *A chaquin s'part ! A chaquin s'part !*

— Tout est resté là, tout, reprend Eloi.

Après quelques instants :

— Le magasin, évalué sept cents francs ! Il contenait pour des milliers et des milliers...

He... He...

Je pense à mon pauvre père... Quand l'ouvrage chômait, il fabriquait des cuillers. Toute la Hesbaye a mangé la soupe dans ses cuillers. Il recommençait sans cesse, il en avait parfois des coffres pleins ! Il mourut, à quatre-vingt-six ans,... un jeudi : le mercredi, il en avait encore fondu huit douzaines...

Et l'on n'en a jamais rien retrouvé, pas ça !

— il fait claquer l'ongle de son pouce sous sa dent.

Eloi vide son verre, détourne et hoche la tête.

Le cousin François, comme si l'on parlait d'un million volé, arrondit les yeux. Il relève lentement sa taille, prend son temps, rapproche les lèvres en cul de poule et souffle :

— Pfû... Pfû...

Phémie, le regard concentré, un bras contre la ceinture, rassemble les miettes de pain sous le majeur de l'autre main :

— Oui, oui... Et la lunette, donc, Papa?

— Ah ! oui, la lunette de mon oncle Zéphir ! reprennent plusieurs en même temps, rompant la sourdine de circonstance.

*
* *

Sous le tas des mauvaises herbes trop fraîches au milieu du champ le feu couve, laissant à peine passer quelque âcre filet de fumée. Mais souffle le coup de vent ! tout crépite et mille flammettes dardent leurs langues.

La lunette de mon oncle Zéphir ! Les voix, les yeux, les gestes se hérissent d'étincelles, les

mots oublient qu'ils sonnent dans la demeure d'une morte et s'enflent de la fraternelle jalousie.

Le visage d'Éloi, sous la concentration des regards et l'effet de l'alcool, prend un air noir. Le serrurier se frappe la poitrine :

— Ça, je l'ai là ! la lunette, elle me revenait, je l'ai là !

Mon père y tenait comme à ses yeux ; c'est une pièce de famille. Lorsque je l'aî réclamée parce que je suis l'aîné, Martin me l'a refusée : Elle est aussi bien chez moi que chez toi, prétendit-il. N'empêche que c'est ici qu'elle devrait se trouver. Ç'a été leur chance, mais, ils ne la porteront pas en paradis !

Un parent de Visé, qui n'a pas encore ouvert la bouche et qui ne comprend pas, s'enhardit :

— Est-ce quelque chose de rare, cette lunette ?

La question fâche presque Éloi.

— Rare ! Rare ! Mais, je le crois bien, rare ! C'est la lunette de mon oncle Zéphyr, le marin ! Elle est longue comme ça !

Il ouvre les bras.

— Puis, c'est notre honneur, hein ! C'est l'honneur de notre famille.

— Elle a bien deux mètres, renchérit Phémie...

— Oh hô ! oh hô !...

— Et toute en cuivre. C'est un roi qui la lui avait donnée.

— Il paraît qu'on voit d'un bout de la mer à l'autre.

— C'est ça qu'il n'a jamais eu d'accidents, remarque gravement le cousin François qui, pas plus qu'un autre de ces simples batteurs de la haute plaine, n'a idée de la mer.

— Mon oncle Zéphir était beaucoup plus âgé que mon père, explique Eloi. Je me souviens l'avoir vu revenir : un homme aussi large que la porte ! Il portait de petits ronds d'or aux oreilles, ça préserve des rougeurs aux yeux, comprenez... le fort vent ?

On venait du Condroz pour le voir ; on était sûr de le trouver *A la Rose*, chez Tavie — que Dieu ait son âme ! — où il fumait toute la journée sa grosse pipe en buvant son litre... Il en aurait bu trois d'affilée ! Un homme... Seulement, il fallait se contenter de le regarder de loin, parce que mon oncle Zéphyr ne disait pas grand'chose et n'était pas commode.

Il n'aimait de compagnie que celle de Fred,

son perroquet, qu'il portait sur son épaule et qui jurait comme lui dans toutes les langues du monde. Il vous aurait renversé un bœuf d'une bourrade !

Blaret était fier de lui, quoi ! Au moins vingt médailles, cinquante ans sur l'eau ! Il avait été en Afrique, en Amérique, à Jérusalem, à Dunkerque, que sais-je ? partout.

— Il en avait sans doute bien vu ? demande l'homme de Visé, ébahi.

— Vu, vu ! on en ferait des livres et des livres, et personne ne les croirait.

Le souvenir du marin les enthousiasmait. L'âme héroïque du vieux coureur d'océans, de l'étalon libre, électrisait leurs âmes de chevaux de cirque, et la petite maison de la pauvre Gustine Doguet, embrumée de tabac et empuantie d'alcool, se transformait en une espèce de caboulot de port, où crachent, crient, tapent du poing, avalent gin sur gin, les matelots en bordée. après dix mois de mer.

Un jour, recommence Eloi, il fut pris avec l'un de ses hommes par des sauvages. Ils mangèrent son compagnon sous ses yeux. Alors, Zéphyr Doguet, de fureur, déchira ses habits

et, tout nu, n'ayant plus que ses souliers et sa casquette, il se mit à crier en wallon toutes les injures qui lui revenaient :

Laids mârticos !

Grossès vesseies !

Houte si plout !

Mâssis récoulisses !

— Ha, ha ha ! ha ha !

— Il roulait des yeux terribles et exécutait des cumulets de rage comme un vrai possédé, si bien que les sauvages prirent peur et laissèrent tomber les restes des bras et des jambes du matelot qu'ils dévoraient.

C'est un sorcier, pensèrent-ils; et ils se mirent à ramper autour de lui, tremblant, poussant des cris aigus de gorets à l'abattoir. Ils imploraient leur pardon.

Toute la tablée, même ceux qui connaissent par cœur cette fameuse odyssée, écoutent subjugués :

— Quel gaillard ! Ha, ha ha ! Quel gaillard ! s'écrie le cousin François, en relevant sa casquette d'une tape brusque et en prolongeant son gros rire.

— Et les trois jours sur une planche donc, Papa...? rappelle Phémie.

— Trois jours et trois nuits, au milieu de la mer qui le roulait, l'élevait, le noyait : *plitch ! platch ! plitch !* — Trois jours et trois nuits !

— Comment est-il possible de résister ?

— A la fin, mon oncle Zéphyr prit sa lunette qu'il avait au dos, — car elle ne le quittait jamais...

— Même qu'il l'avait encore chez les sauvages, interrompt Nestor.

— C'est vrai, je l'avais oublié. — Mon oncle prit sa lunette et aperçut au loin un navire.

Il appela et fut sauvé, conclut naïvement Eloi.

Mais, on n'en finirait pas ! ajouta-t-il, on n'en finirait pas !

Il remplit les verres.

— Lorsqu'il sentit la mort, il donna la lunette à mon père : « Tiens, dit-il, ça porte bonheur. »

Elle nous revenait, et voilà...

* * *

L'ombre commence à remplir la salle. L'homme de Visé se lève : l'heure de son train est arrivée. Achille et Nestor le reconduiront à la station.

Le cousin François repartira à pied. Eloi en manches de chemise sort avec lui. Ils coupent à travers le pré du Rèwe.

La lune allonge leurs ombres sur l'herbe. Devant eux, la tour de l'église se dresse toute blanche dans la douce lumière.

A chaque pas, le serrurier tire l'autre par le bras. Ils restent quelques secondes en place.

— Ce qui me fait de la peine, mon parent, c'est notre Achille. Ce garçon-là se ronge. Il a recherché, vous le savez, sa cousine Célie du Grand Magasin, une bonne fille, la meilleure de la maison. Mais, ils sont très fiers, il leur faudrait un mylord !

— Bah ! les affaires d'amour, ça s'arrange...

— Non, non, ils sont trop fiers... Ils l'appellent « le musicien » parce que le dimanche, la semaine faite, il va jouer les bals...

Ça damne Phémie qui leur arracherait les yeux.

Le mince Eloi s'arrête et redresse la tête. Il élève en l'air l'index de la main droite et, d'une voix qui s'alentit et va s'enflant, sans transition :

— Pour les cuillers, je ne dirais rien, mais —

il secoue rudement son doigt levé, puis serre le poing et le lance avec force vers la terre — pour la lunette, ils me la recracheront, un jour ou l'autre !

— A « chaquin s'part », approuve François.

Cependant, il paraît pressé de partir.

Éloi change soudain de ton et tend la main :

— Allons, mon parent, merci d'être venu. Bien des compliments à la femme et aux enfants.

* * *

Il retourne lentement vers sa maison, les mains dans les poches, le regard à terre.

Un rossignol chante. Éloi demeure immobile au bord du Rèwe, pour écouter. L'oiseau est par delà le pré des archers, dans les arbres qu'on voit là-bas, tout noirs : ce sont les mélèzes du cimetière. Éloi perçoit la cadence de l'oiseau d'aussi près qu'il entend dans sa mémoire la voix de Gustine !

Vers cette heure, quand il avait laissé tomber ses paupières fatiguées, le menton sur la poitrine et la pipe sur les genoux, elle lui disait en lui touchant doucement l'épaule :

— Viens, Éloi, nous irons coucher.

Cette pauvre vieille Gustine, à côté de qui il a vécu quarante bonnes années, et qui est là toute seule, enfouie pour jamais dans la terre...

Éloi soupire profondément :

— Enfin..., enfin...

Il balance, à droite et à gauche, sa tête lourde, et rentre.

Phémie a gagné sa mansarde, après avoir baissé la mèche de la lampe posée sur la table, au milieu des verres, des mares de liqueur et des cendres de pipes.

Dans cette obscurité nuageuse, la petite flamme a l'air de brûler pour une loge funéraire.

Sans penser à aviver la lumière, Éloi se verse une goutte, la boit d'un trait, remplit. Il s'assied, appuie son front sur son bras replié et s'assoupit, la porte grande ouverte.

Mais, le souvenir de la défunte obsède maintenant son demi-sommeil : il donne, sur la table, un violent coup de poing qui fait tressauter les verres.

On entend du bruit dans le grenier : Phémie apparaît dans l'étroit escalier, pieds nus et en chemise. Elle s'approche de son père qui semble dormir et lui met la main sur l'épaule :

— Pa, nous irons coucher.

— Oui, Gustine, répond-il.

Brusquement, il relève la tête, regarde sa fille : l'expression de terreur qu'exprime d'abord sa face, se mue en une crispation douloureuse...

Tous deux se prennent à sangloter.

II

C'est dimanche. Il est une heure. On dîne plus tard, aujourd'hui : le coup de cloche de l'hôtel de ville ne sonne pas la reprise de l'outil.

Cependant, Martin Doguet — le riche Doguet, pour le distinguer de son frère Éloi, du Rèwe — s'achemine déjà vers la gare.

Les mains dans les poches de son veston, le parapluie sous le bras, il donne de la tête en avant, sans voir à ses côtés, semblable à la plume métallique qui suit le jouet aimanté de l'enfant.

Donnay, devant sa fenêtre, ajoute avec précaution un brin d'osier au treillage de son fushia. Il dit :

— Voilà Doguet qui va aux eaux.

Ce voyage hebdomadaire du forgeron le place très haut dans l'estime de ses concitoyens : un homme qui se paie tous les huit jours son bain à Aix-la-Chapelle !

Donnay répète, pour le lui avoir entendu dire, mais avec une nuance de respect et presque de l'admiration :

— Il est trop fort ! il a le sang gros comme du sirop de sucre ; s'il n'y allait pas, il ne vivrait pas un mois.

Lisa, qui range ses verres, répond sans penser, du chantre au curé :

— Il a de la chance, lui ! Il a la lunette !

* * *

Autrefois, Prudence, la femme de Martin, qui passait pourtant pour savoir empiler les liards, se montrait fière des déplacements de son mari. Quoiqu'il rentrât bien le lundi, parfois le mardi, si elle bougonnait un peu en famille, elle se disait que " tout le monde ne pouvait pas se payer ça ,, et cet étalage de leur aisance flattait sa faiblesse. Elle s'était d'ailleurs laissé tourner la tête :

— Mes fils, avait-elle décidé avec une moue de dédain, ne porteront jamais le tablier de cuir.

Et elle en avait fait deux employés.

Elle méprisait ceux du Rèwe ; lorsqu'elle remarqua l'inclination de Célie, elle rompit brus-

quement avec eux et n'appela plus Achille que " le musicien ,,.

Mais Prudence est morte. On lui a octroyé ce qu'on accorde aux braves gens : un peu de terre pour enfouir ses os et sa vanité.

La jeune fille, restée seule avec son père, traîne, sans plainte et sans bruit, son corps aminci entre toutes les choses à l'aspect dur du sombre magasin, pareille à une pauvre fleurette perdue dans la stérilité grise et implacable des gravats.

Doguet s'est aperçu du dépérissement de Célie. Chaque fois qu'il y pense, il se gratte derrière l'oreille, tourmente sa casquette, souffle des narines par saccades deux ou trois fois avec un bruit d'échappement de vapeur, subit et instantané.

Puis il chasse au plus tôt ses préoccupations.

* * *

Le jour tombe. Le petit homme que le maniement des fers et des lourds marteaux a tourné tout en dos et en épaules, apparaît sur le pas de sa porte. Il avance de quelques mètres. Ses yeux descendent avec satisfaction des lettres

majuscules qui soulignent l'étage — à la faulx dorée — à la grande vitrine brillante.

Doguet retourne se poster sur le seuil. La main en visière, il s'efforce de distinguer l'heure au cadran communal et n'aperçoit point Nestor qui arrive, la casquette sur l'oreille, la figure empourprée, et lui crie dans le dos, d'une voix gouailleuse :

— Monsieur mon oncle !

— Vaurien ! maugrée Martin en rentrant.

Quelques minutes plus tard, on le voit pénétrer au *Café de l'Hôtel de Ville,* joignant sa demeure.

Quatre hommes y jouent un cent de piquet entre le comptoir et la fenêtre.

Saluant à peine, Doguet va s'asseoir à sa place dans le fond. Colassin apporte devant lui un grand verre de bière à couvercle nickelé avec ses initiales gravées et une caisse de cigares.

Il en choisit un, après en avoir rejeté plusieurs qu'il a pincés entre ses petits doigts ronds et durs, tout d'une pièce; il coupe le bout avec l'ongle du pouce et dévisage les clients, ceux de tous les jours : le maître d'école, le fils du brasseur, le directeur de la sucrerie.

Son regard s'arrête sur le quatrième qu'il ne connaît pas,

Pendant la partie, il ne dit mot. Il souffle par intervalle, comme si l'épaisse broussaille qu'il a sous le nez l'empêchait de respirer; puis, il boit une gorgée et, de l'index, refoule dans la bouche, la frange de mousse restée à la moustache.

Ses yeux retournent fréquemment à l'étranger que ses partenaires appellent « M. le receveur ».

Ce dernier reste dans l'estaminet au départ des autres.

Alors, Martin Doguet se lève et, emportant sa chope, va s'installer en face de lui. A travers le buisson de ses sourcils, il le regarde bien dans les yeux :

— Je vous ai déjà vu.

— Possible, répond en riant le grand garçon blond à l'air jovial.

— Je vous ai déjà vu... Vous êtes le nouveau receveur, à ce que j'entends?

— Comme vous dites.

— Je vous ai déjà vu, répète Doguet en soufflant et en plissant le front.

— Il n'y a pas longtemps que vous êtes à Blaret?

— Non, quelques jours.

— D'où venez-vous?

— De Durbuy,

Le receveur paraît s'amuser de cet interrogatoire en règle.

Martin, sans parler, continue à le regarder et à souffler, cherchant visiblement dans ses souvenirs, et intrigué.

— Nous *bwèrons* une goutte pour faire connaissance, propose-t-il.

Son compagnon accepte et en offre une à son tour. Ensuite, il s'excuse, il doit partir.

Le forgeron sort en même temps que lui. Dans le corridor, il s'arrête net, touche dans le dos le receveur qui marche devant :

— Aaah ! je sais bien où !

Il l'attire et lui chuchote quelques mots dans l'oreille ; puis, il continue à lui tapoter l'épaule :

— He, he, he, je savais bien que je vous avais vu !

— Tiens ! dit l'autre, vivement intéressé, tiens, tiens ! Y allez-vous parfois ?

Les deux interlocuteurs poursuivent, dans l'obscurité, près de la pompe, leur conversation à mi-voix.

— Bonsoir, Receveur, dit Martin Doguet, voilà ma maison. Quand vous voudrez...

*
* *

Les relations entre les deux hommes devinrent vite fréquentes : ils se promenaient côte à côte aux Remparts, descendaient en s'expliquant jusqu'au Fond d'Or. Le dimanche, Doguet ne partait plus seul ; il retrouvait à la gare son ami, le receveur Pongeois.

Mais, ceux qui les voyaient monter dans le train ensemble pensaient bien que le fier célibataire au verbe haut, à l'œil brillant et rieur, n'avait nullement besoin d'une cure d'eau.

Un vendredi, Pongeois passant vers quatre heures, aperçut le patron du Grand Magasin qui prenait l'air devant sa maison. Il s'approcha, lui tendit la main et lui parla.

Au bruit que fit la porte de la boutique, il regarda dans le corridor et élevant la voix :

— Diable, diable ! quelle profondeur ! Il y en a de la marchandise, ici !

— Entrez, entrez voir... Vous n'êtes jamais venu chez moi ; entrez donc, insista Martin.

Ils enfilèrent le couloir. Le receveur s'extasia

sur les amoncellements de tiges et de barres de fer s'écrasant le long des plinthes, sous les consoles qui portaient les poèlons noirs au fond luisant pareil à l'eau ridée par la chute d'une pierre et les casseroles émaillées et fleuries. D'innombrables marmites, cruches, pelles, seaux à laver, seaux à charbon, garnissaient de haut en bas les deux murs, le gris-bleu oscellé des tôles galvanisées donnant l'illusion d'une fumée à travers les volutes de laquelle courait la ligne étincelante des lampes pendues au plafond — lampes à réservoir de formes et de nuances variées, abat-jour de porcelaine blanche, rose, bleue, verte, aux joues encerclées dans la mentonnière dorée des «lyres.»

Le passage d'une charrette dans la rue mit un frémissement métallique dans toute cette ferraille.

— Diable, diable ! répétait Pongeois, en fixant des yeux écarquillés sur le maître de la maison, il y en a de la marchandise... il y en a pour de l'argent!

Doguet ne disait rien, jouait le modeste, se grattait l'oreille ; mais son bout de nez soufflait dans la moustache, pour retenir la vague de fierté qui montait.

— Bah ! lâcha-t-il enfin, on a des tas de tout cela pour quelques sous...

— Diable !

— Voici la forge, dit-il, en poussant la porte au bout du vestibule,

Dans l'atelier noir au foyer ardent, une dizaine d'ouvriers martelaient, limaient, tordaient, faisaient crier le fer et l'acier.

Ils n'entrèrent point, jetèrent aussi un coup d'œil sur le magasin, haute et vaste pièce tellement encombrée qu'on se demandait par où passer, et pénétrèrent dans la salle à manger.

— Assoyez-vous, nous *bwèrons* un verre. — Célie ! Célie !

— Non, non, Doguet, merci ; une autre fois, une autre fois...

— Le vendredi, ça fait du bien : le poisson ne tient pas dans l'estomac. Célie. donne une bouteille de Bourgogne.

La jeune fille entra bientôt, apportant le flacon poussiéreux et les verres.

A pas qu'on n'entendait point, avec sa figure pâle aux yeux noirs cernés et les cheveux simplement relevés, elle semblait porter un fardeau trop lourd pour sa frêle personne.

— C'est notre receveur, annonça son père.

Elle s'inclina légèrement devant Pongeois qui exprimait à voix vibrante ses civilités.

Elle toussota de façon imperceptible; son attention parut attirée par une poussière sur le marbre de la cheminée. Elle s'approcha pour y passer le doigt et sortit sans bruit, la main sous son tablier noir.

Les deux compagnons, devisant avec animation quoique sans éclats, vidèrent la bouteille, puis une seconde.

— Oui, mon cher ami, disait Doguet, le teint avivé, le ton plus haut, les affaires marchent, j'ai de la chance... C'est dommage qu'un de mes fils n'a point appris le métier...

Mais, c'est la femme, voilà... C'est la femme... que Dieu ait son âme !

Il me faudrait, là, Pongeois, un garçon comme vous, instruit et solide...

Martin devenait expansif.

— Attendez, je vais vous montrez la « lunette »; elle est dans ma chambre...

Il se leva. Le receveur protesta, l'arrêtant au passage : l'heure s'avançait. Il se retira.

Après son départ, Martin tourna un peu dans la cuisine en sifflotant et se lissant les sourcils :

— Beau garçon, hein, le receveur ?

Célie ne répondit pas.

— Beau et brave garçon, affirma-t-il ; et il continua plus lentement :

— Et ça *gaigne* ses *trwès* mille, ma fille, ça *gaigne* ses *trwès* mille...

La jeune fille rougit et retint avec peine les larmes qui gonflèrent ses yeux.

III

Martin Doguet cherchait son chapeau, l'heure de son train approchant.

Il aperçut Célie si pâle dans le fauteuil où sa femme était morte trois ans auparavant, qu'il s'inquiéta :

— Qu'avez-vous ?

Il s'approcha : Célie restait muette, les yeux clos au fond des orbites caves, la tête tombée sur l'épaule. Le trait des lèvres violettes se marquait sur la figure cireuse, tel le pétale d'un chrysanthème de Toussaint.

Il prit la main de son enfant : elle était froide. Il souffla avec effort pour traduire sa douloureuse affection et son angoisse.

— Mélie ! Mélie ! Cours chercher le docteur Bourdouxhe !

Quand ce dernier arriva, Célie était ranimée. Il fit tirer la langue, tâta le pouls :

— Ce ne sera rien. Un peu de repos. Un réconfortant.

Il reviendrait le lendemain ; il s'éloigna assurant :

— Ce ne sera rien, ce ne sera rien. Des maladies de jeune fille.

La tante Sophie qui venait d'entrer, était assise à côté de sa nièce. Elle prisait, fixait à terre son regard noir qui cherchait toujours quelque chose ; de temps à autre, elle laissait échapper, en finale à ses réflexions, un soupir suivi d'un plaintif et étouffé :

— Uhu... Uhu...

Le forgeron restait debout devant Célie.

La sonnette du magasin s'agita.

— C'est M. le receveur, maître, annonça Mélie; il demande si vous êtes malade.

Martin rejoignit le visiteur. Il lui conta pourquoi il n'était point parti.

Pongeois, sans paraitre accorder grande attention à l'explication :

— Nous pouvons avoir le train de trois heures; nous arriverons encore à temps.

Les deux hommes tirèrent chacun leur montre. Doguet se gratta l'oreille, souffla, regarda du côté de la cuisine et répondit, comme si refuser eût été au-dessus de ses forces :

— Peut-être bien... peut-être bien. Je vais aller vous retrouver.

En revenant près des femmes, il questionna :

— Est-ce passé? — Ne mangeriez-vous pas un peu maintenant ? — Voulez-vous un bon verre de vin ?

Célie ne désirait rien.

— Je me passerai bien de mon bain aujourd'hui, ajouta-t-il en regardant l'heure.

— Non, non, repartit la voix faible de la jeune fille; allez, Papa, allez... c'est fini.

— Croyez-vous ? Si vous vouliez...

— Non, non, c'est inutile, Papa.

Il attendit un instant, puis :

— Au revoir, alors...

Il sentit pourtant se lever un remords qu'il pallia aussitôt :

— Au moins ne vous laissez manquer de rien...

Vous ne la quitterez pas, n'est-ce pas Sophie?

* * *

Quand Doguet rentra, le lendemain dans la matinée, le visage flasque et terne de celui qui a veillé, l'affaissement de Célie persistait. Gisbert

était près d'elle. Il dit à brûle-pourpoint en ricanant à son père :

— Avez-vous vu l'enseigne ?

— Quelle enseigne ?

— Celle que le fameux du Rèwe vient de clouer au-dessus de sa porte. Tout le monde en parle !

Nestor, le gendre d'Éloi avait ouvert un estaminet :

A la Lunette du Marin

Doguet devint cramoisi ; il suffoquait :

— Grand va-nu-pieds ! Il n'est pas capable de gagner sa croûte ! C'est le diable qui le pique.

— Les autres ne sont pas meilleurs, mais qu'ils prennent garde !

Une toux pénible secoua Célie.

Vers deux heures, le médecin revint. En le reconduisant, le forgeron l'interrogea anxieux. Bourdouxhe le prit par l'épaule et se penchant :

— Savez-vous quoi, Doguet, la pauvre petite à l'air malheureuse. Je ne voudrais pas me mêler de vos affaires, mais les gens parlent... On ne sait pas... on ne sait pas, répéta-t-il en roulant la tête entre les épaules soulevées — le bon médecin, il faudrait peut-être le chercher du côté du Rèwe...

Martin Doguet, la main à l'oreille, soufflait, soufflait, pareil à quelqu'un qui reçoit des coups. Il marcha de la rue à la forge, de la forge au magasin, du magasin à la forge, pour se retrouver sur le seuil et s'acheminer enfin vers la cuisine.

Dans le grand fauteuil, Célie était immobile d'une pâleur plombée, la bouche mi-ouverte.

La mort aurait-on cru, venait de passer.

Il lui sembla revoir la petite figure fondue de Prudence sur sa couche funèbre.

Il passa son doigt dans le coin de son œil et, le cœur noyé, il recommença ses allées et venues de chien battu.

* * *

Le mercredi, après souper, Martin Doguet descendit la rue du Geer. Il portait sous le bras, collé contre son corps, un paquet long et mince, enveloppé d'un journal et ficelé.

Le petit Bert, le voyant contourner son courtil et s'engager dans la ruelle des Capucins, ne put deviner où il se rendait à cette heure.

Les premières étoiles papillotaient à travers une fine brume d'octobre. L'odeur des fanes

de pommes de terre brulées aux champs assaisonnait le repos de la vesprée, d'un relent du travail du jour.

A droite, au sommet de la colline, se découpait, sombre et rigide la dentelle des sapins du cimetière. A gauche, les prairies basses couraient vers l'eau émue encore de la chute du bief du moulin, derrière le bouquet des saules. Après, c'était tout le village : l'église, les maisons qui, une à une, allumaient leur lampe, la sucrerie.

Doguet suivit le talus le long de la palissade en billes goudronnées, refranchit la rivière sur l'aqueduc du chemin de fer et, ayant ainsi enserré dans une large boucle Blaret au repos, se retrouva en haut de la Basse-Chaussée qu'il descendit jusqu'à l'impasse du Rèwe.

Il arriva devant l'humble maisonnette d'Éloi, et poussa la porte.

L'intérieur était silencieux.

Le serrurier assis dans l'âtre, les coudes aux genoux, caressait entre ses pieds, le chat qui, la queue en l'air, le corps bandé de plaisir, dodelinait de la tête comme une mijaurée et

suivait de ses prunelles vertes les jeux de fumée de la pipe de l'homme.

Phémie essuyait sa vaisselle dont le tas s'égouttait sur la table.

Éloi releva le buste. Sa figure et celle de sa fille exprimèrent le plus vif étonnement.

— Bonsoir, dit simplement Martin, déposant son paquet sur l'étroite tablette de la fenêtre.

— Martin.

— Mon oncle. — Ces mots sortirent avec peine de la gorge serrée de Phémie qui toussota nerveusement et reprit sa besogne, les yeux baissés, la joue pâle.

— On sent déjà l'haleine de la Toussaint, commença Martin.

— Assieds-toi, fit Éloi.

— Vaut pas la peine...

Martin prend une chaise. Il parle avec hésitation, coupant sa phrase, essoufflé :

— Il y a beaucoup de besogne à l'atelier?

— Ça va.

Martin attend, gratte dans sa barbe, mâchonne, légèrement ennuyé :

— Il y a le notaire qui est pressé d'avoir une grille...

Après un silence :

— N'aurais-tu peut-être pas le temps de donner un coup de main, pour la pièce?

Phémie, dont l'œil dur a tenté vainement d'attirer l'attention de son père, lance, net et tranchant, son trait :

— L'ouvrage ne manque pas ici non plus.

— Sûr que non, réplique Eloi en la regardant.

Mais..., pour tirer quelqu'un d'affaire pourtant... Faut bien qu'on s'entr'aide.

La jeune fille quitte la cuisine, toute raide, la tête agitée de petits mouvements secs et involontaires, et rentre peu après, les lèvres serrées, l'air ironique.

Martin sort de sa poche un plan.

— Voici.

— Faudra voir sur place.

Les trois personnages se taisent. Les assiettes de Phémie se cognent de plus en plus bruyamment.

Éloi tirant la joue et faisant siffler sa dent carriée, s'absorbe dans l'étude du papier.

Martin, le coude à la table, soulève et abaisse son chapeau, passe les doigts dans sa barbe,

lisse ses sourcils, bat de la pointe du pied une mesure inégale.

La vaisselle s'endiable au point de menacer un désastre.

— Je ferai la grille, déclare Éloi.

— C'est ça; merci. Comme ça, on s'en tirera.

Le forgeron se lève :

— Je suis un peu pressé, je m'en vais. Célie est malade... Je ne sais ce qu'elle a, elle sèche comme une petite Sainte-Vierge.

— Tu oublies ton paquet, dit Éloi mettant la main sur l'objet apporté par son frère.

Mais Martin ne se retourne pas :

— Garde-le, c'est la lunette.

Le serrurier est interloqué; Phémie relève la tête.

— Comment la lunette? Ah non! je ne veux pas, je ne veux pas ça! Reprends-la, Martin!

— Ne faites pas tant de façons, prononce la voix décisive de Phémie. Elle sera aussi bien ici qu'au Grand Magasin.

— Reprends-la, reprends-la, insiste Eloi; c'est des sottises, reprends-la!

Martin secoue la tête et ne veut rien entendre :

— Allons, bonsoir.

— Bonsoir, fait brièvement la jeune fille.

Sur le seuil, Martin dit à son frère :

— Envoie Achille pour les mesures, Célie sera contente de le voir.

* * *

Le serrurier trouva Phémie qui l'attendait, l'apostrophe prête :

— En voilà une ! Vous ne voulez pas ce qui vous revient ! En voilà une !

— Ça ne me va pas, répondit Eloi. Martin n'est pas méchant; ce sont ses fils..., c'est Gisbert.

— La lunette de mon oncle Zéphyr nous appartient.

L'homme se promène dix secondes les mains dans les poches, puis :

— Il a demandé qu'Achille y aille...

— Ah ! voilà ! voilà ! Je me doutais bien qu'il y avait quelque chose en dessous, s'écria Phémie. Achille serait bien bête !

— Il faut pardonner. On n'est pas sur terre pour se manger. Chacun peut avoir des torts.

— Achille serait bien bête ! bien bête ! répéta-t-elle.

IV

Bourdouxhe avait-il raison? Le bon médecin se trouvait-il du côté du Rèwe? Peut-être... Mais, on l'avait sans doute appelé trop tard : la santé de Célie restait chancelante.

Achille passait les après-midi des dimanches auprès de sa fiancée.

Non loin d'eux, assise de l'autre côté du poèle, la tante Sophie tirait alternativement, de sa boîte à prise, une pincée de tabac, de son vieux fonds misanthrope, un propos médisant.

C'étaient de tristes fiançailles; tout au plus, de bienfaisantes stations coupant la marche douloureuse de Célie vers un but dont la certitude se confirmait de jour en jour.

Depuis les visites du jeune homme, Gisbert ni son frère n'avaient plus franchi la porte du Grand Magasin. Leur mécontentement attristait la malade.

Un jour, Achille arriva plus soucieux.

— Qu'as-tu?

— Phémie est méchante. Elle boude, instigue Nestor qui boit et tourmente sa femme. Elle n'est jamais plus à la maison. Mon pauvre père, délaissé et négligé, souffre. Ce matin, il n'avait pas de chemise propre et ses chaussettes étaient trouées. Il m'a dit en boutonnant son gilet qui enfermerait maintenant trois corps comme le sien : Vois, je grossis...

Des larmes perlèrent aux paupières d'Achille.

Célie attira sa tête contre elle et se mit aussi à pleurer.

En ce moment, la servante entra. Elle sortait difficilement du soin du magasin, confondait les prix, ne parvenait pas à trouver les objets.

Elle demanda un renseignement.

Célie fit de la main un geste lamentable et désespéré. Elle laissa retomber la tête en arrière et, fermant les yeux, étouffa les sanglots qui agitaient sa maigre poitrine.

* * *

Martin Doguet se désintéressait visiblement de ses affaires. Ses absences hebdomadaires se prolongeaient régulièrement deux ou trois jours.

Les ouvriers sans surveillance, perdaient leur

temps, chômaient le lundi. Les outils disparaissaient de la forge. Telle marchandise vendue, on ne se donna point la peine de la remplacer. Du fer neuf se rouilla sur le trottoir avant d'être remisé. Les grandes chaudières exposées au dehors, ne furent plus rentrées : une nuit, des mal tournés leur firent descendre à grand tapage sonore toute la rue du Geer et les précipitèrent dans le ruisseau.

La façade même révéla l'incurie et prit un air vétuste. Les volets restaient clos; les araignées garnirent le dessus de la porte.

L'un des crochets qui soutenaient l'enseigne s'étant laissé aller, la grande faulx pendit de guingois, au-dessus de l'étalage à trous, terne et poussiéreux.

Lorsque les clients impatientés vinrent réclamer, ils ne trouvèrent en face d'eux que la pitoyable enfant pâle qui se mourait dans cette maison sans âme, à la lueur vacillante de son pauvre amour.

Quelques traites surprirent Martin Doguet sans argent; il dut vivement courir chez le notaire. Des bruits fâcheux s'élevèrent et circulèrent sur l'état de son commerce.

— Ça va mal...

— On le voit souvent chez maître Dutry, mauvais signe !

— Comment en serait-il autrement ?

— C'est vrai, il est toujours parti.

— Puis le chagrin, peut-être..., la demoiselle..., les déchirements.

— Oui, oui, oui, conclut Colas Dumanil sur une gamme descendante.

Il s'étançonne sur sa petite fourche à long manche qui ne le quitte pas :

— Oui, oui, oui... Les bains, les bains, les bains..., et le chagrin...

Ses yeux vrillés de vieux malin font le tour des yeux ; après un court silence, il rejette sa fourche sur son épaule et part, en disant :

— ...et la dame de pique !

* * *

Le médecin avait prédit que Célie s'éteindrait aux premières feuilles. Elle fut enterrée fin février.

Son cortège se déroula sans bruit, sur la neige blanche et molle. En le voyant, les vieilles mamans maigres et courbées, dont les yeux n'a-

vaient plus de larmes, poussaient le coin de leur tablier bleu dans leurs orbites.

A se rémémorer la vie triste de la fillette et sa peine d'amour, elles ne parvenaient point à modérer le tremblement de leur menton et murmuraient :

— Pauvre petite " bâcelle ,, !

Achille quitta Blaret, pour aller travailler à Seraing.

* * *

Quelques semaines plus tard une nouvelle bouleversa tout le village : le receveur avait disparu, emportant sa caisse.

C'était un jeudi. Depuis le dimanche on n'avait revu non plus le forgeron. On s'inquiéta. Personne n'était renseigné.

Le mardi suivant, on apprit que son corps venait d'être repêché dans la Meuse, sous le pont de Tilleur.

Dans ses papiers, on trouva des reconnaissances de Pongeois à qui il avait prêté des sommes considérables.

L'un et l'autre jouaient.

Plusieurs grosses dettes furent découvertes.

— Quand on aura tout vendu, assura maître Dutry, il restera bien des trous !

V

Tassé et geignant, derrière le cercueil de son frère, le serrurier provoqua des réflexions :

— Ils ne se voyaient pourtant guère...

— Il est plus accablé qu'à la mort de sa femme.

Lorsqu'on glissa Martin à côté de Prudence et de Célie, Eloi se mit à trembler et, avec un sanglot, poussa les mains jointes vers le caveau funèbre.

Il retourna péniblement au Rèwe, entouré des parents qui l'avait accompagné le jour des funérailles de Gustine.

La table portait les mêmes victuailles et les mêmes petites tasses sans anse, craquelées, dont les dessins bleus se fondaient dans l'émail blanc. Chacun s'assit à la place qu'il avait déja occupée et l'appétit du cousin François de Barlenge ne parut point avoir subi de sérieuse avarie.

Mais Phémie, plus noire et plus pointue, se mouvait d'un air de décision et d'autorité.

Éloi resta hors du cercle et ne mangea point, les bras croisés, sans desserrer les dents, la figure congestionnée et creusée, les petits yeux fixés au sol et ne séchant point. Son attitude et son mutisme prolongeaient la gêne et le silence.

Cependant, au moment des petites gouttes, il s'approcha et but.

Les autres alors risquèrent quelques propos :

— Voilà beaucoup de malheurs en peu de temps...

— Ces oiseaux-là ne volent jamais qu'en bande.

— Pauvre Martin, tout de même... Qui aurait cru, il y deux ou trois ans... ?

— C'est le *chagrègne*, c'est pour sûr le *chagrègne*, décida François. — Il n'aura plus tenu à rien.

— Puis, l'affaire du receveur...

— Ah ! oui, oui... Mais ne savait-on pas qu'il jouait ?

— Be... Beaucoup s'en doutaient. Vous comprenez, on n'entre pas volontiers dans des histoires du voisin...

— Les eaux dont il avait besoin, c'était la roulette de Spa !

— Il paraît même qu'il se rendait souvent à Monte-Carlo...

— Quel malheur, soupira l'homme de Visé, d'être tenu par une passion pareille !

* * *

Nestor, dès le matin, avait " tué le ver ,, avec certains clients entrés par curiosité à *La Lunette du Marin*.

Plié en deux, les genoux superposés, pendu par un coude au dossier de sa chaise comme un paquet de loques, il est resté mi-assoupi et silencieux, la bouche entr'ouverte et baveuse, les joues enflammées, dirigeant tour à tour sur l'un et sur l'autre ses yeux troubles où il s'efforçait vainement d'allumer un peu de vie.

Il se frotte soudain la figure, se pince les narines et, d'une voix forte et pâteuse s'adressant à François :

— Le vent, mon parent, ça tourne !

Il fait virer sa main molle en l'air, comme une girouette.

— Ça tourne, ça tourne... Il nous a méprisés dans le temps, mon parent... Fini, finiche ! Je ne veux rien dire de plus.

Il hoqueta et laissa lourdement retomber sa main dans le vide, à côté de son siège.

— Tais-toi ! lui cria durement Éloi. Tu ne sais pas ce que tu racontes.

Mais le gendre, avec une obstination d'ivrogne, releva le buste et, le cou tendu, étonné, regarda son beau-père en face :

— Et la lunette, pourtant ? La lunette de mon oncle Zéphir, hein ? Il nous l'avait volée...

— La lunette... La lunette...

Éloi pleure à chaudes larmes.

— La lunette, — la lunette, — la lunette...

Il scande chaque mot d'un sanglot et martèle du poing droit la paume de sa main gauche.

— Ils l'avaient tout de même volée, répète Nestor.

— C'est sûr, mais, enfin..., intervient Phémie d'un ton de conciliation affectée.

— Taisez-vous, taisez-vous ! hurle le serrurier ; la lunette, c'est notre malheur, c'est notre ruine ! Je m'en voudrai jusqu'à la mort !

Les autres murmurent et s'efforcent de le calmer :

— Oh ! oh ! oh !

— Oui, jusqu'à la mort ! jusqu'à la mort ! Mon pauvre frère ! Que ne suis-je à sa place ! J'ai quelque chose qui me mange là !

Appuyé sur les coudes, il s'enfonce la tête dans les mains, immobile et farouche.

La longue-vue devient à ses yeux un clou fatidique auquel son étroite mentalité accroche un chapelet d'adversités : elle a empoisonné sa vie en le séparant de Martin, allumé la haine entre leurs enfants, causé la mort de Célie, le départ d'Achille, son benjamin ; le désastre et la fin malheureuse de son frère.

Pourquoi a-t-il accepté de la reprendre, ce soir ? — Oui, c'est Phémie... C'est mal.

Si c'était la lunette pourtant qui leur portait bonheur...

Sa faible tête se perd. Il se considère presque comme le noir artisan de la ruine de ses proches, l'exterminateur, le fratricide ! L'oncle Zéphir le marin... Il aperçoit sa face grimaçante au fond d'une caverne, mauvais génie ricanant, plein d'une joie satanique de voir lever la graine de discorde et de souffrance qu'il a semée !

Dieu sait d'ailleurs quelles turpitudes il avait commises au loin, le vieux drôle ? Il les a trompés ! Qu'attendre d'un homme qui ne croyait à rien, qui n'eut jamais ni femme, ni enfants, bu-

vait par tonnes, ne connaissait personne et apprenait aux bêtes mêmes à blasphémer ?

Le parent de Visé et un autre sont partis sans adieux, comme s'ils se fussent rendus à la cour.

Éloi se redresse et pointe sèchement Phémie du doigt :

— Tout cela, c'est ta faute !

Phémie blémit, mordille le coin de son tablier et sort en fermant la porte bruyamment.

— La lunette... la lunette... uh ! uh ! sanglote-t-il, la lunette, c'est notre malheur !

Il abat sa main sur la table.

— Je m'en voudrai jusqu'à la mort ! Il faut que cela sorte de chez moi !

Il monte les deux marches qui séparent la pièce basse de sa chambre à coucher, pousse la porte d'un coup de poing. On entend grincer la charnière du lourd coffre de chêne à serrure de sûreté, puis Éloi réapparaît, tenant la longue-vue par une extrémité.

Il ne reste plus dans la salle que Nestor qui ronfle, la joue contre la cheminée ; la tante Sophie, blottie silencieuse dans un coin, telle une petite vieille défroque oubliée ; et à table,

seul, un peu reculé, les jambes écartées, le cousin François haut en couleur qui fume et achève la bouteille de genièvre.

Le serrurier fait tournoyer la lunette qui s'allonge. Il en frappe avec violence le chambranle de la porte. Les cylindres de cuivre se replient. Il recommence, frappe contre le sol, trépigne follement sur l'instrument qui ne fait plus à terre qu'un morceau de métal tordu, bon pour la charrette du marchand de loques.

François de Barlenge regarde ahuri. Après deux essais qui le rabattent rudement sur sa chaise, il parvient à se mettre debout; il se tient aux murs et gagne l'extérieur, laissant la porte ouverte.

Tante Sophie ne bouge point.

Éloi s'est affalé, gémissant, sur la table.

La brise du soir rafraîchit la maisonnette.

Les accents du rossignol qui chante ses amours, là-bas derrière le pré des archers, aux mélèzes du cimetière, y pénètrent avec elle.

Dans le coin d'ombre de la bicoque moisie, en face de la vieille fille taciturne, immobilisée déjà par la hantise du néant, quelque chose

brille, semblable à la prunelle arrachée d'un gros œil.

C'est l'œil de la lunette.

Au milieu de l'immensité des mers, il a scruté les horizons fuyants, vu poindre les tours des grands ports dans la bande lointaine de fin brouillard et se lever toutes les étoiles.

⁂

Mon oncle Aubin

I

Mon oncle Aubin était d'abord un beau gars imberbe, aux cheveux noirs et drus, à l'air fier et grave, qui vous regardait si franchement de ses deux yeux clairs que vous vous sentiez comme baigné dans le faisceau lumineux d'un phare. Il ne parlait guère, mais sciait, rabotait, clouait, le long du jour, dans l'atelier qu'il s'était construit au fond de notre jardin, n'ayant jamais quitté sa sœur aînée qui était ma mère.

Je ne sais si vous le reconnaîtrez maintenant, sous sa petite tente de toile blanche, fleur de kermesse poussée le matin même de la Saint-Job devant l'église de Barlenge.

Sa chevelure a grisonné; il est borgne. Il attire

l'attention sur sa marchandise étalée devant lui :

— Achetez les bonnes « chiques » de Blaret ! Achetez, ma belle, achetez !

Il se frotte les mains; sa figure éclate de bonté; son œil pétille et verse plus de lumière que n'en connurent jamais deux prunelles bien saines. Sa bouche vieillie, remue sans cesse, comme si elle savourait les plus fines délices de ses friandises renommées :

— Achetez, les bonnes « chiques » de Blaret !

* * *

Vraiment, il n'est point facile d'expliquer cette évolution ! Il faudra que je remonte jusqu'à la petite Lucie...

Qu'à cela ne tienne, d'ailleurs ! J'éprouve du plaisir à me retrouver en face de cette minuscule personne qui cuisait le savoureux pain bis de mon enfance. Son énorme boule de ventre se trémoussait continuellement en vrai cheval-godet. Elle disparaissait derrière ! Tout au plus, apercevait-on, au-dessus, l'étroite figure se coupant de deux petites fentes brillantes qui étaient les yeux écrasés sous un amoncellement de paupières.

La petite Lucie mourut un lundi soir. Je m'en souviens, parce que mon oncle Aubin m'apprenait précisément à tresser une chaîne de montre, avec de beaux crins blancs, luisants et durs, que j'avais arrachés, l'après-midi, à la queue du cheval du meunier.

De l'autre côté du mur de notre cuisine, se produisit un ensemble de bruits qui nous fit lever la tête : meubles déplacés, heurtés, pas rapides, bourdons de voix.

On ne se trompe point à cet éclat, emplissant soudain une maison où agonise un malade : c'est la vie qui se relève ! La vie compatissante qui s'était faite toute petite, toute menue, toute silencieuse, qui s'était accroupie, oppressée, au pied du lit du mourant, pour créer une pitoyable confusion, pour assurer que la vie, c'est presque la mort, qu'il ne faut pas tant s'effrayer...

Mais, voilà que le pauvre n'entend plus, ni ne voit : la bonne vie se relève, respire, parle, s'agite.

Mon père et ma mère se regardèrent; puis, sans parler, ils sortirent en même temps.

Mon oncle Aubin continua à nouer ses crins, mais je vis bien que son esprit n'était plus là :

ses doigts s'arrêtaient, se trompaient; il répondait des oui pour des non.

Peu après, mes parents revinrent annoncer que la petite Lucie était morte.

— Dieu ait son âme ! souhaita mon oncle Aubin.

— Mais, alors, qui est-ce qui va cuire le pain? m'écriai-je.

Pourquoi m'inquiéter? Trois semaines s'étaient à peine écoulées, qu'un boulanger occupait la maison.

C'était un étranger que personne ne connaissait, grand noir, au teint pâle et mat, le menton couvert de barbe.

On le vit arriver là-haut, au tournant de la brasserie, accompagné d'une jeune femme et d'un garçonnet de sept à huit ans, à l'heure où l'on venait de dîner. L'homme et sa compagne portaient chacun une lourde valise; l'enfant lui-même, chétif, traînait avec peine un volumineux paquet.

Nous nous apprêtions, ma mère et moi, à saluer, mais, nos futurs voisins ne nous regardèrent pas, pénétrèrent chez eux et refermèrent la porte.

Peu après, le nouveau venu sortit seul. Dans l'après-midi, se succédèrent les ouvriers de Doguet, du Grand Magasin, amenant sur une charrette à bras un poêle et une batterie complète de cuisine; l'ébéniste, avec un ameublement de chambre à coucher, une table et quatre chaises; le menuisier avec des planches, et sa scie au bras.

Tous descendirent les hauts seuils de pierre bleue, l'air satisfait, s'essuyant la bouche d'une main et fourrant de l'autre leurs liards au fond de leur poche.

Cependant, l'emménagement de cette énigmatique famille qui, à l'exemple du sage de Pryène semblait tout porter avec elle, intriguait.

Le lendemain, que je regardais en suçant un sucre d'orge mon oncle Aubin repiquer des choux, Couche, le maigre charcutier, au cuir plus boucané que la couenne du pan de lard qui rancissait éternellement dans sa boutique, cracha pour s'annoncer, puis se penchant sur la haie :

— Aubeigne ! Les avez-vous vus ?

— Non, fit mon oncle sans se relever.

— D'où cela peut-il encore bien nous tomber ?

N'obtenant pas de réponse, le louche étripeur de cochons continua sur un ton lent et méprisant :

— He... sans un lit ! sans une coquille de noix !

Mon oncle Aubin, les jambes écartées, le plantoir à la main, redressa sa taille et dévisagea le charcutier.

Puis, il se remit à repiquer ses choux.

II

Le boulanger fabrique de délicieuses boules noires, avec un léger goût de menthe, et il en donne quatre pour deux centimes ; puis aussi, de longues jaunes poivrées qui s'étirent, emplissent la bouche, s'amollissent, entre dans les dents, moulent le palais,... l'eau m'en vient aux lèvres ! Les écoliers se sont enhardis à gravir les hauts degrés.

Les clientes de la petite Lucie, ennuyées d'avoir dû porter pendant plusieurs semaines leur pâte à la route de Liége, envoient leur garçon demander " l'heure du four, pour demain ,,.

La longue cave à la voûte basse revit et bavarde. Son grand cœur ardent flamboie au bout. La voilà pleine de douce chaleur, de joyeuses poussières blanches, d'appétissante odeur de pain croustillant...

Quel dommage que la petite Lucie ne puisse revivre aussi !

Car, du fond du nid parfumé de copeaux sortant de l'atelier de mon oncle Aubin, où je me blottis maintenant en compagnie de mon ami Fritz, le fils du patron, la mince et haute silhouette de ce dernier, coupant le rond clair du foyer, m'empêche de reconstituer intégralement le spectacle d'autrefois.

Le jour se barre, au haut de l'escalier : Gennie, le sac sur l'épaule poussée en l'air, le bras étançonné à la hanche, glousse un petit coup pour dire qu'elle est là. Ses sabots tombent à intervalles prudents sur chacune des marches de pierre. Elle se soutient d'une main à la voûte et penche un peu la tête, afin de ne pas cogner. Elle va laisser choir sa charge sur la longue table enfarinée qui couvre les maies; elle soupire — haïe, bon Dieu ! — soulève le sac par les deux coins, secoue, et dans un nuage léger les molles rondeurs de pâte semblent des chairs grasses qui s'écrasent.

Maman et Gennie découpent, tournent, aplatissent sous la paume, la boule élastique ; pour reconnaître les pains, on y enfonce le pouce : Maman fait ainsi trois trous en triangle. Mais

Gennie, elle, est très fière d'un grand P en relief, que Pirotte lui a taillé dans un morceau de buis : tout le monde connaît le P de Gennie !

Le dos au pétrin, les ménagères caquettent et regardent se gonfler la blondeur des beaux mamelons alignés.

Vite, vite ! il faut les caresser de ses doigts trempés d'eau, pour que la croûte soit dorée !

Et l'enfournoir, sans cesse allant et venant, chante sur la dalle brûlante où clignotte une dernière flammèche.

* * *

Dommage vraiment, que la petite Lucie ne soit plus là !

Car, je le vois bien, jamais Jungmann ne la remplacera. D'abord, il n'entend pas le wallon. Pour être comprises de lui, les femmes sont obligées de parler comme autrefois, à l'école ; elles ne trouvent pas les mots, les estropient, bredouillent, sont gênées : que devient le plaisir du fournil, si l'on ne peut s'y conter les nouvelles ? Elles ne s'attardent guère.

— Allons, dit Maman, c'est samedi, nous irons balayer notre rue.

La porte de devant et celle de la cour sont déjà ouvertes. On aperçoit nos grands tournesols qui ont l'air de se baisser pour voir au dehors à travers le corridor, et Jacques, le corbeau boîteux, qui se promène.

Mon oncle Aubin attend ; la margelle du puits est haute, les seilles lourdes, les chaînes rouillées : tous les samedis, il tire l'eau, — ce n'est pas une besogne de femme, déclare-t-il, — traverse le vestibule, sans égratigner les murs, cinq fois, dix fois, vingt fois, tant qu'on veut ! et Maman n'a qu'à faire couler le flot limpide sur les pavés.

Ah ! notre petite voisine à la tâche moins facile ! La grosse peine qu'elle se donne à traîner, toute de travers, un seau mi-plein ; à manier à petits coups fatigants le balai qui n'obéit pas à ses mains malhabiles ! A-t-elle l'air gauche, la pauvre madame Louise ! Elle s'essoufle, la voilà bien rouge. Sa brosse souille ses mignonnes pantoufles et son peignoir clair : quelle idée de se faire belle pour balayer la rue ! Mais elle n'en peut rien, elle, si elle est ainsi et si elle n'a jamais balayé la rue...

Au haut de l'escalier, le boulanger, droit et les bras croisés, est adossé au montant de la porte.

Son jersey blanc, sous son veston ouvert, continue le fourreau de son tablier. Il est immobile comme une cariatide. La fumée de la cigarette pendue à ses lèvres met un rideau impénétrable entre lui et ce qui l'entoure. Sa compagne qui se fatigue outre mesure sous ses yeux et Fritz son gentil garçonnet qui lui parle, assis à ses pieds, paraissent à mille lieues de lui.

Mon oncle Aubin considère la frêle madame Jungmann, puis son mari. Il se fâche au-dedans. Il arrive près de ma mère et marmonne :

— Grand fainéant ! ne voit-il pas bien qu'elle n'en peut plus ? Pourquoi ne va-t-il pas chercher l'eau ?

Au voyage suivant, il remplit, sans rien dire, le seau de sa voisine ; il recommence de temps en temps et c'est Maman qu'on remercie.

III

Les Jungmann sont à Blaret depuis cinq mois déjà.

Six heures viennent de sonner et la nuit s'apprête à envelopper le village.

— Il est temps d'aller au four, dit Maman. La semaine prochaine, nous cuirons des tartes, parce que tante Marie revient.

Qu'il fait bon, pensé-je, à cette heure, dans le nid de copeaux !

Mais quoi ! En voilà du nouveau ! N'est-ce pas la petite madame Louise que nous apercevons, le long tisonnier à la main, éparpillant le fagot ardent?

— Est-ce que M. Jungmann a du mal, madame Louise?

— Non, non,... il a été rappelé près de son frère... qui est gravement malade... dans son pays.

Elle répond d'une voix mal assurée, le visage

détourné, mais les mouchettes de feu qui volent dans la fournaise voient bien les deux grosses larmes se balancer à ses paupières.

Et les femmes, sans trop savoir, parlent moins et plus bas; elles se regardent, leur ton s'amollit de compatissante familiarité :

— Attendez, ma fille..., je vous donnerai un coup de main.

Bâre racle les braises; ses bras solides manient l'écouvillon comme un hochet. Après, Maman enfourne les pains, pendant que la pauvre petite madame Louise se repose et, ayant l'air de s'éponger le front, sèche en cachette ses beaux yeux bruns qui pleurent.

Le boulanger n'est point revenu. Madame Louise s'exténue devant la gueule du four; ses petits bras blancs, faibles et maladroits, se marbrent sans cesse de nouvelles brûlures cuisantes.

On entend des soupirs; mais elle se tait et n'ose montrer ses yeux. Elle marche le front baissé, les paupières rouges, les mains pendantes.

Chacun a compris et cesse de questionner.

Fritz demeure des heures à la rue; elle ne pense pas à le rappeler; ses souliers bâillent du

bout et sa veste à laquelle manquent des boutons, montre la chemise.

Le samedi, à la vesprée, Maman balaye devant les deux maisons et mon oncle Aubin répète, en portant l'eau :

— Cochon, va ! cochon ! Abandonner ainsi sa femme et son enfant !

* * *

Un jour, que Fritz et moi, nous l'avions aidé à rentrer des planches :

— Venez, dit-il, je vous paye des « chiques ».

Et nous trottâmes devant lui, jusqu'à la boutique dont l'archaïque sonnette au bout de son ressort s'agita sans pouvoir cesser comme une vieille qui ne sort pas de son rire.

Madame Louise arrive, les manches retroussées, le front couvert de sueur. Elle est gênée, elle s'excuse : son sucre va refroidir, elle fabrique des bonbons dans l'arrière-salle où nous la suivons.

Une épaisse masse de sucre chaud et mou chevauche un solide crochet fixé à la muraille. La petite femme la saisit des deux mains, s'y pend de toutes ses forces, parvient à peine à l'allonger

de quelques centimètres, la rejette sur le croc, tire de nouveau...

Elle est à bout !

— C'est trop dur, pour vous, madame Louise; voulez-vous que j'essaie...?

Ah ! sous la poigne de mon oncle Aubin, le gros limaçon noir n'en mènera pas large ! Il s'étire d'un coup, qu'on croirait voir un jet liquide s'échapper d'un vase.

Il va et vient, pâlit, s'éclaire, se replie, se contourne en boucles pleines de mollesse; c'est une douce écharpe dorée autour du maigre cou de fer.

Une, deux ! une, deux !

Mon oncle Aubin ne se fatigue pas. Le faisceau étincelle, ce n'est plus du sucre, c'est de l'or ! Mon oncle Aubin jongle avec un rayon de soleil !

Fritz et moi n'avons jamais vu spectacle plus amusant.

— Merci, mille fois, monsieur Aubin !

Mais, aussitôt qu'il a vu de quelle façon se continue la besogne, il la reprend aux mains de madame Louise confuse.

Entre ses doigts, le caramel d'or pâle s'allonge, tord ses filons et chaque coup de ciseaux fait

tomber une belle « chique » sur le plateau de fer blanc :

— Clic ! Clic ! Clic ! Clic !

En vit-on de plus appétissantes !

Le tas grossit, grossit... c'est fini !

— Combien, pour une « cense », de celles-ci, madame Louise?

— Deux, monsieur Aubin.

— Voilà !

Mon oncle Aubin en prend cinq dans la main gauche, cinq dans la main droite, tend une part à Fritz, l'autre à moi :

— Parce qu'ils ont porté mon bois. Et, s'ils sont bien sages, dimanche, je les emmène voir jeter la dinde à la fête de Saives !

Puis, malgré les protestations de la boulangère, — Oh ! monsieur Aubin ! — il dépose son gros sous sur la table de marbre encore grasse et s'enfuit, m'entraînant par la main :

— Bonsoir, madame Louise ! Quand il n'y en aura plus, vous me le direz.

— Mille fois merci, monsieur Aubin !

* * *

A la maison, mon oncle Aubin raconte que

nous avons fabriqué des «chiques» — La pauvre petite femme n'y arrivait pas ! — La figure et le cœur de mon oncle s'épanouissent. C'est un enfant à qui l'on a promis et qui attend. Il va à droite, à gauche, dans la cuisine; m'enlève au bout de ses bras, me plante sur ses épaules, me pose à terre.

Maman ne répond guère à ses propos; elle continue à tourner dans sa casserole et se passe légèrement le doigt sur le bout du nez, en considérant parfois son frère, à la dérobée.

Le repas terminé, mon oncle Aubin s'installe près du feu, allume sa pipe, en tire d'épaisses et rapides bouffées en fixant sur le pied du poêle des prunelles agrandies, graves et immobiles, pareilles à celles des lièvres au gîte.

IV

Le dimanche suivant, nous avions à peine fini de dîner que Toine, un ami d'enfance de mon oncle Aubin, vint nous prendre.

— Cours vite chercher Fritz, me dit ce dernier, nous arriverons pour les premières roues.

Un soleil affaibli baigne la campagne. Les rares feuillages portent déjà la morsure rouge de la bise. Toute la semaine, à travers les larges mailles des sacs gris, le sourire vert des pommes du pays de Looz, qu'on charrie vers la gare, a rempli d'une délicieuse marée aigrelette la bouche des garçonnets de la rue du Geer.

La fête de Saives à l'attrait des choses qui s'en vont. Elle clôture la série des jours gais pendant lesquels la Haute Plaine se bariole de théories de jeunes gens courant à la danse. Les garçons se précipitent goulûment sur ce dernier morceau de joie.

Saives joint aux jeux de l'amour, les jeux du hasard.

La prairie du maréchal est remplie par les amateurs du jeu de la dinde.

La science et l'honorabilité de Tioux, le maître d'école, qui tient la liste, assis à une table, éloigne tout soupçon de tricherie. Le joueur pose son franc sur un numéro en regard duquel on inscrit son nom. Le sort désigne qui aura la chance de jeter le premier sa barre de fer dans la guirlande des bloquets figurant les oiseaux autour de la roue.

Par simple complaisance ou moyennant le partage des dindes gagnées, une douzaine de professionnels prêtent leurs services.

Mon oncle a requis son camarade Duchêne de Bovenistier.

Celui-là abat chaque fois !

Plusieurs mises malchanceuses ont rembruni la figure de Fritz et la mienne.

— Patience ! fait mon oncle. Je vous dis que nous en aurons ! Toine et moi, nous risquerons chacun dix francs.

— Oh ! alors...

On recommence ; un numéro vient d'être sorti de la bourse ; on crie : 47.

Nous avons 52 !

Duchêne s'apprête ; il se cale sur son long compas de jambes, le fer tendu en avant. Nos cœurs palpitent autant que des oiselets tout nus...

Un silence se produit. Duchêne vise un moment : sans que sa tête bouge ni le tronc, son arme décrit derrière lui, lentement, un beau moulinet, puis tout à coup, se presse, vole comme un grand couteau enragé, rase les jantes, coupe les cordes :

Quatre !

Quatre dindons ! Nous sautons, nous crions, nous, applaudissons, nous courons jusqu'au parc où l'on nous met en possession de nos bêtes.

Une pour Duchêne — une pour Toine — une pour Fritz — une pour nous !

Au-delà de la haie, un léger voile de brume s'aperçoit flottant sur la campagne. L'air se refroidit, la nuit ne tardera guère.

Pourtant, Nanesse jurerait de ne plus mettre les pieds à Blaret, si l'on n'allait pas lui demander un quartier de tarte ; et il faut bien vider une pinte de bière mousseuse, chez Louette, *Au beau plafond d'azur,* et chez Cougnard, *A la Barrière,* deux clients de mon oncle Aubin.

La route de Huy court jusqu'à Blaret sous ses deux rangées de noyers. Quand nous la reprenons, l'obscurité noie les campagnes et les accords des orchestres rustiques nous arrivent à travers les vergers et les tonnelles.

Toine, Fritz et moi, nous emportons nos dindes. Avec leurs têtes grises et frippées, posées sur le coussin de caroncules, elles ressemblent à de vieux magistrats au long nez, endormis pendant l'audience.

Des groupes nous croisent qui marchent rapidement vers la fête ; on ne se distingue pas, mais on se reconnaît à la voix et l'on se crie bonsoir, du ton de gens qui s'aiment bien et qui se souhaitent du plaisir.

Nous approchons des quatre chemins.

— Voilà déjà le bois des Tombes, remarque Toine, désignant sur notre gauche une masse plus sombre.

Fritz s'arrête :

— Es-tu fatigué ?

— J'ai froid...

Mon oncle Aubin s'aperçoit que mon ami grelotte et qu'il est tout pâle.

Vite, il le débarrasse de son dindon que Toine

prend sous son bras libre ; il tire son grand mouchoir ronge, le plie en pointe sur son genou, en entoure le cou de Fritz à qui il passe deux ou trois fois la main dans le dos.

— Remue-toi, nous arriverons bientôt.

Et l'on double le pas.

Au haut du seuil de sa demeure, il lui remet son dindon dans les bras et, par l'entrebâillement de la porte, aussitôt refermée, crie :

— Bonsoir, madame Louise ! Voilà Fritz !

En rentrant, il raconte notre après-midi et le partage des dindes :

Il en fallait une à Duchêne qui avait " jeté ,,, une pour Toine ; j'ai donné l'autre ici à côté.

Ma mère dit :

— Vous êtes bien généreux !

V

Le lendemain, mon oncle Aubin, dans son atelier, chantonnait en taillant une mortaise.

Mon père, passant, indiqua d'un signe de tête la maison du boulanger :

— Il paraît que le gamin est malade...

Mon oncle laissa tomber son ciseau et son maillet sur le banc et devint livide :

— C'est de ma faute !

Il courut chez la voisine qu'il trouva toute en larmes :

— Qu'y a-t-il, madame Louise ? qu'y a-t-il ? C'est de ma faute ?

Fritz était alité ; il respirait difficilement ; sa joue était brûlante :

— Je vais vite chercher le médecin.

Le docteur Fumalle arriva, examina l'enfant :

— Il a beaucoup de fièvre. Ce sera probablement un commencement de pleurésie. Il faudra le veiller.

Il se retourna et parut avoir déjà oublié le malade.

Ventru, le chapeau sur la tête mal peignée, planté au milieu de la salle, les bras pendants, il regarda la mère. Ses petits yeux gris firent à leur aise le tour des murs et s'arrêtèrent une seconde avec un léger plissement de paupières sur mon oncle Aubin :

— Vous êtes ici, vous, Aubin.

Pendant que ce dernier, gêné, répondait — C'est que c'est de ma faute, M. le docteur — et voulant expliquer, ne parvenait qu'à bredouiller, Fumalle écrivait lentement une ordonnance, lâchant çà et là un petit grognement indifférent.

Il partit, laissant sur la table, le papier que mon oncle porta en hâte chez le pharmacien.

Le soir, mon oncle Aubin dit à ma mère :

— Ne vous inquiétez pas, Florence ; je rentrerai tard. J'ai promis à madame Louise de veiller le petit Fritz, une partie de la nuit.

Elle ne comprit pas tout de suite ; puis, le suivit des yeux, les bras distendus, l'assiette qu'elle essuyait, plaquée sur le tablier :

— C'est du propre...

Le lendemain, je m'apprêtais à feuilleter un

livre que j'avais trouvé sur la cheminée, quand Maman me le prit des mains.

— Qu'est-ce ?

— J'y ai lu hier et je l'ai rapporté pour continuer, répondit mon oncle ; il contient des histoires intéressantes.

C'était une édition populaire de la *Comédie Humaine*. Les livraisons s'ornaient d'un frontispice symbolique : une femme nue, assise, présentait un miroir à la foule qui se regardait.

Maman le ferma vivement.

— Ce n'est pas un livre d'honnêtes gens !

— Vous vous trompez, Florence.

— Il vaudrait mieux que vous le reportiez d'où il vient, répliqua-t-elle d'un ton sec qui me frappa et me fit souffrir pour mon bon oncle Aubin.

— Iras-tu encore ce soir veiller le petit Fritz, mon oncle ? demandai-je avec douceur.

Au bord des paupières baissées de Maman voltigea une lueur d'ironie.

* * *

La santé de Fritz inspira de sérieuses inquiétudes pendant quelques jours, puis s'améliora.

Mais, ses faibles jambes refusaient de le porter ; il continuait à tousser et ne pouvait sortir.

Mon oncle m'emmenait souvent :

— Viens, nous irons voir Fritz !

Pendant que nous jouions, il offrait ses services :

— Je ne peux pas vous aider, madame Louise ?

— Vous êtes trop bon, monsieur Aubin.

Certaines besognes avaient cependant fini par lui appartenir : le jeudi, il pétrissait la pâte noire et compacte des pains que les rouliers aux larges marronnes achetaient en passant et glissaient dans le sac à provisions des chevaux.— C'était trop dur pour les poignets d'une femme. — Il fabriquait avec maîtrise, des « chiques » d'espèces variées : chiques noires à la menthe, chiques à l'anis, longues chiques jaunes et molles, bablutes, cahottes et babulaires. Il inventait même de nouvelles sucreries, tout fier de ses trouvailles.

Un vendredi, comme je finissais mon devoir, il me pinça le bout de l'oreille :

— Dépêche-toi, c'est le jour des chiques !

Maman l'entendit. De ce ton tendu qu'elle prenait pour dire, après y avoir mûrement pensé, des choses qui lui coûtaient :

— Savez-vous quoi, Aubin ? J'aimerais autant que vous ne le conduisiez plus là.

— Comment... plus là ? répéta mon oncle, en pâlissant.

— Oui. D'ailleurs, on ne m'y verra plus non plus. Nous cuisons demain à la Porte de Liége.

Aubin restait muet.

— Pour vous, continua-t-elle, vous n'êtes plus un enfant ; vous savez ce que vous avez à faire. Mais — elle s'arrêta un instant — il est difficile de brider les langues.

Mon oncle était stupéfait ; il ne trouvait qu'un seul mot :

— Comment... ? Comment ? Comment... ?

Comment, il n'était plus permis d'avoir pitié ? Il fallait laisser mourir ceux qui souffrent ? Secourir une faible femme délaissée et un enfant, c'était un crime !

— Les gens, je m'en moque ! cria-t-il enfin. Qu'il y en ait un seul qui ose lever le bec devant moi !

Le fil qui bandait la volonté de sa sœur se rompit. Elle sanglota :

— C'est honteux ! C'est honteux ! Si notre pauvre mère voyait une chose pareille !

Mon oncle Aubin, agité et sombre, alla s'asseoir sur le banc adossé à son atelier. Plié en deux, le poing à la tempe, il resta immobile à fixer le sol où ses larmes tombaient lourdes une à une.

Quelque temps après, il se releva, se moucha bruyamment, traversa, grave et silencieux, la maison et entra chez la voisine.

En ce moment, Bâre Lemaite dont le tape-cul de la cave s'était affaissé, le héla :

— Aubin ! Aubin !

Il n'entendit pas.

Couche, le charcutier, fumait appuyé à sa porte ; il se rencogna, cligna ses petits yeux de chat malade et, retirant de sa bouche édentée, le tuyau de sa pipe qui y resta lié par un filet de salive, il se mit à rire :

— Hu, hu, hu, hu ! Aubeigne... ! Il est " émacrallé ! ,,

VI

Au bout de la petite cheminée qui troue le toit de la maisonnette du fond du jardin, s'échevèle une mèche de fumée.

A l'abri du mauvais vent qui depuis un mois fait tousser les vieux, mon oncle Aubin travaille.

Il arrête parfois sa varlope et jette un coup d'œil sur la fenêtre de l'habitation de madame Louise.

Derrière la vitre, narguant l'hiver, fleurit un opulent géranium rouge.

Il le regarde avec plaisir.

Puis, une vague de mélancolie submerge la minute ailée de joie : l'attitude de ma mère l'attriste.

Que peut lui reprocher sa sœur, pour être aussi changée?

Elle l'a élevé, ne distinguant point entre lui et son fils, veillant sur son linge et sur ses habits, lui apportant le dimanche matin sa chemise

blanche et ses chaussettes, payant son bois, touchant ses notes, garnissant sa poche.

Et la voilà maintenant, toute rogue ! Elle ne lui adresse la parole que quand elle le doit. A portée de son oreille, sans raison, prenant une mine de mépris et se parlant à elle-même, elle répète :

— C'est honteux ! c'est honteux !

Cependant, ne fut-elle pas la première à s'apitoyer sur le sort de notre voisine et à lui venir en aide? Puis, tout à coup, on croirait que son cœur s'est vidé de bonté, pareil à une bourse remplie de sable, qu'on trouerait par le bas... Elle n'est plus entrée dans le fournil, ni dans la boutique; elle n'a plus regardé madame Louise, n'a plus parlé d'elle, l'a ignorée comme si elle n'avait jamais habité Blaret.

Que se figure donc sa sœur?

C'est égal ! Madame Louise est une honnête femme. Le fardeau qu'elle porte, si lourd qu'il soit, ne l'écrase pas. Elle pleure sans doute quand personne ne la voit, car ses beaux yeux se ternissent et elle se fane, mais elle ne gémit point devant le monde; elle résiste et lutte courageusement avec la vie.

Pauvre petite madame Louise !

Et mon oncle Aubin, attendri, reporte ses regards vers le géranium rouge.

* * *

On frappe contre le mur de l'atelier :

— Aubeigne ! — Aubeigne !

Mon oncle ouvre la porte.

De l'autre côté de la haie, Couche pousse la tête dans notre jardin, bouche entr'ouverte, coins tirés, l'impatience de parler se marquant dans chacun de ses traits :

— Aubeigne ! Il est revenu !

— Qui ?

Le charcutier fait à peine un signe.

— Elle sortait justement de la cave : elle l'a vu. Elle est vite remontée, aussi pâle qu'une Sainte-Vierge, et, quand il est arrivé, elle lui a claqué la porte au nez. Il a attendu ; elle n'a point ouvert. Il est reparti vers la station.

Mon oncle Aubin blême, étranglé, ne peut articuler un mot. Il rentre, ses jambes flageolent : va-t-il se replier comme une ridicule marionnette ? Il s'appuie à son banc :

— Ah ! le gueux !

Une violente colère l'emporte contre Jungmann. Cet homme lui apparaît sous un jour nouveau. Il n'a jamais pensé à lui de la façon dont il y pense.

Le manque de cœur et la lâcheté du boulanger l'indignaient ; maintenant, l'image de la personne déchaîne, au fond de son cœur, une haine furieuse, implacable, qui brouille sa vue et agite ses membres.

Il sort, traverse la rue, avec son tablier et sa blouse ; la casquette relevée, les ailes du nez et le front blanc couverts de sueur, il entre chez la femme Dangis, ainsi qu'il le faisait après un travail de force, lorsqu'il avait besoin du réconfort d'une goutte bien fraîche.

Accoudé au comptoir, il fixe de ses yeux fiévreux la porte fermée d'en face. Ensuite, il vide son verre d'une haleine et gravit la montée.

Le froid tient les habitations closes. Mon oncle Aubin ne s'inquiète pas de l'âpre bise qui siffle le long des murs et lui rape la nuque. Il se dirige vers la gare.

Ceux qu'il rencontre et ne salue point croiraient qu'il se hâte pour ne pas manquer son train,

s'ils ne remarquaient ses vêtements de travail.

Il pénètre successivement aux *Trois Clous* et chez Stainier où il ne reste qu'un instant; puis, au *Café des Voyageurs*.

Vis à vis, la gare basse se fond dans une demi-obscurité glacée. La sonnerie maigre et interrompue du télégraphe rompt le silence et semble la voix d'une petite bête agitée qui crie sous une masse lourde.

L'auberge n'est encore que vaguement éclairée, Constant vient d'allumer la lampe, il surveille la mèche, le nez en l'air.

Dans le coin sombre de gauche, au fond, un homme est assis devant une table et mange.

— Ah ! Aubin, dit le patron.

L'étranger tourne un peu la tête et, de suite, repique le nez dans son assiette.

Mon oncle l'a reconnu : Jungmann ! Son sang bout. Il va droit vers lui, les poings serrés, le cou tendu, l'œil noir, et lui crie dans l'oreille :

— Lâche ! Vaurien ! Comment oses-tu revenir à Blaret? — Lâche !

L'autre ne bouge pas et réplique froidement :

— Cela ne *fous recarde bas*.

— Lâche ! Tu vas voir !

Le boulanger est debout. D'un coup de tête en pleine poitrine, mon oncle Aubin le jette replié contre le mur, fonce sur lui...

Mais, au moment même, il pousse un cri sauvage. Hurlant comme un animal blessé, il trépigne, tourne sur lui-même, agite les bras, la figure affreusement contractée, ruisselante de sang, effrayante sous la lueur jaunâtre, une fourchette plantée dans l'œil, jusqu'au manche.

Constant perd la tête devant la rapidité et l'horreur de cette scène; il court dans la rue :

— Au secours ! Au secours !

Le boulanger a déjà disparu.

VII

La fourchette de Jungmann a vidé l'œil comme une noisette. Mon oncle Aubin est borgne.

Il y a cinq jours qu'on l'a rapporté dans un fauteuil, entre quatre hommes, la tête perdue dans des bandages, et inerte.

Maman a cru qu'il était mort. Elle s'est évanouie. Revenue à elle, elle s'est précipitée sur ses mains, les a embrassées. Mais, elle n'a pas encore cessé de pleurer et le soigne avec un maternel dévouement qui s'efforce d'expier l'impitoyable froideur dont elle était d'ailleurs la principale victime.

On frappe à la porte. Maman va ouvrir.

Elle voit, devant elle, une petite femme maigre, à peine vêtue, humble, timide, les yeux implorants, le sourire chargé de peine. La pauvre créature soutient difficilement, contre elle, dans ses bras, un enfant qui paraît plus grand qu'elle, enveloppé des pieds à la tête dans un grand châle gris où s'étouffe une toux angoissante et

ininterrompue... Quelque pauvresse, tenaillée par l'hiver, qui sollicite l'aumône?

C'est madame Louise :

— Madame, Fritz est bien malade, madame ; il est très triste ; il voudrait tant voir M. Aubin qui a du mal...

A ce spectacle pitoyable le cœur de ma mère s'est-il subitement durci ? Son œil se dessèche et lance des regards qui voudraient trouer, tuer. Je ne la reconnais pas, j'ai peur !

— Mauvaise femme ! vous n'entrerez pas dans ma maison ! Ensorceleuse !

Elle frappe la porte avec une telle violence que mon oncle Aubin qui dormait, se réveille en sursaut.

— C'est le vent, dit-elle en rentrant.

* * *

Une huitaine de jours plus tard, nous étions seuls, mon oncle Aubin m'attira près de lui. Le médecin lui avait annoncé le matin qu'il pourrait bientôt sortir :

— Dis-moi, sais-tu comment se porte le petit Fritz ?

— Il tousse très fort, mon oncle. Il n'est plus

sorti de son lit depuis que Maman a chassé madame Louise. Je crois qu'il va mourir.

— Chassé... ! Mourir ! répète-t-il.

Il laisse tomber la tête sur le dossier de son fauteuil et fait semblant de dormir.

Ses traits pâles, tirés vers le haut, ne me permettraient pas de dire s'il rit ou s'il pleure...

Mais, bientôt, je vois au mouvement de sa gorge tendue qu'il ravale péniblement sa salive, et des larmes toutes rondes contournent ses pommettes. Il y en qui sortent de dessous son bandeau noir, à la façon de l'eau d'une source pure, venant d'une profondeur inconnue et surgissant sous une pierre d'ardoise. L'œil pleure encore, même s'il a cessé de voir la lumière.

Mon oncle Aubin, qui n'était plus sorti, depuis l'accident, se releva, chercha sa casquette et se rendit chez la boulangère.

Maman revint :

— Et mon oncle Aubin ?

— Je crois qu'il est allé dire bonjour au petit Fritz.

— Bon Dieu... !

L'indignation la jeta hors d'elle-même ; elle cogna les objets, se promena autour de la cui-

sine, la cafetiére à la main, sans en retrouver la place.

Lorqu'il rentra, elle l'apostropha durement :

— Alors, la leçon n'a servi de rien ! Vous voulez recommencer ! Eh bien, je ne le supporterai pas ! C'est honteux ! Vous n'avez qu'à choisir.

— C'est bon, Florence, répondit-il d'une voix calme ; gardons nos injures.

Puis, après une légère pause :

— Vous ne comprenez pas. Je ne puis pas... C'est plus fort que moi....

Il lui monta une espèce de sanglot aussitôt maîtrisé.

— Je partirai.

Ma mère répéta avec énergie :

— C'est honteux !

* * *

Un matin, la rue fut mise en émoi par des lamentations et des appels désolés. Les gens se précipitèrent dehors et aperçurent madame Louise qui criait sur le pas de sa porte et poussait désespérément les mains jointes vers le ciel.

Les plus proches pénétrèrent chez elle ; ils trouvèrent Fritz, inanimé sur son lit. L'enfant décharné, couché sur le flanc, les mains crispées à sa maigre poitrine, gisait, la bouche ouverte, le flot rouge par où la vie venait de s'échapper, déjà figé autour de sa tête.

Couche était là, les mains dans les poches de sa culotte grasse. Se préoccupant peu du cadavre, il dirigeait dans tous les coins ses deux vilains yeux gris, quand entra mon oncle Aubin, avec son bandeau noir qui barrait sa face plus exsangue que celle du mort.

La mère éplorée se jeta dans ses bras :

— Monsieur Aubin ! Monsieur Aubin !

— Pauvre Louise ! murmura-t-il.

Il se pencha et déposa un baiser sur le front encore chaud du petit Fritz.

Le jour de l'enterrement, il marcha seul, derrière le cercueil, la casquette à la main, comme s'il eût été le vrai père.

A partir de ce moment, on ne le vit plus guère à la maison ; il n'y rentrait que pour la nuit.

Il vendit les quatorze verges de terre du fond des Creuxhettes, qu'il détenait de ses parents, et

l'on annonça qu'il allait épouser madame Louise.

Un mercredi, en effet, ils se rendirent accompagnés de Toine à la maison communale, et, le lendemain à sept heures du matin, à l'église.

A la vesprée du même jour, il vint enlever ses deux coffres dans lesquels il avait entassé ses vêtements et ses outils, puis, s'adressant à Maman :

— Florence, je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour moi.

Elle ne répondit pas.

Il serra la main de mon père, m'embrassa en tremblant et s'enfuit.

Quelque temps après, mon oncle Aubin et sa femme quittèrent Blaret.

Cet affreux Couche ricanait :

— Elle n'a rien perdu; elle en a amené un, elle s'en va avec un autre !

Ah ! quel vide, quelle tristesse, chez nous ! On ne parle guère, on n'ose se regarder.

La cheminée du fond du jardin ne fume plus; la maisonnette, c'est la chambre d'un mort; elle reste close; si l'on ouvrait la cage aux souvenirs, ils agripperaient trop féroces.

Maman a perdu sa cruelle attitude de bravade

et de mépris; tous ses gestes implorent la paix; elle traîne la pesante défroque d'une vaincue.

Un soir, j'ai très bien entendu que les pleurs la secouaient dans son lit.

Mon père parlait doucement :

— Vous avez peut-être été trop dure, Florence... Puisqu'il l'aimait...

Les sanglots ont alors redoublé.

VIII

Il y avait trois ans que mon oncle Aubin était parti.

Ce dimanche de juillet, nous avions trotté, en bande, de Blaret jusqu'à Barlenge où c'était la fête.

Sur la place de l'église, notre attention fut attirée immédiatement par une petite tente de toile blanche qui était comme un aimant de jeunesse : filles et garçons se massaient autour d'elle, les joues se touchant presque, s'interpellant nez à nez, remuants, rieurs, s'entremêlant, se glissant les uns entre les autres comme des chatons, un vrai remous de joie !

— Les bonnes chiques noires à la menthe ! Les bablutes fondantes à l'anis ! Les caramels d'amour !

Mais... ! c'est la voix de mon oncle !

La voix aimée, musicale et gaie, du temps où il m'enfilait mes hannetons prêcheurs et où, sa journée faite, il me jetait à califourchon sur ses

épaules et entreprenait au galop le tour des Remparts — ma tête caressée par les feuillages tombants des ormes !

Je me pousse, je me pousse... C'est lui ! Je l'aperçois !

— Mon oncle Aubin !

Il change de couleur, reste muet, cherche, me découvre entre les corps et, d'un ton bas, ému :

— Attendez, mes bonnes gens, attendez ! C'est mon neveu, mon neveu de Blaret !

Il m'enlève dans ses bras, me regarde avec ravissement, me serre contre sa poitrine, fait claquer de gros baisers sur mes joues.

La foule est amusée et attendrie :

— Quel brave homme ! Quel cœur d'or, cet Aubin !

Des mains étrangères passent caressantes, sur ma tête.

— Attendez une petite seconde, mes bonnes gens ! Il aime tant les chiques !

Il me bourre les poches.

— Tiens ! — Dis à ta maman et à ton papa que je les aime bien — attends ! — et que je leur souhaite bonne santé ! — Tiens, encore quelques-unes là ! — et que je me porte bien aussi, et que

je suis content, — Tiens ! — Embrasse-les comme ça — pour moi !

Allons, qui veut les bonnes chiques de Blaret?

Sa tête ne demeure pas un moment immobile; il regarde tout le monde à la fois ! Sa figure resplendit et l'on dirait vraiment que l'œil perdu est plus expressif encore que l'autre; que la paupière se tient fermée avec obstination, parce qu'elle garde jalousement un bonheur plus rare, plus précieux, plus chèrement conquis, mais tellement intense, qu'à travers le voile égoïste, passe un rayonnement inexprimable, le rayonnement du grand bonheur d'aimer...

— Voyez, voyez, ma belle ! Les bonnes chiques de Blaret ! Les caramels d'amour !

FIN

TABLE

GARITE 7

L'INDIGNE 39

LÉRIENNE 85

LE LAZARET 119

LA LUNETTE 151

MON ONCLE AUBIN 207

Musée de la Littérature

IMP. J. SELLEKAERS & F. DE KEULENER
170, RUE ROYALE STE-MARIE, BRUXELLLES.